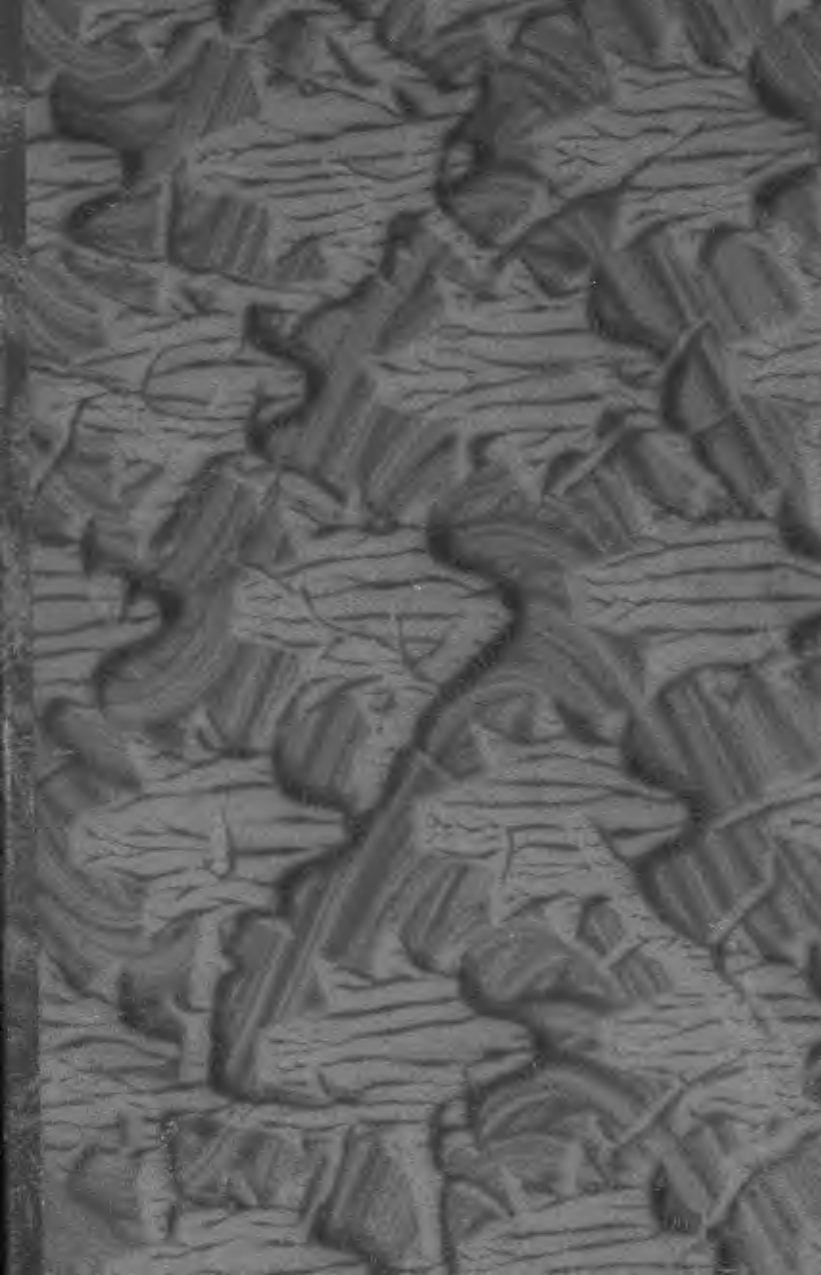
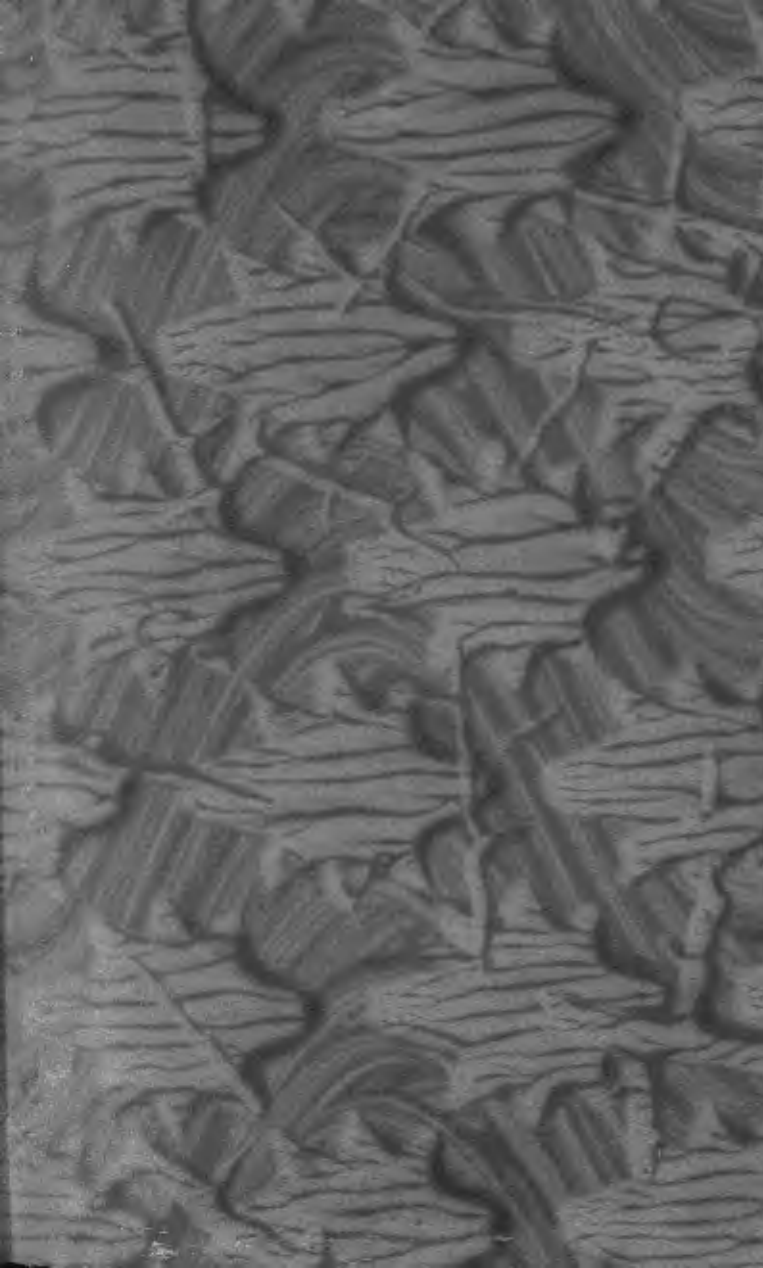




# THE VINTAGE BATTON









H- 12038

R- 37216

471

4.601

DE  
SAINT-SÉBASTIEN  
A  
**BAYONNE**

*Journal de campagne d'un Officier subalterne  
de l'armée de Wellington*

---

**1813-1814**

---

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

**Charles GUIARD**

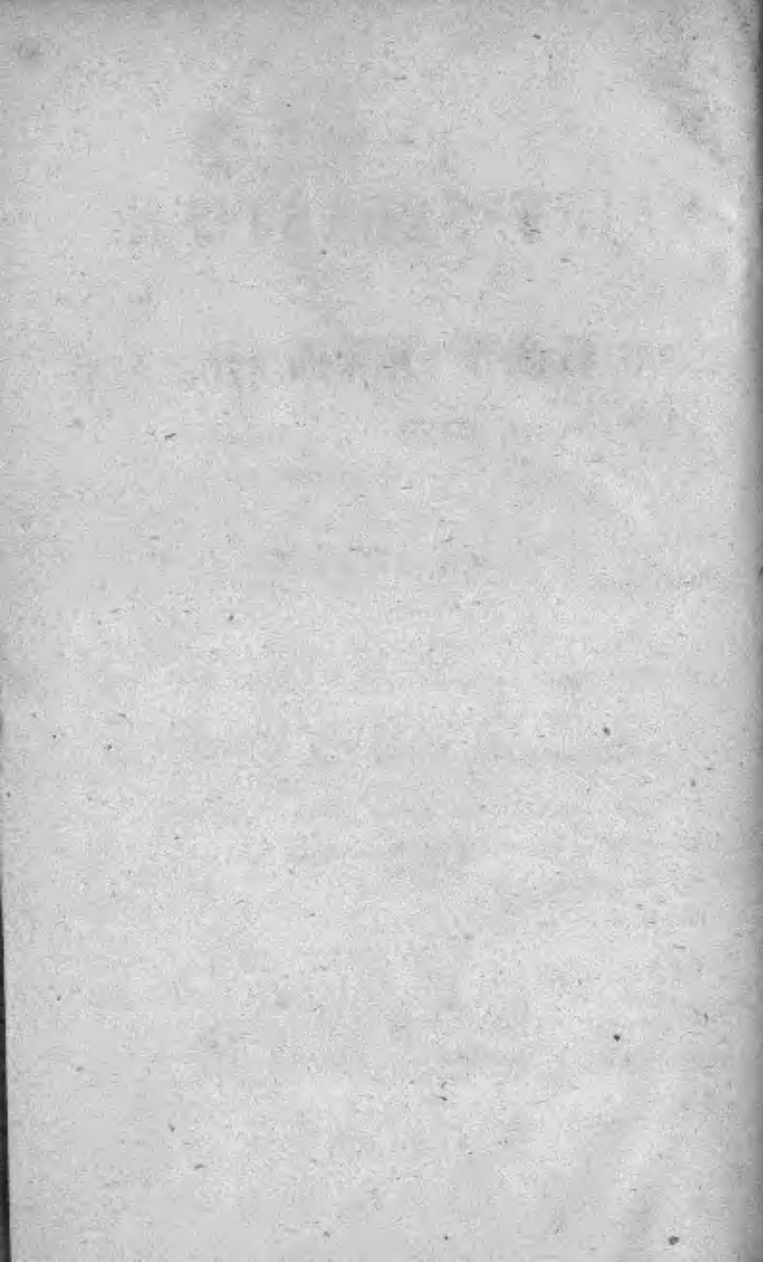


**BAYONNE**

IMPRIMERIE A. LAMAINÈRE, RUE CEGARAY, 39

---

1884



## PRÉFACE DU TRADUCTEUR

---

L'auteur du « *Subaltern* » (\*) a pris pour épigraphe les vers suivants de l'*Othello*, de Shakespeare :

*Little of this great world can I speak  
More than pertains to feats of broil and battle  
And therefore little shall I grace my cause  
In speaking of myself*

- « Je ne peux pas dire grand chose de ce vaste monde
- « Hors ce qui a rapport à des faits de querelles et de combats
- « Aussi favoriserais-je peu ma cause
- « En parlant de moi-même. »

Ce livre n'est, en effet, que le résumé des impressions personnelles de campagne d'un jeune officier de l'armée du duc de Wellington,

(1) *The Subaltern*, c'est le titre de l'original.

recueillies et notées chaque soir devant le feu du bivouac. Je l'ai cru assez intéressant pour qu'il méritât d'être traduit et c'est cette traduction que j'offre aujourd'hui au public bayonnais.

Les scènes qui y sont décrites se sont toutes déroulées au milieu de notre pays. Après nous avoir fait assister au départ de son régiment d'Angleterre, l'auteur nous promène de Saint-Sébastien à Bayonne, à travers les tableaux variés et les incidents de la guerre : très-passionné pour le pittoresque, il n'oublie pas de nous dépeindre avec un enthousiasme juvénile les sites qui l'ont frappé, la forme caractéristique de certaines maisons du pays basque, tant en Espagne qu'en France, les types et les costumes des gens, ou, à l'occasion, une guérilla. Certaines anecdotes en sont assez piquantes, celle, entr'autres, où il raconte ses entrevues avec trois demoiselles de Biarritz « *qui réunissaient à la grâce et à*

*la vivacité des Françaises, la sentimentalité des Anglaises* », et sa fuite devant une patrouille française. La sentimentalité n'a jamais été bien grande en pays gascon, je suppose, mais c'était, ne l'oublions pas, le temps de *Werther*, de *René*, de *Fleuve du Tage* et autres romances sentimentales, qui valaient bien les ineptes chansonnettes, prétendues comiques, de nos modernes cafés-concerts. Il s'y trouve aussi un grand nombre d'épisodes dramatiques, d'autant plus attachants qu'ils ont été « *vécus* », si le lecteur veut bien me permettre d'employer un néologisme qui rend exactement ma pensée.

On y verra l'opinion qu'avaient nos ennemis les plus implacables du commencement du siècle, de la valeur militaire et du caractère chevaleresque des Français, et, si j'en juge par mes propres impressions, notre amour-propre national, tant de fois mis à l'épreuve depuis nos désastres, y trouvera motif de se

consoler de maint sarcasme et d'espérer en un meilleur avenir.

Notre officier ne se piquait pas de littérature ; son œuvre est négligée , les mêmes expressions reviennent cent fois sous sa plume

Le « *Subaltern* » a eu cependant du succès en Angleterre puisqu'il en a été tiré cinq éditions.

On voudra bien me pardonner mes imperfections de style ; je ne fais pas métier d'écrire.

CH. G.

## A Sa Grâce ARTHUR, Duc de Wellington

---

MILORD DUC,

J'espère que vous ne me jugerez pas coupable d'un acte de présomption impardonnable, si je me permets de dédier à Votre Grâce ce petit livre, des mérites duquel vous avez daigné parler en termes plus flatteurs qu'il ne le mérite.

L'histoire d'un subalterne est la relation complète de toute la partie de la carrière active d'un soldat, passée sous les ordres de Votre Grâce. Le rang du narrateur et sa position ne l'ont pas mis à même de parler en connaissance de cause des plans de ces campagnes auxquelles il a eu le bonheur de prendre une humble part ; il n'a pas tenté de raconter les événements dont il n'a pas été témoin, ni de se prononcer sur



des sujets dont il n'était pas et n'est pas encore un juge compétent. Mais c'est une haute satisfaction pour lui de savoir que ses esquisses ont reçu la sanction de l'approbation de Votre Grâce, et que vous avez déclaré qu'elles offraient une peinture exacte des scènes qu'elles ont cherché à reproduire.

Il est à peine besoin d'ajouter que le temps qu'il a passé là où Votre Grâce a su acquérir la gloire pour elle et des avantages incalculables pour l'Europe entière, a été le plus heureux de sa vie, et que la satisfaction qu'il éprouve à jeter un coup d'œil en arrière sur les tableaux changeants qu'il lui rappelle, est doublée par celle de pouvoir se dire publiquement avec une admiration et un respect sincères,

MILORD DUC,

De Votre Grâce, le très-obéissant serviteur et  
compagnon sur quelques champs de bataille,

THE SUBALTERN.

Mars 1845.

## CHAPITRE I<sup>er</sup>

Le 85<sup>me</sup> régiment d'infanterie légère, en garnison à Hythe, reçoit l'ordre de départ pour la Péninsule. — Préparatifs. — Episode de l'Ecossais Duncan Stewart.

Ce fut par une belle matinée de mai 1813, que le 85<sup>me</sup> régiment d'infanterie de ligne dans lequel j'avais une commission de lieutenant, se rassembla sur le champ de parade à Hythe. L'ordre de nous préparer pour aller servir dans la Péninsule nous était arrivé deux jours avant, et nous devions nous mettre en marche dans cette même matinée. Notre port d'embarquement était Douvres, qui se trouvait à douze mille seulement de nos cantonnements et où nous attendaient deux transports qu'un brick de guerre devait escorter.

Le court espace de temps qui s'écoula entre l'ordre du départ et le jour mémorable de notre mise en route, fut employé par les officiers mes camarades et moi, à nous préparer pour la campagne du mieux que le permettaient les circonstances. Divers petits objets d'ameublements, grâce auxquels nous avons rendu nos baraques quelque peu habitables, furent vendus pour

le dixième de la valeur ; un choix fut fait dans nos respectives garde-robes des vêtements assez bien conservés pour nous promettre encore un certain usage ; les cantines furent préparées à la hâte et garnies de thé, de sucre et autres douceurs ; les manteaux achetés par ceux qui en manquaient et réparés par ceux qui en étaient pourvus ; en un mot, nous fîmes tout ce qui se fait dans des circonstances semblables, sans oublier le paiement des dettes et des lettres d'adieu en due forme aux amis absents et aux parents. Peut-être le lecteur sera-t-il curieux de savoir quels sont les objets de toute nécessité dont la plupart des officiers anglais sont obligés de se contenter en temps de guerre. Je lui dirai ce que j'emportai dans deux petits portemanteaux qui devaient être d'un poids égal afin d'être placés de chaque côté du bât d'une mule, et comme mes bagages n'étaient ni des plus considérables, ni des moindres, il ne se trompera pas beaucoup en les acceptant pour criterium de ceux de mes camarades.

Dans un de ces portemanteaux, je plaçai une jaquette d'ordonnance avec tous ses accessoires, cordons, etc., deux paires de pantalons gris, plusieurs gilets blancs, de couleur et de flanelle, quelques caleçons de flanelle de rechange, une demi-douzaine de bas de laine et beaucoup d'autres de coton. Dans l'autre étaient six chemises, deux ou trois cravates, un nécessaire de toilette suffisamment rempli, une pelisse

d'intérieur, trois paires de bottes, deux paires de souliers, avec des mouchoirs de poche, etc., etc., en proportion. Ainsi, sans m'encombrer d'effets inutiles, j'en emportai assez pour charger une mule et être assuré de n'en pas manquer de deux ans au moins. Après avoir fait quelques autres achats indispensables, il me restait vingt-cinq livres en poche ; il est vrai que, convertie en monnaie, cette somme se réduisit à 17 livres 18 shellings (1), car à cette époque nous achetions le dollar au taux de six shellings et les doublons à cinq livres, mais 17 livres 18 shellings n'étaient pas une mauvaise réserve pour un officier subalterne d'un régiment de marche.

On croira facilement que j'étais trop affairé dans la nuit qui précéda notre départ pour accorder beaucoup de temps au sommeil. Mes affaires matérielles, consistant à emballer mon bagage et à prendre congé des quelques bourgeois dont j'avais fait la connaissance, furent terminées deux heures avant minuit, mais mon corps ne fut pas plus tôt en repos que mon esprit commença à s'agiter. « Ainsi, me disais-je, c'est demain  
« matin que commence sérieusement ma carrière mili-  
« taire. Bien, est-ce que cela n'a pas été mon plus ardent  
« désir depuis le moment où j'ai vu mon nom dans la  
« *Gazette*? Ma principale requête à Dieu dans mes priè-  
« res journalières, pendant près de douze mois, n'a-  
« t-elle pas été pour qu'il me garde de dépenser pares-

(1) 447 fr. 50 environ.

« seusement ma jeunesse en Angleterre dans les villes  
« de garnison, et pour être envoyé aussi vite que possible  
« là où je pourrais avoir une occasion d'acquérir  
« la connaissance pratique de la profession que j'ai  
« embrassée ? » Sans vouloir passer pour un fier-à-bras, j'ose dire que personne plus que moi ne se réjouissait de la perspective ouverte devant lui, mais d'autres pensées s'imposaient à moi cette nuit, qui n'étaient pas exemptes de quelque mélancolie.

C'étaient celles de la maison paternelle, de mon père, de ma mère et de mes sœurs ; c'était le souvenir des belles montagnes et des fertiles plaines de mon pays natal, et je ne pouvais m'empêcher de me demander si je reverrais jamais les uns et les autres. Il y avait bien des probabilités pour que je ne les revisse pas, et comme la maison paternelle m'avait toujours présenté le tableau du plus pur et du plus parfait bonheur, comme j'aimais tendrement mes parents et que j'en étais tendrement aimé, il m'était impossible de ne pas éprouver une extrême amertume à l'idée qu'il ne me serait peut-être plus donné de contempler leurs traits chéris.

D'un autre côté, un vif désir de percer les voiles de l'avenir tenait mon esprit en éveil. J'allais donc pouvoir apprendre ce qu'était réellement la guerre, comment les armées ennemies se rencontrent et comment se décident les batailles. Les résolutions que je formai sur la façon de me conduire, l'ardeur avec laquelle je

souhaitai une occasion de me distinguer, enfin l'agitation de mon imagination, qui persistait à se faire des peintures ridicules d'événements irréalisables, allumèrent une telle fièvre dans mon cerveau, que tous mes efforts pour dormir devinrent inutiles. Je m'étais couché à dix heures afin d'avoir une bonne nuit de repos, et d'être frais et vigoureux le lendemain matin, mais onze heures, minuit, une heure, me trouvèrent encore éveillé ; je n'avais pas perdu conscience de moi-même depuis plus d'une heure, quand le son du clairon me fit sauter hors de mon lit.

J'écartai le rideau de ma fenêtre et regardai dehors. Le jour commençait à poindre, le champ de parade était vide ; on n'y distinguait que deux ou trois figures, celles de mes clairons qui soufflaient de toutes leurs forces dans leurs instruments. Nul autre bruit ne se faisait entendre. La lune brillait encore dans le ciel, pas un souffle n'agitait l'air. Il était trois heures et demie et la parade avait lieu à quatre heures ; je baissai mon rideau et me mis à ma toilette.

Je sortis au second appel des clairons. Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai pas cette matinée. Le jour paraissait, c'est-à-dire que la lumière de la lune s'effaçait devant la clarté croissante de l'aurore, mais un épais brouillard qui s'élevait des basses terres, rendait les objets plus indistincts qu'une demi-heure auparavant. C'est pourquoi, quand j'ouvris ma porte, bien que mes oreilles fussent frappées par un murmure

confus de voix, comme aussi par le son bruyant des cantines, le bruit de pas nombreux et le cliquetis des armes, je ne pus rien distinguer. Cependant, le soleil en s'élevant graduellement dissipa le brouillard, et quelques instants après, j'aperçus les compagnies qui se rassemblaient de tous côtés. Je voyais aussi les robes des femmes mêlées dans les rangs, et comme le bruit s'apaisait peu à peu pour faire place à l'ordre des troupes rassemblées, leurs plaintes et leurs sanglots à demi étouffés devenaient de plus en plus sensibles à l'oreille.

Le moment du départ d'un régiment pour le service à l'étranger présente un spectacle déchirant aux yeux de celui qui y assiste pour la première fois. Selon les usages de l'armée, six femmes seulement par compagnie, choisies par le sort sur vingt ou trente, peuvent suivre leurs maris. Ce tirage au sort ne se fait d'habitude que dans la soirée qui précède le départ, probablement par humanité, afin de laisser aux femmes l'espérance jusqu'au dernier moment, mais la conséquence en est que le sentiment de leur abandon leur arrivant ainsi tout d'un coup, ses malheureuses créatures ont alors une explosion violente de chagrin, devant laquelle il est impossible de rester insensible. J'assistai ce jour-là à de nombreuses scènes de désespoir, mais il y en eût en particulier une si navrante et qui surpassait tellement les autres en intérêt, que je suis tenté d'en raconter les causes au risque de passer

pour avoir voulu écrire un roman. Je me rappelle avoir lu dans un livre amusant, *l'Ermite dans la campagne*, une anecdote qui y ressemblait beaucoup. Le lecteur cependant ne doit pas croire que les deux histoires aient la même origine. Le conte du digne ermite n'a probablement d'autre fondement que sa propre imagination, tandis que mon histoire est vraie et pourrait être attestée par quelqu'un de mes lecteurs, s'il s'en trouve dans le nombre qui aient servi dans le brave régiment dont j'ai fait autrefois partie.

Environ trois mois avant notre embarquement, une fournée de recrues nous était arrivée d'Ecosse. Parmi eux, était un beau garçon, originaire, si je ne me trompe, de Balquhider et nommé Duncan Stewart. Duncan était un bon soldat sous tous les rapports, propre, sobre, ordonné et de bonne conduite, mais il avait un caractère singulièrement mélancolique; il ne se mêlait jamais aux amusements de ses camarades et ne parlait que quand il y était obligé. Il arriva que le sergent-payeur de la compagnie de Duncan était également *highlander* et les *highlanders* (1) ayant un très-grand patriotisme local, le sergent s'intéressa bientôt au jeune conscrit. Au commencement, Duncan repoussa ses avances, mais il n'est pas naturel au cœur humain, surtout dans la jeunesse, d'être longtemps indifférent à des actes de bonté; peu à peu, il laissa l'honnête

(1) *Highlander*, habitant des parties montagneuses de l'Ecosse.



M. Intyre s'insinuer dans ses bonnes grâces et ils devinrent avant longtemps de grands amis.

Quand ils eurent passé ainsi quelques semaines sur le pied de l'intimité, Duncan ne se fit plus scrupule de confier au sergent la cause de son abattement et il lui raconta ce qui suit :

Il était fils d'un fermier de la montagne qui, comme beaucoup de ses compatriotes, cultivait l'orge pour en faire de l'eau-de-vie ; en d'autres termes, c'était un contrebandier déterminé. Non loin de la demeure de Stewart, habitait un agent de fisc nommé Young, qui, très actif dans l'exercice de ses fonctions, avait saisi plusieurs fois des barils de son voisin en route pour la plaine. C'était une offense que le *highlander* ne pouvait lui pardonner et il existait par suite, entre le contrebandier et le jaugeur, un degré d'antipathie surpassant tout ce que nous pouvons concevoir. Il est juste de reconnaître, du reste, que cette haine était toute d'un côté ; Stewart haïssait Young parce qu'il se permettait d'intervenir dans son honnête commerce, et il le méprisait parce qu'il avait eu le malheur de naître dans le comté de Renfrew ; Young était disposé à se conduire courtoisement avec son voisin dans toutes les occasions, excepté quand ses barils étaient en route.

Le jaugeur Young avait une très-jolie fille unique de dix-huit ans, dont Duncan ne manqua pas naturellement de devenir amoureux. La jeune fille lui rendit son amour, ce dont je ne suis pas du tout surpris, car

il était impossible de voir un jeune homme plus beau et de meilleure tournure. Mais, hélas ! le vieux Stewart ne voulut pas entendre parler de leur union et il commanda à son fils, sous peine de sa malédiction la plus terrible, de ne plus penser à la fille de Young. L'autorité des parents sur leurs enfants, même lorsqu'ils sont arrivés à l'âge d'homme, est très-grande en Ecosse ; Duncan ne disputa pas avec la volonté de son père, et sentant que toutes ses prières pour le faire changer de détermination seraient inutiles, il se détermina à sacrifier son inclination à son devoir et à cesser toutes relations avec Mary.

Il se maintint ferme dans sa résolution pendant quelques jours, mais, pour me servir de ses propres expressions : — « Que voulez-vous ? Je la vis encore  
« une fois pour lui signifier la volonté de mon père, et  
« elle me lança un regard, M. Intyre ! Jamais je ne  
« pus oublier ce regard ; il me suivait comme une  
« ombre nuit et jour. »

Le résultat de la contemplation continuelle d'une pareille vision peut se deviner ; Duncan oublia sa détermination et son devoir, et se trouva un soir, il savait à peine comment, en promenade avec Mary à son côté. Ces promenades se renouvelèrent souvent ; les rendez-vous étaient d'autant plus doux qu'ils étaient secrets, et ils finirent comme finissent d'habitude les rendez-vous secrets entre personnes de cette classe : Duncan fut assuré de devenir père avant d'être époux.

Ceci ne devait pas être, cependant : Duncan était trop tendrement attaché à Mary pour permettre qu'elle fût malheureuse, dût-il même encourir en se mariant la malédiction terrible dont son père l'avait menacé. Le lecteur sait sans doute qu'il est beaucoup plus facile de contracter mariage en Ecosse qu'au Sud de la Tweed. Un échange de lignes, comme ils l'appellent, c'est-à-dire un consentement mutuel de vivre comme mari et femme, écrit et signé par les deux parties, constitue, dans le Nord de la Grande-Bretagne, une union aussi indissoluble que si elle avait été bénie et présidée par un pasteur, et c'est à cette méthode que recoururent Duncan et Mary pour joindre leurs destinées.

Duncan, ayant ainsi désobéi à son père, n'était pas du tout à son aise. Il connaissait bien le caractère implacable de l'homme avec qui il avait affaire ; il savait aussi que l'acte qu'il avait accompli ne pouvait pas rester longtemps secret et, plus le moment approchait où il allait être obligé de s'expliquer, plus son malaise et son anxiété augmentaient. Enfin le temps arriva où il fallait faire connaître son mariage ou laisser Mary à l'infamie. C'était l'époque de la foire de Dounes, et Duncan fut chargé de conduire un troupeau de moutons au marché ; il dit adieu à sa femme et partit en emportant son secret, mais décidé à le rompre par lettre aussitôt qu'il serait arrivé à Dounes. En agissant ainsi, il espérait échapper à la première explosion de

colère de son père et peut-être recevoir son pardon à son retour, mais le pauvre garçon n'eut pas l'occasion de pouvoir juger du succès de son plan.

Quand il arriva à Dounes, Duncan ne se sentit pas capable de s'occuper d'affaires. Il confia la vente de ses moutons à un voisin et s'assit dans une taverne où il écrivit la lettre qui était le sujet de ses méditations depuis qu'il était parti de Balquhiddar. Après quoi, il se décida à oublier ses chagrins un moment ; il avala une bonne dose d'eau-de-vie et entra en conversation avec ses voisins, parmi lesquels étaient plusieurs soldats — jolis, joyeux, bons compagnons — qui, avec leur caporal, étaient en tournée de recrutement. Le chef était un habile homme ; il admira les belles proportions du jeune homme et se résolut à l'enrôler, s'il le pouvait. Il fit venir encore de l'eau-de-vie, des histoires joyeuses furent contées par ses compagnons et par lui ; Duncan fut contraint à boire petits verres sur petits verres jusqu'à ce que, devenu complètement ivre, on lui mit le shelling dans la main. On ne lui donna pas le temps de revenir de sa surprise, et longtemps avant que les fumées de son ivresse fussent dissipées, il était en route pour Edimbourg. Là il fut de suite embarqué avec un certain nombre de jeunes gens raccolés comme lui, et il arriva au régiment sans avoir pu informer ses parents de son sort.

La suite de l'histoire de Duncan sera bientôt racontée. Avec la permission de l'officier commandant, il

écrivit en Ecosse à sa femme, qui se hâta joyeusement de venir le rejoindre. Son père fit ce qu'il put pour l'en empêcher, sachant quelle malheureuse vie est appelée à mener la femme d'un simple soldat, mais Mary résista à toutes ses supplications ; elle avait été désespérée pendant plusieurs semaines où elle ignora ce qu'était devenu Duncan, et à présent rien n'aurait pu la détourner de le suivre. Quoiqu'elle fût dans un état de grossesse avancée, elle partit pour le Sud de l'Angleterre, et après avoir enduré avec patience tous les inconvénients inhérents à son ignorance des voyages, elle réussit à atteindre Douvres, juste une semaine avant l'embarquement du régiment.

Ce malheureux couple était à peine réuni, qu'il allait avoir à se séparer de nouveau. Le nom de la pauvre Mary se trouva parmi celui des femmes qui ne devaient pas suivre le régiment, et le langage ne saurait peindre la scène qui eut lieu. Je n'étais pas là quand les femmes tirèrent leurs billets, mais M. Intyre me raconta que, quand elle déplia le sien et qu'elle lut les lettres fatales : « Pour rester », elle le regarda, les bras tendus, pendant quelques minutes sans parler ; ses joues, qui tour à tour se couvraient de rougeur et d'une pâleur mortelle, trahissaient seules la profondeur du coup qui la frappait. A la fin, accablée par le sentiment de son malheur, elle froissa le billet entre ses mains et tomba sans connaissance dans les bras d'une femme qui se trouvait à côté d'elle.

Duncan et sa femme passèrent cette nuit debout. Cependant les heures s'écoulaient en dépit de leur veille et le clairon sonna quand le matin fut venu. Lorsque j'arrivai sur le champ de parade, Duncan était à sa place et Mary n'était pas près de lui ; les femmes des soldats qui restaient au dépôt l'avaient amicalement retenue dans la baraque. Mais au moment où la colonne allait s'ébranler, elle se précipita dehors, et le cri qu'elle jeta en s'élançant vers Duncan fut entendu de tout le régiment. — « Duncan ! Duncan ! criait la pauvre créature en se suspendant à son cou ; oh, Duncan, Duncan Stewart, ne m'abandonnez pas de nouveau au moment où je vais devenir mère ! O sergent Intyre, ne l'emprenez pas ! O Monsieur, laissez-moi le suivre, ajouta-t-elle en se tournant vers un officier ; pour l'amour de Dieu, si vous avez la moindre pitié, ne nous séparez pas ! »

Le pauvre Duncan se taisait, le front appuyé sur le canon de son fusil et soutenant sa malheureuse femme avec son bras. Sa peine était trop forte pour qu'il pût verser une larme, et je n'en peux dire autant, ni de moi, ni d'aucun des soldats et des officiers qui assistaient à cette scène. — « Vous devez venir au moins jusqu'à Douvres, dit-il enfin dans une espèce de murmure. »

La musique joua et la colonne se mit en marche, les hommes poussant des acclamations, autant pour ne pas entendre les gémissements des femmes que pour

exprimer leur bonne volonté d'aller au devant de l'ennemi. Mary marchait à côté de son mari, ayant plutôt l'air d'un cadavre ambulante que d'une créature vivante. Elle souffrait beaucoup évidemment dans son corps et dans son âme, et en effet, nous n'avions pas fait trois milles qu'elle se sentit prise des douleurs de l'enfantement. C'eût été le comble de la barbarie d'empêcher son infortuné mari de s'arrêter pour prendre soin d'elle, et après avoir reçu sa promesse de rejoindre le régiment à la nuit, on lui permit de sortir des rangs. Avec l'aide de son ami, M. Intyre, il transporta Mary dans une maison qui heureusement se trouvait près de la route, et où elle fut reçue avec la plus grande humanité et soignée avec bonté. En vérité, il aurait fallu être dépourvu d'entrailles pour traiter autrement une jeune femme dans cette situation.

Quelques heures de marche conduisirent le régiment à Douvres. Les fenêtres et les rues étaient pleines de gens qui voulaient assister au départ de leurs concitoyens pour une guerre dont, sans doute, bien peu devaient revenir, et je n'ai aucun motif de douter de la sincérité des bons souhaits qu'ils exprimèrent pour nos succès et notre heureux retour. C'est pendant la paix, et quand les troupes vaguent inoccupées dans les villes de garnison, que des sentiments de jalousie s'élèvent entre les habitants et les soldats.

Les hommes n'étant pas fatigués et se trouvant à

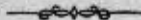
jeun, ce qui n'arrive pas toujours, l'embarquement se fit en un peu plus d'une demi-heure. Les transports se tenaient près de la jetée, et nous n'eûmes pas besoin d'employer de bateaux ; des planches tendues entre le quai et le pont des navires suffirent pour faire entrer les compagnies facilement et en ordre dans leurs navires respectifs. Comme nous ne devions partir que le jour suivant, les officiers se répandirent dans les hôtelleries de la ville après s'être assurés que leurs hommes étaient confortablement installés.

Je retournai à terre comme mes camarades, mais j'avais l'esprit trop rempli de l'image de la pauvre Mary pour vouloir me mêler à leurs plaisirs, et je me dirigeai vers la route de Hythe dans l'espoir de rencontrer M. Intyre et d'apprendre des nouvelles de son état. Je me promenai quelque temps sans voir personne. A la fin, quand l'intérêt que je portais au jeune couple commençait à diminuer, et que je songeais déjà à revenir, moi aussi, dans quelque hôtellerie, j'aperçus deux soldats qui venaient vers moi. Quand ils se furent approchés, je reconnus Duncan et son ami, et je demandai au premier comment il avait laissé sa femme. Le pauvre garçon porta la main à sa coiffure et passa sans me répondre. — « Comment est sa femme, M. Intyre ? » dis-je de nouveau au sergent qui s'était arrêté. L'honnête Ecossais éclata en sanglots, et quand il put maîtriser ses larmes, il me répondit laconiquement : « Elle est en repos, Monsieur. » J'en



conclus qu'elle était morte, et l'ayant pressé un peu plus de questions, j'appris qu'il en était ainsi ; elle avait expiré quelques minutes après être entrée dans le cottage sans avoir pu mettre son enfant au monde. On avait essayé de sauver l'enfant en pratiquant l'opération césarienne, mais sans résultat.

Quoique l'officier qui commandait le dépôt eût été envoyé à Duncan et lui eût offert, s'il voulait rester pour ensevelir sa femme, de prendre la chose sous sa responsabilité, il refusa de profiter de cette permission. Il lui fit seulement promettre de s'assurer que Mary serait ensevelie décemment et rejoignit aussitôt le régiment. C'est à peine s'il parla après cet événement, et il fut tué l'un des premiers après notre débarquement en Espagne.



## CHAPITRE II.

Embarquement à Douvres. — Vue des côtes d'Espagne le 13 Août 1813. — En mer devant St-Sébastien. — Détails rétrospectifs sur le siège de cette place par les alliés. — Arrivée à Passages. — Débarquement et impressions sous la tente.

Le lendemain, par une magnifique journée, les navires levèrent l'ancre et prirent la mer. Il était plus de midi quand le flux commença ; toute la ville de Douvres assistait à notre départ et la jetée était remplie par une foule de gens en habits de fête qui nous saluaient de leurs acclamations et agitaient leurs chapeaux et leurs mouchoirs. Mais le vent était bon, la marée favorable, et les objets devinrent de plus en plus indistincts sur le rivage ; les acclamations n'arrivaient plus que faiblement à nos oreilles et bientôt elles cessèrent de se faire entendre. Nos navires étaient chargés de toutes les voiles que leurs frêles mâts pouvaient porter, et bien avant la nuit on ne distinguait plus de Douvres et de ses magnifiques falaises qu'une faible ligne à l'horizon. La brise favorable qui nous emportait si rapidement à travers le détroit de Dou-

vres, ne dura malheureusement pas longtemps ; nous avions à peine relevé les basses terres de Dungeness quand elle tomba, et le vent commença à souffler en tempête. Ce fut avec les plus grandes difficultés que nous réussîmes à nous approcher du promontoire pour nous abriter des vagues houleuses qui traversaient le canal, et là nous restâmes misérablement plus d'une semaine à dépenser notre stock de provisions et à maudire l'inconstance des vents. J'ai passé bien des semaines désagréables dans ma vie, mais je ne me rappelle pas d'une période de temps aussi insipide, aussi fatigante pour l'esprit, et encore aujourd'hui, après tant d'années écoulées, j'ai le nom et le souvenir de Dungeness » en abomination.

A la fin, le vent diminua et nous pûmes continuer notre route, mais avec la brise contraire, la plus irritante pour des hommes avides de gloire militaire. Hastings, Eatsbourne, Brighton, Worthing, défilèrent successivement devant nous et restèrent si longtemps en vue, que nous souhaitions cordialement de les voir engloutir par l'Océan. C'est à cette allure que nous arrivâmes devant le port de Plymouth, où nous dûmes relâcher pour renouveler notre eau et nos provisions.

Là, nous gaspillâmes une autre semaine précieuse, et juillet était fort avancé avant que nous ayons pu nous considérer comme sérieusement en route. Le 13 août seulement, les lignes hardies des côtes d'Espagne

commencèrent à apparaître. En traversant la baie de Biscaye, nous avions été arrêtés par des calmes continuel et ballotés par les grosses vagues qui y règnent perpétuellement : nos voiles étaient pour la plupart parfaitement inutiles et retombaient indolemment le long des mâts, et quoique nous fissions de notre mieux pour garder notre bonne humeur, nous commencions tous, officiers et soldats, à souhaiter d'être n'importe où plutôt qu'emprisonnés ainsi dans un transport, quand le cri de « terre ! » parti du haut du mât attira notre attention.

Malgré les calmes fréquents et les vents contraires auxquels nous avions été exposés, nous nous étions si bien maintenus dans notre route, que la première côte que nous aperçûmes après avoir perdu de vue les îles Scilly, fut celle de Biscaye. La province de Biscaye est en général montagneuse ; les Pyrénées s'étendent en quelques endroits jusqu'au bord même de la mer, en sorte que le voyageur qui voit cette côte pour la première fois, est enclin à s'imaginer qu'il est au terme de son voyage, longtemps avant que le navire n'approche du rivage. Ce fut précisément notre cas alors : tournant nos yeux du côté que désignait le marin en vigie, nous vîmes une ligne de côtes dont tous les traits se distinguaient si bien, que nous nous flattâmes de l'espoir de débarquer le soir même ou le matin suivant au plus tard. Mais les heures succédèrent aux heures sans que la terre en vue se rapprochât sensi-

blement, et quoique le vent, qui jusqu'alors nous avait été contraire, fût devenu favorable, le jour disparut, nous laissant indécis sur le point de savoir si nous nous étions rapprochés ou non.

Le jour suivant, en montant sur le pont, je fus charmé de voir que nous n'étions plus qu'à trois ou quatre milles de la côte et que nous marchions avec une vitesse de cinq milles et demi à l'heure. Bientôt après nous fûmes hélés par un navire marchand qui nous apprit l'issue de la bataille des Pyrénées et l'investissement de Saint-Sébastien. J'eus aussi la satisfaction de voir notre brick de guerre s'emparer d'un corsaire américain, mais je ne pus apercevoir le port de Passages, qui était le lieu de notre destination, et ce jour-là passa comme les autres, sous l'influence énervante de l'espoir différé.

Ce fut le 18 août 1813 qu'une forte canonnade nous annonça que nous approchions du théâtre de la guerre. Cette canonnade, d'abord un peu sourde, devenait de plus en plus distincte, et elle provenait, nous n'en doutions pas, des batteries établies par les assiégeants devant Saint-Sébastien. Mais ce fut en vain que nous fatiguâmes nos yeux toute la journée à nous assurer que nos conjectures étaient fondées ; nous dûmes nous résigner à la perspective de passer une autre nuit à bord. A l'aube du jour suivant cependant nous nous trouvâmes à quelques heures de la terre et en face du

panorama le plus intéressant qui puisse se dérouler devant les yeux d'un soldat.

Quand je montai sur le pont, à six heures du matin, notre navire était arrêté par un calme profond à portée de canon du château de Saint-Sébastien et à un ou deux milles du rivage. Cette forteresse est bâtie sur le sommet d'un rocher mesurant deux ou trois cents pieds de hauteur, dont la base est baignée sur trois côtés par la mer. Vue du large, elle paraît formidable; ses travaux, grâce à son élévation, sont hors de l'atteinte d'une escadre ennemie, et ses puissantes batteries, qui s'élèvent les unes sur les autres partout où une plate-forme dans le rocher a permis d'en placer, menacent d'une destruction inévitable tout vaisseau assez hardi pour s'aventurer à portée de leur feu.

Sur la droite du château, se trouve une baie formant un port extrêmement commode, abrité des gros temps par une petite île, et située de telle façon qu'un seul navire à la fois peut passer entre elle et le fort; à sa gauche, la rivière Urumea qui baigne les murs de la ville, se jette dans la mer au pied même du château (1). De hautes collines entourent la place de tous côtés à un mille et demi ou deux de distance, et le pays qui s'étend entr'elles et les remparts est plat, sablonneux et stérile.

(1) Saint-Sébastien vu de la mer se présente en effet ainsi. En regardant de terre dans la direction du château, c'est le contraire; ce que notre officier entend par la droite doit s'entendre alors de la gauche et réciproquement.

Le lecteur se souvient, j'espère, que, après la bataille de Vitoria, Sir Thomas Graham, à la tête de la cinquième division de l'armée anglaise, remporta une série de petites victoires sur des corps détachés de l'ennemi et finalement s'arrêta devant Saint-Sébastien. Le 17 juillet, le couvent de Saint Bartholomée, bâti sur une des collines dont nous avons parlé, et que les Français avaient fortifié avec soin et diligence, fut pris d'assaut et, la même nuit, la tranchée était ouverte. Les troupes, exposées aux fusées lancées de la ville et au feu vif dirigé contre elles, travaillèrent avec une telle ardeur, qu'un bel abri était élevé avant le jour, et grâce au sol sablonneux de la place, très-favorable pour de telles opérations, la première parallèle fut formée en peu de temps. Dès le 21, les tranchées furent achevées, les batteries de brèche en position, et le matin de ce même jour, plus de quarante pièces d'artillerie ouvrirent leur feu contre la place. Ce feu incessant fut si efficace que le soir du 24 une brèche était faite à la muraille.

La brèche paraissant praticable, Sir Thomas, qui n'ignorait pas que la marche en avant de l'armée était ajournée jusqu'à la prise de cette ville importante, se décida à en finir au plus tôt. En conséquence, des ordres furent donnés pour former les troupes dans les tranchées à la tombée du jour, afin qu'on fût prêt à donner l'assaut dès que l'état de la marée permettrait de passer la rivière à gué. Le 25, à 2 heures du ma-

tin, nos soldats s'avancèrent bravement à l'attaque, mais, soit que la brèche ne se trouvât pas suffisamment élargie, ou bien qu'une panique eût saisi les divisions de tête, elle échoua complètement. Un cri soudain de : — Retraite ! retraite ! s'éleva, juste au moment où la première compagnie avait gagné le sommet du rempart ; il se répandit avec une rapidité extraordinaire à travers la colonne, et quelques maisons adossées au rempart ayant pris feu à ce moment, tout devint épouvante et confusion. Ceux qui étaient déjà sur la brèche tournèrent le dos et se précipitèrent sur ceux qui montaient ; le pied manqua à beaucoup de ces derniers et ils tombèrent. L'ennemi cependant avait ouvert un feu terrible de mousqueterie et de grenades, en sorte que la colonne perdit rapidement son ordre et sa discipline. La retraite ou plutôt la déroute commença précipitamment, et heureux furent ceux qui réussirent à traverser de nouveau l'Urumea et à s'abriter dans les tranchées. Notre perte dans cette affaire s'éleva à un millier d'hommes, dont beaucoup qui étaient seulement blessés, tombèrent dans la rivière et furent emportés par la marée descendante. Aucune nouvelle tentative contre Saint-Sébastien ne fut faite depuis cet échec jusqu'après notre arrivée dans le pays et les assiégés purent réparer en grande partie le mal fait à leurs travaux. Cette inaction de la part des assiégeants avait pour cause, d'abord le manque de munitions, dont un approvisionnement, attendu depuis



longtemps d'Angleterre, était retenu par les vents contraires ; ensuite les efforts faits par l'armée française pour reprendre l'offensive et faire lever le siège. Il eut été d'ailleurs peu prudent de faire débarquer des munitions pendant ces démonstrations de l'ennemi, et on éloigna même de la place, pour les mettre en sûreté, celles qui restaient. Voilà pourquoi, quand nous passâmes sous les murs du fort, le drapeau tricolore était encore déployé sur les créneaux.

Les tentes blanches des assiégeants se montraient sur les hauteurs qui avoisinent la ville, l'étendard portugais flottant à gauche, mais tout était calme. Les tranchées n'avaient que leurs gardes ordinaires, les batteries étaient sans artillerie et quelques-unes même en ruine. La seule marque d'hostilité consistait en quelques coups de canon tirés de temps à autre par la ville, soit contre les piquets ou sentinelles quand on les relevait, soit contre quelques groupes d'officiers plus curieux que sages, qui s'exposaient sans nécessité à servir de point de mire aux assiégés. Le spectacle dans son ensemble n'en était pas moins hautement intéressant, spécialement pour mes yeux novices.

Je le regardais donc avec la plus vive curiosité, quand un coup de canon tiré du château m'obligea à reporter mon attention sur nous-mêmes, et je compris que l'ennemi ne voulait pas perdre l'occasion que lui offrait le calme, de faire le plus de mal possible aux navires qui se trouvaient à sa portée. Le premier bou-

let passa par dessus le pont et tomba dans la mer, le second arriva à quelques pieds de notre bossoir, et le troisième aurait peut-être encore été mieux dirigé, si une brise légère ne se fut heureusement élevée. Grâce à son aide, nous fûmes bientôt hors de la portée du château, et l'ennemi, voyant que ses boulets ne pouvaient plus nous atteindre, cessa de les dépenser inutilement.

Cependant nous approchions de Passages, et à huit heures ce port désiré était en vue. Il en est peu dans le monde d'aussi remarquables sous tous les rapports; on suit pour en approcher une côte fermée par d'énormes rochers au milieu desquels ne semble exister aucune ouverture, et on ne se doute de l'existence d'un port qu'en atteignant l'espèce de couloir qui lui sert d'entrée. Ce couloir a une cinquantaine de yards de largeur au plus et paraît plutôt avoir été ouvert par la main de l'homme que formé par la nature; il s'étend entre deux rangées de hautes falaises dont les sommets sont couronnés par des bois de tilleuls et de chênes-liège, et sur les pentes desquelles plusieurs espèces d'arbres nains croissent en abondance.

Après l'avoir traversé, nous entrâmes dans un bassin ou port spacieux sur la gauche duquel est bâti Passages. Ici la scène devint tout-à-fait pittoresque: les maisons, quoiqu'elles ne fussent ni des plus blanches, ni des plus propres, étaient remarquables par leur architecture et par les escaliers de bois conduisant

extérieurement aux balcons qui se projetaient des étages supérieurs ; les fenêtres avaient des panneaux de bois au lieu de vitres, et elles me rappelèrent que je n'étais plus dans l'heureuse Angleterre. Les vêtements et l'aspect général des hommes et des femmes ne pouvaient manquer non plus de frapper mon attention ; les larges coiffures des hommes, leurs moustaches, leurs visages basanés, leurs vêtements composés de gilets rouges, bleus ou jaunes, de culottes foncées et d'une jaquette brune jetée sur l'épaule ; leurs bas et leurs chaussures avec des nœuds de couleur, la ceinture rouge enroulée autour de leur taille, formaient un remarquable contraste avec les blouses des paysans que j'avais laissés derrière moi. Le vêtement des femmes m'étonna moins, parce que j'en avais vu d'à peu près semblables en Ecosse. Elles portaient pour la plupart des jupons foncés ou rouges avec un mouchoir noué autour du sein, qui leur faisait une espèce d'estomac ; leur taille était longue, leur tête et leurs pieds nus ; les cheveux des unes étaient noués en tresses qui leur descendaient le long des épaules ; les autres les avaient réunies en un seul nœud ou chignon. L'air expressif de ces créatures, leurs beaux yeux noirs rians, leurs dents blanches, étaient fort agréables à voir. L'arrière-plan du paysage, derrière Passages, complétait le tableau d'une façon splendidement romantique ; des collines s'élevaient l'une sur l'autre à une hauteur considérable, toutes couvertes d'herbages et de riches om-

brages. Au loin, on apercevait les sommets de ces hautes montagnes qui forment une barrière bien réelle entre la France et l'Espagne.

Quoique entrés dans le port à neuf heures du matin, et bien que nous fussions prêts à débarquer dix minutes après, cet instant si longtemps et si ardemment désiré n'arriva qu'à une heure tardive de l'après-midi. Les soldats, comme chacun sait, sont de simples machines ; ils ne doivent ni penser, ni agir par eux-mêmes en tout ce qui est relatif au service ; aucun ordre n'ayant été laissé pour nous, nous ne pouvions pas faire de mouvements jusqu'à ce que l'avis de notre arrivée eût été donné au général commandant la division la plus proche. Cette formalité accomplie, nous débarquâmes de suite, et tous les bateaux du port, y compris ceux des pêcheurs, furent mis en réquisition pour nous transporter. En dépit de tous les efforts, la nuit était tombée avant que la dernière division eût mis pied à terre, et nous ne pûmes faire qu'une marche de un ou deux milles jusqu'à une éminence boisée en dehors de la ville, où nous bivouaquâmes. C'était la première nuit de ma vie que je passais au bivouac, et je me rappelle parfaitement l'impression qu'elle me fit. Le contraste était grand après mon long emprisonnement à bord d'un navire ; la saison était extraordinairement douce, il n'y avait pas un souffle dans l'air, et tout respirait la fraîcheur et l'agrément autour de moi. Je sentais surtout que

mon métier de soldat n'était plus un amusement, non que notre situation fût périlleuse, car nous étions au moins à dix milles de la garnison de Saint-Sébastien, (1) et à vingt peut-être de l'armée du maréchal Soult, mais être appelé à dormir sous la voûte du ciel, enveloppé dans mon manteau, avec mon sabre suspendu au-dessus de ma tête aux branches d'un arbre, et mon chien couché à mes pieds, cela seul suffisait à me faire comprendre que ma vie militaire commençait véritablement. En regardant autour de moi, je voyais les armes en faisceaux, éclairées par la lumière de vingt feux qui jetaient une brillante clarté sur le feuillage qui nous abritait. Les hommes étaient enveloppés dans leur grande capote, étendus ou assis en groupes énergiques autour de ces feux ; j'entendais leur causerie joyeuse, leur rire insouciant et franc, et de temps à autre un lambeau de chanson fredonné par une ou deux voix : tout cela, je m'en souviens, était délicieusement surexcitant. J'appuyai ma tête contre un arbre, et mettant ma pipe à la bouche, je lançai des bouffées de fumée, dans un état d'esprit qu'un monarque aurait pu envier, et que, en vérité, je n'ai jamais éprouvé depuis.

Quand les régiments sont en campagne, les tables générales ou mess sont supprimées. Les officiers se divisent en petits groupes de deux, trois ou quatre, suivant les amitiés qu'ils ont formées, ou suivant les

(1) C'est une erreur : il n'y a pas plus de trois ou quatre kilomètres de Passages à Saint-Sébastien.

circonstances. Je fus assez heureux pour me lier avec un de mes camarades que je n'ai jamais cessé d'aimer de la plus vive affection, et dont les bonnes qualités méritent que je chérisse la mémoire aussi longtemps que je conserverai le pouvoir de penser et de réfléchir. Il est en paix maintenant, et repose avec deux de ses camarades au fond d'un jardin. Mon ami était un vieux soldat; il avait fait la majeure partie de la campagne de la Péninsule, et savait parfaitement comment celui-ci doit en user pour conserver sa santé et faire son devoir efficacement. Il m'avait suggéré l'idée d'apporter avec moi mon fusil de chasse; il avait aussi le sien, et entre les deux nous possédions un couple de lévriers, un chien d'arrêt et un épagneul, des cannes à pêche et autres accessoires. Grâce à ces engins, nous espérions pouvoir de temps en temps ajouter quelque chose à notre ration réglementaire, et l'événement prouva que notre calcul était juste.

Je passai la plus grande partie de cette nuit à causer avec lui, tantôt du passé, tantôt des probabilités de l'avenir. Quoique plus âgé que moi de quelques années, Grey n'avait rien perdu de l'enthousiasme de la première jeunesse, et il était fanatique de sa profession; il me décrivait d'autres scènes auxquelles il avait pris part, d'autres bivouacs qu'il avait partagés, et m'empêcha de rien perdre de la surexcitation que j'éprouvais au moment où je m'étais assis. A la fin, pourtant, les paupières devinrent pesantes en dépit du

bourdonnement des chansons et chacun autour de nous s'endormit rapidement. Nous arrangeâmes notre feu de façon à ce qu'il pût durer jusqu'au jour, et après avoir bu une gorgée de grog à la santé de nos parents et amis d'Angleterre, nous nous couchâmes enveloppés dans nos manteaux. Dix minutes après, nous étions partis pour le pays des songes.

Il faisait grand jour quand les allées et venues des soldats mirent fin à mon repos. J'ouvris les yeux et restai émerveillé une demi-minute devant le spectacle splendide qui s'offrait à mon admiration. Nous avions campé sur une éminence boisée qui formait le centre d'un amphithéâtre de montagnes ; derrière nous s'étendait la jolie baie de Passages, tranquille et presque sans mouvement sous l'influence d'une matinée calme, quoique cependant plus gaie que de coutume grâce aux navires et aux petits bateaux qui la couvraient. Devant nous, à notre droite et à notre gauche, s'élevaient à quelque distance des collines superposées, non âpres et stériles comme celles au milieu desquelles nous nous établîmes plus tard, mais couvertes de bois luxuriants, de platanes, de bouleaux et de sorbiers. Immédiatement au-dessous se trouvait un petit vallon tout planté de maïs déjà mûr, et un peu à gauche de l'endroit où j'avais dormi, une jolie ferme disparaissait à demi sous les branches d'une vigne en espalier chargée de grappes de raisin. C'était, en un mot, un tableau que le pinceau rendrait peut-être, mais qui défie toute description écrite.

Je me levai non moins enthousiasmé que la veille en me couchant, et me mis de bon cœur à l'ouvrage afin d'élever des huttes pour les hommes et pour nous, car on ne nous avait pas encore envoyé de tentes. On prépara de grands pieux que l'on planta dans la terre ; des branches minces et touffues y furent entrelacées et le tout forma la muraille, que nous recouvrîmes de rameaux assez serrés pour empêcher la pluie de pénétrer ; ces huttes offraient une demeure, pas très-commode peut-être, mais parfaitement habitable. Telle fut notre occupation pendant la plus grande partie de la journée, et à la nuit nous nous trouvâmes confortablement abrités contre la rosée et le brouillard.

Le jour suivant fut employé principalement à l'achat de chevaux et de mules qui étaient amenés au camp en grand nombre par les paysans. Nous les payâmes naturellement beaucoup plus cher que leur valeur, mais comme nous attendions d'heure en heure l'annonce d'un mouvement, il était indispensable de se les procurer sans retard. Près d'une semaine s'écoula cependant dans l'inaction, et ce ne fut que dans la soirée du 27 qu'arriva l'ordre si impatiemment attendu. Entre temps, je n'étais pas resté inactif ni confiné dans les limites du camp ; je passai une bonne partie de mon temps à chasser du gibier de toute sorte sur les hauteurs qui nous entouraient, ou à faire des excursions sur un cheval que j'avais acheté, cherchant de nouveaux points de vue auxquels m'invitait le splen-



dide panorama des montagnes. Je fis aussi de nombreuses visites au camp devant Saint-Sébastien, et peut-être ferai-je bien à ce point de mon récit, de dire en quel état j'y trouvais alors les choses.

J'ai déjà expliqué dans un autre chapitre que Saint-Sébastien occupe une langue de terre qui s'avance dans la mer, entourée sur deux côtés par la baie de Biscaye et sur le troisième par la rivière Urumea. Cette rivière, quoique fort peu large, ne peut être passée à gué, du moins près de la ville, si ce n'est à marée basse, ce qui ajoute beaucoup à la force de la place. Mais la force des places dépend bien plus de la régularité et de la solidité de leurs fortifications que de leur situation naturelle. A travers la presqu'île s'élevait, de la rivière à la baie, une chaîne d'imposante maçonnerie. Elle consistait en plusieurs bastions et tours reliés par un mur bien abrité et couvert par un fossé et un glacis ; le château, bâti sur une colline, commande le tout et semble garder à sa merci la ville et ses environs.

La campagne autour de Saint-Sébastien est intéressante et fort pittoresque. Le terrain, je l'ai déjà dit, commençant à s'élever de tous côtés à partir d'un mille et demi environ au-delà des glacis, ne tarde pas à se diviser en collines, vallées, ravins et montagnes. De nombreux vergers s'étendent à demi-hauteur ainsi que des vignes, des châteaux et des fermes disséminés ici et là ; dans l'arrière-plan apparaissent les âpres sommets des Trois-Couronnes et autres montagnes gigan-

tesques qui dominent la Bidassoa et séparent l'Espagne de la France.

Les tentes des assiégeants étaient plantées sur la plus basse rangée des collines, à deux milles et demi de la ville, de façon à être autant que possible dissimulées à l'ennemi. La nature inégale du terrain suffisait heureusement pour cela ; elles se trouvaient pour la plupart parmi les vergers dont j'ai parlé et dans les vallées et ravins dont le pays abonde. Des chemins couverts, c'est-à-dire des routes creusées dans le sol pour permettre aux troupes d'y marcher sans être exposées au feu de l'ennemi, conduisaient de là à la première parallèle. Là, on plutôt dans le couvent ruiné de Saint Bartholomée, on avait établi le magasin principal de poudre, boulets, outils et autres engins nécessaires pour un siège ; la réserve ou corps principal du piquet de garde y était naturellement stationnée.

La première parallèle s'étendait des deux côtés et un peu au-delà de la ville ; elle était jointe à la seconde et celle-ci à la troisième, par des chemins couverts, coupés en direction oblique vers les défenses de l'ennemi, mais on n'avait pas essayé de la sape. La troisième parallèle par conséquent complétait les travaux des assiégeants, et elle avait été conduite à quelques centaines de yards du pied des remparts. Des batteries y étaient établies, ainsi que sur toutes les hauteurs environnantes. Elles étaient masquées par de légers abris de sable et de gazon, quoique les canons eussent

été replacés dans la plupart d'entr'elles, et que l'on armât les autres rapidement.

Les opérations d'un siège sont, de toutes, les plus irritantes et les plus désagréables pour le soldat. Ce ne sont pas les causes d'excitation qui manquent ; il y en a au contraire journellement, mais il est tellement attaché au même endroit, ses heures de sommeil sont si coupées, et il est si exposé à un danger sans honneur, qu'il ne faut guère s'étonner des sentiments de haine absolue qui prévalent, au moins parmi les simples soldats d'une armée assiégeante, contre la garnison qui fait son devoir envers son pays en se défendant jusqu'à la dernière extrémité. Je trouvai les brigades qui étaient devant Saint-Sébastien dans ces dispositions d'esprit ; elles ne pouvaient pardonner à la garnison française, qui les gardait depuis six semaines dans la baie, et brûlaient du désir d'effacer la disgrâce d'un premier échec ; aussi était-il peu question de faire quartier quand on parla de l'approche d'un nouvel assaut.

Le gouverneur de Saint-Sébastien était évidemment un homme de grande énergie et de grands talents militaires. Tout ce qu'on peut faire pour retarder les progrès d'un siège fut essayé par lui ; la brèche que les nôtres avaient fabriquée avant le premier assaut avait été réparée, beaucoup de nouvelles défenses ajoutées, et ce qui n'était peut-être pas en strict accord avec les lois de la guerre moderne, ces défenses avaient

été élevées par des prisonniers anglais. Aussi aucun canon n'était dirigé contre ces travaux auxquels nous apercevions distinctement ces pauvres camarades occupés en uniforme. Le gouverneur ne se borna pas à cela pour gêner les assiégeants : chaque nuit, de petites sorties avaient lieu sans autre but apparent que de troubler le repos et de harasser l'esprit de nos soldats, car les détachements de sortie ne tentaient guère de dépasser la première parallèle et étaient toujours repoussés par les piquets et la réserve.

Pendant les dix derniers jours, l'armée assiégeante avait été activement employée à amonceler des munitions et à mettre en batterie un des plus splendides trains de lourde artillerie qu'aucun général anglais ait jamais eu à ses ordres. Soixante canons, quelques-uns de soixante-quatre, furent mis en position contre la ville, pendant que vingt mortiers de différents calibres se préparaient à répandre la mort parmi ses défenseurs et promettaient de réduire la place elle-même en un monceau de ruines.

Ces dispositions prises, on jugea prudent, avant d'ouvrir le feu des batteries, de priver l'ennemi d'une petite redoute construite sur une île qui se trouve dans la baie, et qui enfilait quelque peu les tranchées. Un détachement d'une centaine d'hommes, commandé par un capitaine avec deux officiers en sous-ordre, désigné pour cet objet, sortit du camp après la tombée de la nuit et s'embarqua sur les canots des croiseurs. Les

soldats, renforcés par quelques marins et un officier de la flotte, débarquèrent sans être vus à la faveur de l'obscurité et s'avancèrent rapidement à l'assaut. L'ennemi, complètement surpris, n'échangea que quelques coups de feu avec les nôtres, et dans l'espace de cinq minutes le petit fort armé de quatre canons avec un officier et trente hommes qui formaient la garnison, tombèrent entre les mains des assaillants ; il n'y eut aucune effusion de sang.

La résistance de la garnison française avait été si légère, que le sommeil des troupes dans le camp n'en fut pas troublé. La nuit du 26 se passa sans incidents, mais le 27 au matin, les affaires prirent un autre aspect. Dès le point du jour, une bombe fut lancée des hauteurs sur la droite de la ville ; ce fut le signal pour les batteries d'ouvrir le feu, et aussitôt commença une terrible canonnade. La première salve fut une des plus belles choses dans ce genre que j'aie jamais vues ; sans prendre la peine d'abattre les abris de sable et de gazon qui masquaient les batteries, les artilleurs pointèrent leurs canons à travers de petites ouvertures laissées à cet effet, et les canons eux-mêmes déblayèrent l'obstacle pour les futures décharges. Les mouvements et le feu de l'artillerie furent rapides et soutenus pendant les journées des 27, 28, 29 et 30, si bien que ce dernier jour, au coucher du soleil, non-seulement l'ancienne brèche était redevenue praticable, mais encore une ouverture nouvelle et plus considérable était faite à la muraille.

### CHAPITRE III.

Nouveaux détails sur le siège de Saint-Sébastien. — Hommage rendu à la valeur de la garnison française. — Assaut. — Pillage.

Pendant ce temps, les ennemis n'avaient négligé aucun effort pour réduire au silence le feu des assiégeants et démonter leurs canons. Ils avaient fait tirer leur artillerie avec tant d'acharnement, que la plupart des canons trouvés dans la place après la prise de la ville étaient hors de service, le métal fondu à la place de la lumière, ou endommagés d'autre façon par suite d'un usage trop fréquent. Mais ils combattirent dans cette occasion avec tous les désavantages possibles, car non-seulement notre artillerie était bien supérieure à la leur, mais nos tranchées avancées étaient garnies de troupes qui dirigeaient un feu de mousqueterie incessant et terrible contre les embrasures. Aussi le feu de la ville devint-il plus faible d'heure en heure, et finit-il par s'éteindre.

J'ai déjà expliqué que, dans la soirée du 30, l'ancienne brèche avait été ramenée à son premier état, et qu'une seconde avait été pratiquée qui donnait plus d'espérance ; je dois décrire à présent avec plus d'exactitude leur état actuel.

Le point choisi par Sir Thomas Graham comme offrant le plus de facilité probable à son artillerie, se trouvait situé du côté de la ville qui regarde la rivière ; il n'y avait là ni fossés, ni glacis, les eaux de l'Urumea qui rasant le pied du mur rendant l'un inutile et l'autre impraticable. Le rempart entier par conséquent était exposé sans abri au feu de nos batteries, et comme il s'élevait à une hauteur considérable, peut être à vingt ou trente pieds au-dessus du sol, il était probable qu'il céderait promptement au choc des boulets, mais ceux qui ne l'ont pas vu peuvent difficilement s'imaginer la force de ce mur, qu'on aurait dit fait d'un seul bloc solide. La brèche semblait déjà formée et d'une ascension facile en l'examinant du dehors, tandis qu'il n'y avait encore qu'une dégradation partielle à la face extérieure de la maçonnerie. Ce n'était pas tout : le rempart cédait, non en nombreux petits fragments, de manière à présenter des marches aisées aux pieds de ceux qui montaient, mais en masses énormes qui, roulant comme des rochers du haut d'un précipice, devaient empêcher la colonne d'avancer. Les deux brèches, pratiquées à la distance d'un jet de fronde l'une de l'autre, étaient commandées par les

canons du château et flanquées par des saillies dans le mur. Tel était le passage par où les troupes devaient s'avancer si l'on voulait tenter d'enlever la place d'assaut, et chacun savait que cet assaut aurait lieu le lendemain. La marée promettant d'être favorable vers midi, ce fut l'heure fixée pour l'attaque, et chacun commença à se demander alors qui serait vivant le lendemain pour parler de l'affaire, et qui ne le serait pas. Pendant que ces graves pensées occupaient la plupart des esprits, quelques braves cherchaient le moyen d'assurer le succès de l'assaut. Je citerai parmi eux le major Snodgrass, officier du 52<sup>e</sup> Britannique, qui commandait alors un bataillon de Portugais. La nuit précédente un gué avait été découvert à une petite distance des deux brèches; après avoir soigneusement examiné le courant à l'aide d'une longue-vue, le major Snodgrass avait conçu l'idée qu'il y avait là un autre gué, situé de façon à amener ceux qui le traverseraient directement au pied de la plus petite brèche; il en était tellement persuadé que, bien que la lune fût dans son premier quartier et donnât une lumière considérable, il consacra la nuit entière du 30 à un essai personnel de la rivière. Il la trouva, comme il s'y attendait, guéable en face de la plus petite brèche, car il la traversa à marée basse, ayant de l'eau jusques un peu au-dessus de la ceinture. Il ne se contenta pas de s'assurer de ce fait : il grimpa sur la brèche à minuit, en gagna le sommet et regarda dans la ville. Comment il



parvint à éluder la vigilance des sentinelles françaises. Je l'ignore, mais tous ceux qui ont servi dans ce siège mémorable savent que ce trait de courage a été accompli par lui.

Ainsi se passa la nuit du 30, nuit d'anxiété profonde pour beaucoup, de grande surexcitation pour tous, et où plus d'un testament fut fait dans l'armée. Environ une heure avant le jour, les troupes étaient comme d'habitude sous les armes, et les ordres définitifs furent alors donnés pour l'assaut. La division devait entrer dans les tranchées vers dix heures, dans ce qu'on appelle l'ordre léger de marche, c'est-à-dire en laissant les hâvre-sacs, couvertures, etc. derrière, et n'emportant que les armes et les munitions. Les enfants perdus avaient ordre de se mettre en mouvement sitôt que la marée paraîtrait suffisamment basse pour permettre de traverser la rivière ; cette mission était assignée à certains détachements de volontaires venus du gros de l'armée pour assister à l'assaut de la place. Ils devaient être suivis par le 1<sup>er</sup> ou régiment royal à pied ; puis par le 4<sup>e</sup>, ensuite par le 9<sup>e</sup>, et enfin par le 47<sup>e</sup>, pendant que plusieurs corps portugais resteraient derrière en réserve, prêts à agir suivant les circonstances, soit pour soutenir, soit pour couvrir les brigades d'assaut.

C'est un fait curieux, mais certain, le matin du 31 se leva sombre et triste, comme si les éléments, ayant conscience du prochain conflit, voulaient ajouter à sa

majesté par leur propre désordre. Une chaleur étouffante emplissait l'atmosphère, et le ciel était couvert de nuages bas et sulfureux; l'air était extraordinairement calme, les oiseaux se taisaient dans les bois, les chiens eux-mêmes et les chevaux dans le camp, le bétail sur les collines, paraissaient regarder autour d'eux avec frayeur. De plus, à mesure qu'approchait l'heure de l'attaque, les nuages s'amoncelaient peu à peu en une masse noire au-dessus de la ville. La tempête éclata enfin, au moment où nos troupes allaient se mettre en mouvement dans les tranchées; elle fut comparativement bénigne dans ses effets et nous ne nous aperçûmes que d'un éclair suivi d'un coup de tonnerre; il y en eut assez cependant pour distraire l'attention de beaucoup d'entre nous de leur propre situation.

Les enfants perdus s'établirent au point de sortie des tranchées les plus avancées vers dix heures et demie du matin. La rivière baissait alors rapidement et ces hardis compagnons la regardaient décliner avec une anxiété fiévreuse que peuvent seuls comprendre ceux qui se sont trouvés dans une situation semblable. C'était la première fois depuis le commencement de la guerre que l'assaut d'une ville était tenté en plein jour, et par une conséquence naturelle, les assaillants n'avaient jamais été à même de contempler à l'avance les préparatifs faits pour les recevoir. Il y avait donc quelque chose d'intéressant et de nouveau à observer la

bouche des canons de l'ennemi, tant du château que des autres batteries, tournés de façon à flanquer la brèche, pendant que l'éclat des bayonnettes, et de temps à autre l'apparition des coiffures et des plumets indiquaient que l'infanterie prenait position sous les parapets. Et pour que la vigilance de l'ennemi fût bien évidente, on pouvait voir ici et là des officiers appuyant leurs longues-vues sur le rempart ou sur l'ouverture d'une embrasure et observant notre arrangement avec une attention profonde.

De leur côté, nos officiers, particulièrement ceux du génie, ne restaient pas inactifs. Avec un admirable sang-froid, ils s'exposaient à un feu plongeant de mousqueterie que l'ennemi tirait par intervalles quand ils examinaient et réexaminaient l'état des brèches, et qui coûta la vie à un des soldats les plus braves et les plus expérimentés que ce corps distingué ait jamais produits ; je veux parler de Sir Richard Fletcher, chef du génie de l'armée, frappé à la tête quelques minutes avant l'assaut.

Il serait difficile de donner au lecteur une idée exacte des sentiments qui agitent l'homme au moment où un combat va s'engager : il lui semble que le temps a du plomb attaché à ses ailes ; chaque minute lui paraît une heure et chaque heure une journée ; son esprit offre un mélange étrange de légèreté et de sérieux, légèreté qui le porte à rire, il sait à peine pourquoi, tandis que par moments des pensées graves

lui font élever une prière mentale vers le trône des Grâces. On entend peu ou point de conversations ; les soldats s'appuient en général sur leurs fusils, les officiers sur leurs épées, et les quelques paroles qui sont échangées ne sont guère que des monosyllabes en réponse à des questions posées. Alors aussi la figure des plus braves change souvent de couleur et les plus résolus tremblent, non de crainte, mais d'impatience ; les montres sont consultées, jusqu'à énervement complet de ceux qui les consultent ; bref, c'est une situation des plus surexcitantes, et celui qui ne s'y est pas trouvé ne peut dire qu'il ait ressenti tout ce que l'homme est capable d'éprouver d'émotions.

Midi avait sonné quand, la rivière étant devenue guéable, l'ordre fut donné d'avancer, et en un instant les files de tête émergèrent des tranchées, suivies rapidement par les autres. L'ennemi réserva son feu jusqu'à ce que la première colonne eût atteint le milieu du courant ; il l'ouvrit alors et l'effet en fut foudroyant : mitraille, mousqueterie, bombes, grenades, tous les genres de projectiles employés dans la guerre moderne furent lancés des remparts ; nos braves compagnons tombaient comme le blé sous la faucille du moissonneur, et dans l'espace de deux minutes, la rivière fut obstruée par les corps des morts et des blessés, sur lesquels, sans s'arrêter à distinguer les uns des autres, s'avançaient les divisions.

Le bord opposé fut bientôt gagné et le faible espace

qui séparait ce point du pied de la brèche, traversé sans qu'un coup de feu ait été rendu par les assaillants. Mais ici les attendait une perspective alarmante : au lieu d'une large ouverture à niveau, la brèche paraissait un mur mal bâti, fortement rejeté hors de sa perpendiculaire ; y monter, même sans qu'on s'y opposât, n'était pas chose aisée. Il était cependant trop tard pour s'arrêter ; d'ailleurs le sang des hommes était échauffé et leur courage bouillant, de façon qu'ils se pressèrent, montant du mieux qu'ils purent, et s'empêchant de tomber par l'ardeur que mettaient les derniers rangs à suivre ceux qui étaient devant eux. Les cris et les gémissements se mêlaient à présent au bruit du canon et de la fusillade ; nos premiers rangs réussirent à faire une décharge et le massacre fut terrible des deux côtés.

A la fin, la tête de la colonne força son chemin jusqu'au sommet de la brèche, où la garnison lui résista avec une grande bravoure à coups de bayonnettes. Quand je dis le sommet de la brèche, cela ne signifie pas que nos soldats fussent de niveau avec l'ennemi, car ce n'était pas le cas. Il y avait une hauteur perpendiculaire de deux ou trois pieds que les nôtres devaient franchir avant de se trouver face à face avec la garnison, et un espace de temps considérable s'écoula avant que cet objet fût atteint. Bayonnette contre bayonnette, sabre contre sabre, la lutte devint ardente et désespérée, les uns ne pouvant en aucune façon avancer, les autres ne parvenant pas à rejeter les premiers hors du rempart.

Les choses en étaient là depuis environ un quart d'heure, quand le major Snodgrass, à la tête du 13<sup>e</sup> régiment portugais, s'élança à travers la rivière par son propre gué et se dirigea vers la plus petite brèche. L'attaque fut faite avec sang-froid et détermination, mais là aussi des obstacles presque insurmontables la rendirent inefficace ; en vérité, il est fort probable que la ville n'aurait pas été emportée sans l'adoption d'un expédient qui n'avait pas été encore essayé dans les guerres modernes. Le général commandant donna l'ordre aux canonniers de nos batteries de tirer sur le haut de la brèche, ce qui fut exécuté avec une correction et une justesse admirables. Bien que les boulets passassent à moins de deux pieds au-dessus de la tête des premiers soldats anglais, il n'arriva aucun accident ; les Français, au contraire, souffrirent horriblement par l'effet meurtrier de notre feu.

La canonnade durait depuis quelques minutes, quand une explosion épouvantable couvrit tous les autres bruits et déconcerta en apparence pour un moment les combattants des deux partis. La bombe de l'un de nos mortiers avait éclaté près d'une trainée de poudre qui communiquait avec une mine placée sous la brèche et à laquelle les Français avaient l'intention de mettre le feu aussitôt que nos troupes auraient pris pied sur le rempart. Mais l'événement déjoua heureusement leurs calculs ; la mine éclata juste au moment où trois cents grenadiers, l'élite de la garnison, se

trouvaient au-dessus d'elle, et au lieu d'envoyer dans l'éternité le flot des assaillants, elle éclaircit la voie pour leur permettre d'avancer. Ce fut un spectacle terrible, et des plus grandioses que puisse concevoir l'imagination ; ni avant, ni après, je n'ai jamais entendu une détonation aussi terrifiante. Une flamme brillante parut, suivie aussitôt d'une fumée si épaisse, qu'elle obscurcit tous les objets. L'effet fut tel sur ceux qui assistaient à cette scène que, pendant une demi-minute, pas un coup de feu ne fut tiré de part ni d'autre. Les deux partis regardaient stupéfaits le ravage produit par l'explosion, et l'on aurait entendu le bruit d'un chuchotement à plusieurs yards de distance.

Ce moment de stupeur ne dura pas longtemps du côté des Anglais ; quand la fumée et la poussière des ruines se furent dissipées, ils aperçurent devant eux un espace vide de défenseurs. Ils s'élancèrent avec un hourrah formidable sur le parapet ruiné et furent dès lors maîtres du rempart. Alors commencèrent ces scènes furieuses de fuite et de carnage, de groupes se ralliant pour être brisés et dispersés de nouveau, que l'on voit seulement dans les assauts heureux, jusqu'à ce qu'enfin, maîtres des travaux à droite et à gauche, les soldats se répandirent dans la ville.

Pour atteindre les rues, nos hommes étaient obligés de franchir une tranchée large d'environ quinze pieds, ou de chercher leur route à travers les maisons en flammes qui avoisinaient la muraille. Les deux moyens

furent adoptés suivant les nécessités de la poursuite de l'ennemi ; ce pas franchi, la bataille recommença. Les Français combattaient avec le courage du désespoir ; ils furent littéralement chassés de maison en maison et de rues en rues, et ce ne fut que tard dans la soirée que toute résistance de leur part cessa. Alors le gouverneur, avec un peu plus de mille hommes, se retira dans le château pendant qu'un détachement d'environ deux cents hommes s'enfermait dans un couvent.

Dès que le combat commença à tirer vers la fin, les horreurs du pillage lui succédèrent. Il y avait heureusement peu de femmes dans la place, mais même aujourd'hui je ne peux penser à leur sort sans un frisson. Partout les maisons furent mises à sac, les meubles follement brisés, les églises profanées, les images mises en pièces, les tonneaux de vin et d'eau-de-vie défoncés, et les troupes, déjà échauffées par l'ardeur de la lutte, devinrent absolument folles sous l'action de l'ivresse. L'ordre et la discipline se perdirent ; les officiers n'avaient plus d'autorité sur leurs hommes qui, bien au contraire, leur imposaient leurs volontés, et on n'est pas sûr que plusieurs ne perdirent pas la vie en s'efforçant de les ramener au sentiment du devoir.

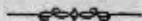
La nuit était venue, mais l'obscurité était dissipée par la flamme des maisons qui prenaient feu l'une après l'autre. La matin du 31, Saint-Sébastien était encore une des villes les plus propres et les plus jolies de l'Espagne ; longtemps avant minuit ce n'était plus



qu'un amas de flammes, et le lendemain à midi, il ne restait que des cendres fumantes. Les maisons étant élevées, comme celles de la vieille ville d'Edimbourg, et les rues droites et étroites, le feu courait de l'une à l'autre avec une rapidité extraordinaire. D'abord quelques efforts furent faits pour l'éteindre, mais on reconnut bientôt qu'ils étaient inutiles, et alors le seul objet à considérer fut d'échapper personnellement à sa violence. On déménagea donc de maison en maison jusqu'à ce qu'à la fin, n'en trouvant plus pour s'abriter, la grande majorité des soldats n'eut d'autre refuge que les rues. Le spectacle que présentaient ces dernières était vraiment repoussant : une vive lumière tombant sur elles des maisons en feu, découvrait des tas de morts, de mourants et de soldats ivres, mêlés ensemble pêle-mêle ; les tapis, les riches tapisseries, des lits, des rideaux, des vêtements, une masse d'effets de prix étaient répandus au hasard sur le pavé taché de sang, et de nouveaux objets étaient continuellement jetés des fenêtres, blessant parfois ceux qui se trouvaient au-dessous. On voyait, ici, un soldat ivre enroulant des chaînes de montre autour de sa tête et les lançant ensuite contre un mur ; là, un autre, plus prévoyant, bourrait sa poitrine de petits objets auxquels il supposait de la valeur ; plus loin, un groupe roulait devant lui avec de bruyantes acclamations un tonneau de vin ou d'eau-de-vie, qui était percé et vidé de son contenu avec une rapidité incroyable. Enfin le bourdonnement des con-

versations entrecoupées de rires, le cri rauque de l'ivresse, les gémissements et les plaintes sourdes des blessés et le mugissement interminable des flammes, formaient un concert tel, que celui qui l'a entendu ne l'oubliera plus.

De tous ces bruits, le plus grand nombre s'apaisa à mesure que la nuit s'avavançait, et longtemps avant le jour un silence de mort régnait partout. Chez la plupart des soldats, le sommeil avait succédé à l'ivresse ; des pauvres blessés qui criaient et se plaignaient trois heures auparavant, beaucoup étaient morts, et le feu lui-même s'était presque éteint après avoir consumé tout ce qui pouvait l'alimenter. De temps à autre, on entendait une faible plainte qu'on distinguait à peine du ronflement des dormeurs, et qui cessa elle-même à son tour.



## CHAPITRE IV.

Aspect de Saint-Sébastien le 1<sup>er</sup> Septembre 1813. — Les armées belligérantes séparées par la Bidassoa. — Splendide panorama. — Les Français sont de nobles ennemis. — Wellington.

Afin de ne pas interrompre la suite de mon récit, j'ai raconté dans le chapitre précédent les événements se rapportant à l'assaut et à la prise de Saint-Sébastien, au lieu d'attirer l'attention du lecteur sur les mouvements du corps auquel j'étais attaché. Ces derniers seront bientôt racontés : Nous reçûmes, dans la soirée du 26, l'ordre de rejoindre la division de l'armée qui commandait la route d'Irun. Nous nous mîmes aussitôt en marche, et après un agréable voyage de quatre heures, nous nous arrêtons dans une vallée stérile, entourée de tous côtés par des montagnes arides et escarpées, où nous trouvâmes des baraques déjà préparées pour notre installation.

Nous y restâmes en repos jusqu'au matin du 30 ; ce jour-là, à 3 heures, un aide-de-camp nous apporta l'ordre de revenir sur nos pas et de rejoindre le corps

d'armée placé devant St-Sébastien. Nous savions que l'assaut devait être donné le jour suivant et nous fûmes heureux d'aller assister nos camarades ; les rangs furent formés avec entrain, et à sept heures, nous étions rendus à notre destination.

Le dessein de Sir Thomas Graham était d'embarquer un détachement de troupes dans les canots de la flotte pour attaquer le château au moment où la colonne principale sortirait des tranchées. Le corps auquel j'appartenais fut choisi pour opérer cette diversion, mais après avoir reconnu la falaise, on vit bien que faire un essai de ce genre serait vouer à une mort certaine les malheureux qui y seraient employés. Cette partie du plan fut donc abandonnée, et quelques bateaux seulement ayant été armés afin de faire une feinte et causer, si possible, une diversion, le reste, excepté ceux qui furent choisis pour accompagner la colonne d'assaut, retourna sur le front de bandière dès l'aube du lendemain.

J'ai déjà dit que le matin du 31 se leva sombre et triste, et que, juste au moment où les assiégeants commençaient à se masser dans les tranchées, une tempête éclata. Elle alla augmentant de violence et de magnificence, de façon que, quand nos files de tête émergèrent de leur abri, un des plus formidables orages que j'aie jamais vus avait atteint tout son développement (1). Ce ne fut pas la seule circonstance qui ajouta

(1) Ici notre officier se contredit ; il a dit plus haut que cet orage fut insignifiant. Le vérité est qu'il fut terrible, car c'est de tradition à Saint-Sébastien.

aux terreurs de ce jour mémorable : Le maréchal Soult qui connaissait l'importance de Saint-Sébastien, et plein de cette confiance que donne généralement une nomination récente à un commandement, fit, le 31, un effort désespéré pour faire lever le siège. A la tête d'une colonne de quinze mille hommes d'infanterie, il traversa la Bidassoa près d'Irun et attaqua avec grand courage les hauteurs de Saint-Martial. Celles-ci étaient défendues par des troupes espagnoles qui furent enfoncées presque immédiatement et rejetées sur le sommet des collines ; mais là, soutenues par une ou deux brigades anglaises, elles se rallièrent et se maintinrent avec beaucoup de résolution. Ainsi donc, pendant qu'une division de l'armée était chaudement engagée dans l'assaut de Saint-Sébastien, les divisions de front luttaient avec acharnement contre les troupes du maréchal Soult. Durant tous ces combats, il tonnait d'une manière effrayante et la pluie tombait à torrents ; en un mot, c'est un jour à ne jamais être oublié de ceux qui étaient présents à ces événements.

Il n'est pas possible de décrire avec quelque fidélité l'aspect que présentait Saint-Sébastien quand l'aube du 1<sup>er</sup> septembre rendit les objets visibles ; les rues, récemment couvertes de vivants et de morts, n'étaient plus remplies que par ces derniers ; ils étaient si nombreux, qu'on ne comprenait pas comment tant d'hommes avaient trouvé de la place pour dormir. Les troupes cependant ne retournèrent pas avec la lumière à

leur discipline habituelle. Après avoir retrempé leurs forces dans le sommeil, elles se remirent à piller avec plus d'ardeur que jamais. Les quelques maisons encore debout étaient en ruines, mais ces ruines même furent explorées avec rapacité, moins pour y trouver des bijoux et des objets précieux que pour chercher du vin et de l'eau-de-vie. Malheureusement, beaucoup de caves furent découvertes ce jour-là qui, dans la hâte et la confusion de la nuit précédente, avaient échappé aux recherches, de sorte qu'au bout de quelques heures, l'ivresse domina une fois de plus dans l'armée.

De Saint-Sébastien et de ce qui se passa dans l'intérieur de la ville, je ne peux plus rien en dire comme observations personnelles, mon poste étant désormais à la tête de l'armée, mais j'ajouterai que le château résista encore jusqu'au 8 septembre. Il était cependant, comme nous le découvrîmes plus tard, totalement dépourvu d'abri contre les bombes qui y étaient lancées sans cesse, et après avoir souffert toute espèce de misères pendant une semaine entière, le gouverneur fut obligé de se rendre. Environ neuf cents hommes, le reste d'une garnison de quatre mille, devinrent prisonniers de guerre, et les prisonniers anglais qui avaient échappé aux horreurs du siège furent repris, mais la place était entièrement sans valeur et dans un état complet de délabrement (1).

(1) Le brave général qui défendit Saint-Sébastien s'appelait Emmanuel Rey.

Les troupes qui occupaient le défilé d'Irun passèrent la journée du 1<sup>er</sup> septembre sous les armes et dans une anxiété profonde, d'autant plus que divers mouvements dans les lignes françaises paraissaient indiquer la reprise des hostilités. De nombreux chars à bœufs, chargés d'Espagnols blessés, passaient pendant ce temps à travers notre camp ; les gémissements et les cris de ces pauvres diables, quand le cahot de leurs véhicules incommodes ravivait la souffrance des blessures fraîches, ne contribuaient nullement à fortifier le courage ou à ajouter à l'ardeur de ceux qui les entendaient. Non qu'il y eût aucune répugnance à se battre de notre part ; je crois qu'une répugnance pour le combat n'est jamais entrée dans le cœur des Anglais quand l'ennemi est en présence, mais enfin, quelques-uns des résultats de la guerre, quand on les contemple dans un moment de sang-froid et d'inaction, ne sont pas propres à aviver ce feu valeureux qu'on suppose devoir toujours brûler dans la poitrine d'un soldat, et ceci était vraiment un spectacle navrant.

De toutes les classes d'hommes avec lesquels j'ai eu des rapports, les chirurgiens espagnols sont, je pense, les plus ignorants et les plus remplis de préjugés. Environ la moitié ou plus de la moitié des nombreuses amputations qu'ils furent appelés à faire pendant la guerre eurent un résultat fatal. Leur manière de panser les blessures était, en outre, à la fois maladroite et inefficace ; aussi les malheureux mutilés qui passèrent

près de nous ce matin-là, souffraient-ils autant de la façon dont ils avaient été pansés que de leurs blessures mêmes.

Quoique je n'aie pas l'intention d'écrire un mémoire régulier des campagnes de 1813 et 1814, il est nécessaire pour rendre mon journal intelligible, de donner à ce point de mon récit quelques détails sur la situation réciproque des armées anglaise et française.

Les deux royaumes de France et d'Espagne sont divisés vers les rives de la mer de Biscaye par la rivière Bidassoa, fleuve peu considérable qui, prenant naissance dans l'intérieur de la péninsule, suit le cours sinueux d'une de ces nombreuses vallées dont les Pyrénées sont remplies, et se jette dans la mer près de la vieille ville de Fontarabie. La Bidassoa est parfaitement guéable dans tout son parcours à partir de dix milles de son embouchure, et devant Fontarabie même est un point où l'on peut traverser à marée basse, l'eau montant seulement jusqu'à la poitrine. A deux ou trois milles au-delà d'Irun, qui est lui-même situé à une lieue à peu près de Fontarabie, se trouve un autre gué sur l'emplacement d'un pont en ruine ; il y avait donc deux gués conduisant au défilé d'Irun, et par lesquels une armée pouvait s'avancer avec sécurité.

De chaque côté de cette petite rivière, les montagnes, excepté dans les défilés d'Irun, Roncevaux, etc., s'élèvent si abruptes, qu'elles forment une barrière presque infranchissable entre les deux royaumes. Le pano-



rama de la Bidassoa est, par suite, romanesque et remarquable au possible ; les collines, rudes et escarpées, sont recouvertes par place d'une herbe luxuriante, et de nombreux ruisseaux descendant des rochers, forment, principalement après la pluie, des cascades extrêmement pittoresques et, en quelques cas, presque sublimes. La rivière elle-même est claire et rapide dans sa course, sinueuse comme le sont généralement les cours d'eau des montagnes quand des collines les obligent à faire des détours, et abonde en truites excellentes. J'en peux porter témoignage pour en avoir pêché plus d'une fois avec mon ami le capitaine Grey.

A l'époque dont je parle, les armées de lord Wellington et du maréchal Soult occupaient chacune une des rives de cette petite rivière. Nos piquets étaient placés dans le bas des collines espagnoles, ceux des Français sur le flanc de leurs propres hauteurs faisant face à l'Espagne, et les sentinelles avancées n'étaient séparées les unes des autres que par la rivière, qui ne mesurait pas en certains endroits plus de trente yards de largeur. Mais les Français, quels que soient d'ailleurs leurs défauts, sont de nobles ennemis. La plus parfaite entente régnait entre eux et nous ; non-seulement les sentinelles n'étaient exposées à aucun danger, mais les piquets eux-mêmes se trouvaient à l'abri d'une surprise inutile, car personne ne se serait permis d'attaquer un avant-poste, à moins que cette attaque ne dût être le prélude d'un engagement général.

Personnellement, comme je l'ai déjà dit, j'étais placé dans une vallée déserte, distante d'environ trois milles de la rivière, et entourée de tous côtés par des précipices escarpés. Dans un tel poste, les distractions n'étaient pas nombreuses, je ne pouvais rien voir de l'armée française, et quant au gibier, à la recherche duquel je passais tout mon temps, il était fort rare. Nous y séjournâmes cependant jusque dans la matinée du 5, sans aucun incident digne d'être rapporté, si ce n'est l'heureux achat que je fis de deux excellentes chèvres laitières à un paysan espagnol. Le 5, nous nous mîmes en route de nouveau, et le magnifique panorama qui se déroula devant nous pendant la marche en compensa et au-delà la fatigue.

Ce n'est pas un des côtés les moins agréables de la vie du soldat en campagne, que de ne jamais savoir quand il s'éveille le matin où il dormira le soir. Une fois mis en mouvement, il marche, comme toutes les machines, jusqu'à ce que le pouvoir qui l'a mis en branle lui ordonne de s'arrêter, et quel que soit le lieu où se fait cette halte, là se trouve son *home* pour le moment. Un tel homme n'a pas l'ombre d'un souci dans l'esprit, car le plus mauvais lit qu'il puisse trouver, c'est le gazon, et il en a rarement un meilleur que celui qui lui est fourni par son manteau et sa couverture. Qu'il ait seulement une tente, et on nous en avait délivré récemment, il est dans le luxe, du moins tant que l'été dure ou que le temps reste doux ; or, nos

tentes nous avaient suffisamment abrités jusqu'alors, même contre les coups de vent.

Au lever du soleil nos tentes furent pliées ; on forma la colonne de marche et nous nous dirigeâmes vers une des collines les plus hautes de celles qui nous entouraient de toutes parts. Sur le flanc de cette colline, circulait un chemin étroit et sinueux, servant probablement aux chevriers et aux muletiers qui transportent des articles de luxe et des vêtements dans les districts habités les plus reculés et les plus sauvages ; il était si rude et si escarpé, que nos soldats ne purent garder aucun ordre dans le rang, et qu'un bataillon d'un peu plus de six cents hommes couvrait une étendue de terrain mesurant trois quarts de mille de la tête à la queue. La fatigue de monter, chargés comme nous l'étions, avec nos armes, munitions et ustensiles, était naturellement très-grande, et elle devenait presque intolérable à mesure que la chaleur augmentait. Cependant nous avançons avec ardeur, espérant toujours que nous allions faire halte dans chaque vallée et sur tous les plateaux où nous arrivions, et charmés par les perspectives que chaque tournant de la route offrait à nos yeux.

Cette marche pénible durait depuis cinq heures lorsque, en arrivant sur le sommet d'une hauteur verte isolée derrière celle déjà décrite, nous fûmes rejoints par quatre officiers à cheval, dont l'un tenait la tête du groupe, les autres le suivant sur une même ligne. Celui

qui était en avant, maigre, bien fait, de moyenne stature, avait à peine passé le printemps de la vie. Il était vêtu d'un habit gris uni, boutonné jusqu'au menton ; il portait un chapeau à claque recouvert de toile cirée, des pantalons gris avec des bottes bouclées sur le côté et un léger sabre de cavalerie. Quoique je ne le connus pas, il y avait une clarté dans son œil qui indiquait quelque chose de plus qu'un aide-de-camp ou un général de brigade. Je ne restai pas longtemps dans le doute ; nous avions dans nos rangs beaucoup de vétérans qui avaient servi dans la péninsule pendant la première campagne ; ils reconnurent aussitôt leur ancien général et se mirent à crier : « Duro ! Duro ! » titre familial donné par les soldats au duc de Wellington ; ce cri fut suivi d'acclamations répétées auxquelles il répondit en ôtant son chapeau et en s'inclinant. Après avoir loné l'aspect et la tenue de la colonne et causé un moment avec le commandant, il donna l'ordre de nous faire arrêter là et continua sa route.

Je voyais alors le grand capitaine pour la première fois, et je le regardai avec cette admiration et ce respect qu'un soldat de dix-sept ans, passionné pour sa profession, devait ressentir, pour l'homme qui en était à ses yeux la plus belle gloire. Rien en lui ne semblait indiquer une vie dépensée dans les fatigues et les travaux pénibles, et ses traits ne portaient pas l'empreinte du souci ni de l'anxiété. Ses joues, au contraire, quoique bruniées par le soleil, brillaient de teintes rosées

de la santé, et le sourire de satisfaction qui s'épanouissait autour de sa bouche, disait plus clairement que des paroles combien il se sentait parfaitement à l'aise. En le regardant, je fus naturellement convaincu qu'une armée commandée par lui ne pouvait être battue, et j'eus dans la suite de fréquentes occasions de voir combien de pareils sentiments sont propres à empêcher une défaite. Laissez les troupes prendre une entière confiance dans celui qui les conduit, et sa simple vue au moment décisif vaudra une brigade fraîche.

Conformément à l'ordre donné par Lord Wellington, la colonne s'arrêta sur la belle colline verte que nous avions atteinte, mais deux heures s'écoulèrent avant l'arrivée des bagages. Entre temps, la majeure partie des hommes composant le bataillon, moi compris, se jetèrent sur l'herbe et s'endormirent rapidement. Nous ne nous réveillâmes qu'à l'arrivée des tentes, pour faire bouillir les marmites et préparer le déjeuner, et après avoir satisfait nos estomacs affamés, nous ne tardâmes pas à oublier nos fatigues et nos ennuis.

## CHAPITRE V

Les Trois Couronnes. — Excursions à Irun et à Fontarabie —  
Visite à Saint-Sébastien. — Horrible tableau de la ville au  
lendemain de l'assaut.

Le pays autour de nous était remarquablement beau. Pour arriver sur le haut de notre colline, nous avions monté insensiblement pendant quatre ou cinq heures, et quoiqu'elle se trouvât à plusieurs mille pieds au-dessus de la mer, elle pouvait passer pour une vallée si on la comparait avec les hauteurs escarpées qui l'entouraient. Un des côtés de cette plate-forme paraissait parfaitement perpendiculaire ; elle était séparée d'une hauteur à pente rapide par un étroit ravin, si profond et si raide, que tous nos efforts pour en apercevoir la base furent inutiles. Par un autre côté, la colline se liait aux Trois Couronnes, et par un troisième, celui par lequel nous étions montés, elle s'abaissait graduellement et finissait par se perdre dans d'épaisses forêts ; une petite déclivité verte derrière nous la séparait de collines semblables qui fournissaient un accès relativement doux à la fonderie de Saint Antoine.

C'est là que , pendant les combats divers que Soult avait hasardés environ un mois auparavant , une division française fit des efforts hardis pour briser la ligne des alliés, et qu'elle y réussit même un moment. Tout autour de nous témoignait de ces événements ; le terrain de notre campement et le défilé entier étaient semés de fusils brisés, de piques, de coiffures et d'équipements, et des monticules de terre brune, tranchant par intervalles sur l'uniformité du gazon , marquaient le lieu où quelques douzaines de braves reposaient du dernier sommeil. Je trouvai aussi en plusieurs recoins retirés, pendant le cours de mes excursions, des restes de cadavres, ce qu'en avaient laissé les loups et les vautours, gisant sans sépulture, et je conclus de la façon dont ils étaient tournés les uns vers les autres, que la lutte devait avoir été acharnée, et que les troupes anglaises avaient été refoulées peu à peu jusqu'au bord même du précipice. Il était même probable que quelques combattants y avaient été précipités, car je vis dans un certain endroit un petit groupe de soldats français et anglais gisant pied contre pied sur les premières pentes de l'abîme.

Je n'ai pas besoin d'apprendre à mes lecteurs que les aigles, les vautours et les milans sont les fidèles accompagnateurs des armées en campagne. Ils étaient particulièrement nombreux là , soit parce que leurs nids sont bâtis dans les rochers des Trois Couronnes, soit à cause de l'abondance inaccoutumée de nourri-

ture qu'ils y trouvaient, et ils tournoyaient avec tant d'audace autour de nos têtes qu'ils avaient l'air de nous provoquer. Je pris donc mon fusil le lendemain de notre arrivée, et grimpai sur le flanc de la montagne dans l'espoir d'en tuer quelques-uns, mais tous mes efforts pour me trouver à la portée de ces oiseaux prudents furent inutiles. Je fus, du reste, amplement dédommagé de la fatigue de mon ascension, par la perspective glorieuse qui s'offrit à mes regards.

Du sommet des Trois Couronnes, le voyageur domine, outre les paysages variés que présentent tous les districts montagneux, les plaines fertiles de la Gascogne, la mer du golfe de Biscaye et les champs nivelés des Asturies. Les villes de Bayonne, de Saint-Jean-de-Luz, Fontarabie, Irun, Saint-Sébastien, Vitoria, paraissent dans le lointain, quelques-unes il est vrai, comme de simples points (1), et vers le Sud s'étendent des forêts et des bois de diverses espèces d'arbres, des précipices escarpés et des vallées sombres, qui forment un contraste frappant avec les pays où se trouvent les demeures des hommes. Le jour où j'escaladai la montagne fut, par bonheur, extrêmement favorable ; il n'y avait pas un nuage au ciel ni la plus légère brume dans l'atmosphère, et bien que je n'eusse pas atteint le but que je me proposais en partant, je retournai au camp plus charmé que d'habitude du résultat de mon excursion.

(1) Il y a dans cette description des exagérations évidentes.



Nous ne restâmes campés que deux jours dans cette délicieuse position, et le matin du 6 septembre, nos tentes furent ployées une fois encore. Il était cependant plus de midi quand nous nous mîmes en route ; nous nous dirigeâmes du côté de la Fonderie, et après avoir gravi la chaîne de collines vertes qui se trouvaient devant nous, nous nous trouvâmes sur une éminence d'où l'on dominait la Bidassoa et le camp ennemi. Notre marche fut pénible ; à peine étions-nous en mouvement que la pluie commença à tomber à torrents, et comme notre bagage voyageait plus lentement que nous, nous fûmes condamnés à attendre une heure entière sur le flanc d'une colline avant de pouvoir nous abriter contre le mauvais temps. Mais ces choses sont trop ordinaires dans la vie d'un soldat pour qu'il y attache la moindre importance ; les bagages arrivèrent à la fin, notre tente fut fixée, notre vin chauffé, et après avoir allumé nos cigares et étendu nos manteaux et nos couvertures à terre, nous nous trouvâmes aussi satisfaits que possible. Quand les armées sont en présence, c'est une invariable coutume pour les corps qui se trouvent en première ligne de se tenir sous les armes tous les matins une heure avant le jour. Nous étions alors au premier rang, quelques piquets espagnols nous séparant seuls de l'ennemi, et, bien avant l'aube, nous fûmes éveillés et formés en colonne serrée. Nos hommes restèrent ainsi dans l'immobilité tant que dura l'obscurité, mais dès que l'Orient commença

à rougir, les rangs furent rompus et les faisceaux formés. Ne pouvant pas s'éloigner, ils se promenèrent devant les armes et maintinrent ainsi leur sang en circulation ; car, dans ces régions, l'approche du jour est accompagnée d'un froid extrême.

Le lever du soleil au mois de septembre dans les Pyrénées est remarquablement beau. On n'aperçoit d'abord autour de soi qu'une immense mer de brouillard qui, s'élevant peu à peu, découvre le pic de quelque colline escarpée semblable à une île au milieu de l'Océan. Insensiblement, les montagnes deviennent visibles, mais les vallées restent longtemps voilées, les nuées qui les couvrent ne cédant guère qu'à l'action du soleil de midi. Pendant une des dernières affaires, une forte colonne d'infanterie française avait traversé la vallée qui se trouvait au-dessous de notre position actuelle ; bien que le soleil eût brillé un moment, elle était si bien cachée par le brouillard qu'elle parvint jusqu'au sommet de la colline sans être observée. Aucune tentative de ce genre n'eût lieu cette fois, mais nous restâmes à notre poste jusqu'à ce que le soleil eût rendu les objets visibles à mi-chemin de la gorge. La troupe fut alors congédiée et chacun put se livrer à ses occupations favorites.

Les miennes, chaque fois que les circonstances le permettaient, consistaient à errer dans les alentours du camp avec un fusil sur l'épaule et un chien ou deux devant moi, en quête du gibier, mais aussi pour

obtenir une vue du pays plus étendue, et faire, autant que possible, mes observations personnelles sur les différentes positions des armées en présence. J'allais donc rarement sur les derrières du camp, mais plutôt vers les piquets de l'avancée, tantôt à droite et tantôt à gauche, selon qu'il me semblait que la vue des deux camps serait plus complète. Je me dirigeai un jour vers les hauteurs de Saint-Martial ; c'est cette position que Soult attaqua avec la plus grande vigueur dans son vain effort pour faire lever le siège de Saint-Sébastien, au moment même où l'assaut était donné à cette ville. Elle était défendue par des Espagnols, et rien que des Espagnols, que la dépêche de Lord Wellington représentait comme ayant repoussé l'ennemi avec une grande bravoure ; mais, pour ma part, je ne pus m'empêcher d'admirer, bien qu'elles fussent supérieures en nombre, le courage des troupes qui avaient osé attaquer une pareille position, car les hauteurs de Saint-Martial s'élèvent si brusquement au-dessus de la Bidassoa, que ce fut en me balançant de branche en branche en beaucoup d'endroits que je parvins à les descendre. Cependant une colonne de quinze mille Français força son chemin presque jusqu'au sommet, et les aurait probablement emportées de vive force sans l'arrivée opportune d'une brigade anglaise. Cette brigade ne fut pas engagée, il est vrai, et resta en réserve, mais sa vue donna à la division espagnole la fermeté nécessaire pour défendre son terrain et empêcher de nouveaux progrès des assaillants.

Du sommet de ces hauteurs, j'eus une vue assez distincte du camp des Français sur une belle étendue à droite et à gauche. La rangée de collines qu'ils occupaient était en quelques endroits moins haute, en d'autres plus escarpée et même plus élevée que celle sur laquelle je me trouvais. Entre le camp et moi coulait la Bidassoa à travers une vallée étroite, riche et fort belle, tant à cause des bois qui la couvraient en grande partie, que des champs de blé, des prairies et des fermes répandus sur les deux rives du fleuve. Les avant-postes français se tenaient dans le vallon, et leurs sentinelles au bord de la rivière ; les nôtres, c'est-à-dire les piquets espagnols, étaient stationnés à mi-côte de la colline et n'envoyaient pas leurs vedettes plus loin que sa base. Je cherchai en vain les tentes blanches des Anglais ; elles étaient généralement dressées dans des plis de terrain boisés, de façon à se dérober à la vue de l'ennemi, et à abriter autant que possible les hommes contre le mauvais temps ; mais en revanche, les baraques bien bâties des Français étaient visibles sur beaucoup de points. Les Français sont certainement les soldats les plus experts dans l'art de se construire des abris. Ceux que j'apercevais n'étaient pas, comme les huttes que nous avions dernièrement occupées, composés simplement de branches d'arbres, couverts avec des rameaux et des feuilles sèches, et dépourvus de cheminées ; c'étaient au contraire de bons et confortables cottages avec des murs de terre

et des toits de chaume, arrangés en longues rues étroites, et le camp de chaque brigade ressemblait plutôt à un village définitif qu'à l'abri momentané de troupes en campagne. Armé de ma longue-vue, je distinguais les soldats, les uns faisant l'exercice, les autres jouant, et je ne pus m'empêcher d'admirer la parfaite insouciance qui paraissait régner chez ces hommes qui avaient été si récemment battus.

La droite de l'armée française occupait alors les hauteurs au-dessus du village de Hendaye et s'appuyait à la mer, ainsi que notre gauche, établie en face dans les villes d'Irun et de Fontarabie ; sa gauche se trouvait sur une montagne appelée La Rhune, et était défendue par un poste fortement retranché, élevé sur la colline ou plutôt sur le rocher de l'Hermitage. Notre droite était postée dans le défilé de Ronceveaux et le long des montagnes qui s'étendent au-delà, mais du point où j'étais on ne peut les décrire. Ainsi la vallée de la Bidassoa seule nous séparait les uns des autres.

Ayant satisfait ma curiosité, je retournai sur mes pas en prenant la direction de la vallée qui s'étendait au-dessous de notre camp. Ce ne fut pas sans des difficultés considérables que je parvins à descendre jusqu'au bas, et quand j'y arrivai, je fus frappé du silence extraordinaire qui régnait autour de moi ; je me mis vainement en quête de gibier ; il n'y avait pas un oiseau dans les arbres et pas une créature vivante ne semblait habiter là. Un silence de mort régnait partout, la

brise elle-même ne parvenait pas dans le vallon et les feuilles étaient sans mouvement. Je m'assis au bord d'un petit ruisseau, un peu fatigué et très-altéré. Je sentais cependant une grande répugnance à boire, tant l'eau semblait vaseuse et bleue, et je poursuivis ma route, espérant trouver un ruisseau d'un aspect plus engageant. A la fin, cependant, je fus vaincu par la soif, et quoiqu'il ne parut pas y avoir d'amélioration dans la couleur de l'eau, je m'étendis à terre, et j'allais appliquer mes lèvres au-dessus du courant, quand en regardant par hasard un peu à ma droite, j'aperçus un bras d'homme au milieu du ruisseau ; il était noir et putride, et les ongles de plusieurs de ses doigts étaient tombées. Je bondis sur mes pieds sans goûter à l'élément corrompu, et ne pus retenir une nausée passagère en pensant que j'avais failli boire de cette teinture de carcasses humaines.

J'avais projeté d'aller visiter deux grottes remarquables qui se trouvaient dans nos environs, quand, le matin du jour où je devais faire cette excursion, nous abandonnâmes notre camp pour une nouvelle position. Celle-ci était une petite colline au pied des montagnes que nous avions récemment occupées, à deux milles environ d'Iran, à un mille de la grande route, et l'un des postes les plus agréables de ceux qui nous étaient échus en partage depuis notre débarquement. Nous y séjournâmes jusqu'à l'entrée de notre armée en France, et comme tous les jours s'y ressemblèrent, je ne fati-

guerai pas le lecteur du détail de la vie que j'y menai, me bornant à énumérer ce qui se passa de plus remarquable pendant le temps que nous y fûmes établis.

L'occupation principale de l'armée pendant cette période consista à établir des redoutes partout où cela était possible. Je fis avec quelques amis de nombreuses visites à Irun et à Fontarabie, villes peu agréables en temps ordinaire, et fort déplaisantes alors. L'une et l'autre étaient entièrement abandonnées de leurs habitants les plus respectables ; la dernière, il est vrai, était en ruine, pleine de soldats espagnols, de muletiers, de cantiniers et d'aventuriers. Les directeurs des maisons de jeu y étaient restés et firent de beaux bénéfices, mais à l'exception de ceux-ci et de quelques autres aussi honorables, il ne s'y trouvait qu'un très-petit nombre des locataires habituels des maisons. Nous trouvâmes dans la Bidassoa une rivière abondante en truites, et nous en profitâmes amplement, mon ami et moi. Ici je ne peux m'empêcher de nouveau de remarquer l'excellente intelligence qui régnait entre les armées belligérantes, et la véritable magnanimité dont elles en usaient l'une envers l'autre. Plus d'une fois je m'avantai dans l'eau jusqu'au milieu de la petite rivière, les piquets de l'ennemi étant sur le bord opposé. Les soldats français descendaient en foule pour assister à mes exploits et me désignaient les endroits où je pourrais espérer la meilleure pêche. Dans ces occasions, la seule précaution dont j'usais était de

me mettre une jaquette rouge, et je pouvais alors approcher sans aucun risque à quelques yards de leurs sentinelles. Mais j'en aurai fini avec ces détails quand j'aurai raconté une excursion que je fis avec quelques amis à Saint-Sébastien pour tuer de notre mieux le temps de cette période d'inaction.

J'ai déjà dit que la citadelle, après avoir enduré toutes les misères d'un bombardement une semaine entière, s'était enfin rendue le 8 septembre. Ce fut le 15 que, désireux d'examiner l'état actuel d'une place qui s'était défendue si longtemps et si vigoureusement, je montai à cheval au lever du soleil avec deux ou trois amis pour aller la visiter. La route que nous suivîmes courait à travers le défilé d'Irun ; c'était une gorge étroite et sinueuse, bordée des deux côtés par des précipices escarpés. Après avoir fait environ une douzaine de milles, nous prîmes à gauche par un chemin de traverse, franchissant collines et vallons, et nous finîmes par nous trouver au milieu des vergers qui couronnent les hauteurs immédiatement au-dessus de la ville. Nous nous étions dirigés de ce côté parce qu'un médecin de nos amis, chargé des blessés qui ne pouvaient pas être transportés, y avait pris son quartier dans une grande ferme convertie en hôpital temporaire, et nous nous adressâmes à lui pour avoir la table et le lit. Il nous reçut à bras ouverts, et nous retrouvâmes chez lui un confortable que nous avions oublié depuis notre débarquement.



Le lecteur croira aisément qu'ayant passé quelques-unes des meilleures années de ma vie au milieu de scènes de violence et de carnage, j'ai dû assister à des spectacles révoltants pour les sentiments délicats de notre nature, mais je ne reverrai jamais une plus effrayante peinture de la guerre avec ses couleurs les plus noires, celles qui restent quand le retentissement des armes a cessé, que celle que nous offrirent alors Saint-Sébastien et ses environs. Il ne s'était guère écoulé plus d'une semaine depuis que la division employée au siège avait rejoint l'armée ; les tranchées n'étaient pas encore comblées ni les batteries démolies, et nous les traversâmes sans faire aucune remarque importante. Le silence imposant qui régnait partout, il est vrai, contrastait d'une manière frappante avec le tumulte des jours précédents, et l'aspect du couvent en ruines et de quelques cottages sans toits, sans portes, sans fenêtres et percés de boulets, at'tristèrent déjà quelque peu nos esprits ; tout cela n'était rien cependant comparé à l'impression qu'allait produire sur nous la vue de la ville elle-même.

A mesure que nous approchions, nous étions surpris du peu de mal fait en apparence aux fortifications ; les murs et les créneaux à côté de la porte avaient l'air intacts et les embrasures à peine dégradées. Notre illusion diminua quand nous fûmes plus près, et s'évanouit totalement après avoir atteint le glacis. Le pont-levis était tombé en travers du fossé, de telle façon

qu'essayer de le franchir n'était pas sans danger. Les portes avaient été arrachées de leurs gonds ; l'une gisait à terre, l'autre était appuyée au mur, et nos pas, lorsque nous passâmes sous la voûte, résonnèrent mélancoliquement.

Quand nous l'eûmes traversée, nous nous trouvâmes à l'entrée de ce qui avait été la rue principale de la ville. Il ne restait des maisons que les murs extérieurs, qui paraissaient être d'une hauteur uniforme. Autant que j'en pus juger, elles avaient cinq étages depuis leur base, et leurs façades étaient construites avec une sorte de pierre de taille, tellement noircie et souillée, qu'elle était à peine reconnaissable. La rue était obstruée par des monceaux de ruines, parmi lesquelles étaient répandus des fragments d'ustensiles de ménage et de vêtements, mêlés à des coiffures, des fourniments militaires, des boulets, des morceaux de murs et d'autres engins de combat. De nouvelles marques du drame qui s'était joué là dernièrement se montrèrent à nous sous la forme de corps morts dont la putréfaction infectait l'air de la plus horrible puanteur. Nous parcourûmes la ville sans rencontrer plus de six êtres humains. Leurs vêtements et leur aspect misérable nous firent supposer que c'étaient des habitants qui avaient survécu à l'assaut. Leur regard était dur et hagard, et ils fouillaient dans les ruines comme s'ils cherchaient les corps de quelques parents égorgés, ou qu'ils espérassent trouver des restes de ce qui leur

avait appartenu ; quelques-uns avaient des sacs dans lesquels ils jetaient les bagatelles de cuivre ou de fer qu'ils ramassaient.

Des rues, dont chacune ressemblait à celle par laquelle nous étions entrés, nous nous dirigeâmes vers la brèche, où nous attendait un spectacle terrible. Elle était couverte, littéralement couverte de fragments de cadavres, et il était évident qu'on n'avait fait aucun effort sérieux pour les enterrer. J'appris plus tard que le corps espagnol, laissé pour accomplir ce devoir, avait essayé de brûler les corps au lieu de les ensevelir ; de là, ces membres et ces troncs à demi consumés, d'où s'échappaient des effluves épouvantables. Nous fûmes bien aise de quitter cette partie de la ville et nous nous hâtâmes vers le château par le chemin couvert le plus rapproché.

Notre visite nous démontra que nous nous étions fait une idée fausse de sa force : les murs étaient si faiblement bâtis que le recul des canons qui les surmontaient avait suffi pour les fendre de part en part en plusieurs endroits où les boulets ne pouvaient les avoir frappés ; environ vingt lourdes pièces d'artillerie avec deux mortiers composaient toute l'artillerie de la place, et la maison du gouverneur était le seul bâtiment à l'abri de la bombe. Une grande boulangerie qui paraissait avoir été creusée dans le roc n'avait pas souffert de dommages, mais toutes les baraques étaient trouées et en ruines. Tout autour de nous témoignait

que la garnison avait terriblement pâti durant la semaine du bombardement. Les soldats devaient sans doute ramper pour s'abriter dans des trous nombreux qui étaient creusés dans la terre et couverts avec de grandes pierres, et ces trous n'étaient pas certainement suffisants pour les protéger tous.

Nous entrâmes aussi dans ce qui avait été l'hôpital. C'était une longue chambre, contenant une vingtaine de lits à roulettes couverts de paillasses, dont le plus grand nombre était souillé de sang. Un seul était occupé ; après avoir levé le drap sale qui le recouvrait, nous vîmes qu'il cachait le corps d'un jeune homme de dix-sept ans environ. Sa poitrine était trouée par une balle ; il était si frais et avait si peu souffert des effets de la décomposition, que tout portait à croire qu'on l'avait oublié là et que la négligence seule avait causé sa mort ; je désire m'être trompé. Nous sortîmes après l'avoir recouvert de son drap.

Nous avions maintenant satisfait complètement notre curiosité, et nous redescendîmes à Saint-Sébastien, non sans faire de pénibles réflexions sur les côtés horribles de notre métier. Cette impression se dissipa à mesure que nous approchions de la demeure de notre hôte, et fit bientôt place à la gaieté, quand on nous eût servi un diner substantiel, accompagné de quelques verres de bon vin. Nous dormîmes ensuite profondément, et nous nous levâmes le lendemain au premier chant de l'alouette pour regagner notre beau campement au-dessus d'Irun.

## CHAPITRE VI.

Passage de la Bidassoa. — L'armée française surprise abandonne les positions de Hendaye et de Béhobie presque sans combattre. — Efforts d'un officier supérieur français pour rallier son bataillon. — Sa mort met fin à la résistance.

Ainsi s'écoulèrent près de quatre semaines, le temps variant, comme c'est l'ordinaire dans cette saison, de l'humide au sec et de la tempête au calme. Pour ma part, je continuai mon genre de vie ordinaire, chassant ou pêchant tout le long du jour, chaque fois que j'en avais le loisir. Les troupes travaillaient assidûment aux redoutes et en élevèrent jusqu'à trente-sept qui commandaient et flanquaient les points les plus faibles entre Fontarabie et la Fonderie. Le 5 octobre était arrivé, et en dépit des rumeurs répétées d'un changement, l'armée restait encore stationnaire. Le maréchal Soult, cependant, paraissait attendre notre marche en avant, car il fit répandre dans le camp une quantité d'imprimés nous avertissant que la Gascogne s'était levée en masse, et que si nous osions violer le sol sacré, tout homme qui s'aventurerait hors du camp serait massacré. Ces imprimés étaient en français et

en espagnol, et ils vinrent en quantités plus grandes vers l'époque où la nouvelle de la désastreuse campagne de Napoléon en Russie nous arriva. Naturellement, nous n'y fîmes aucune attention et ils n'eurent aucune influence sur les plans de notre chef, qui savait probablement aussi bien que le général français à quoi s'en tenir.

Je n'oublierai pas de longtemps les journées des 5, 6 et 7 octobre. J'avais passé toute la journée du 5 dans les bois, et j'étais revenu au camp avec une gibecière assez bien garnie, mais quoique fatigué, il me fut impossible de dormir. Après m'être tourné et retourné sous ma couverture jusqu'à près de minuit, je pris le parti de me lever et de sortir. Je me promenai environ deux heures, admirant le panorama que formaient les tentes et la campagne éclairées par un clair de lune superbe ; après quoi, j'allai me coucher, et je dormis, ou plutôt je sommeillai jusqu'au matin. Aussitôt après la prise d'armes de l'aurore, je me dirigeai vers la montagne avec mon chien et mon fusil, mais j'étais fatigué de mon insomnie, et l'ami avec lequel je me trouvais n'étant pas mieux disposé que moi, nous nous assimes pour nous chauffer au soleil sur une roche élevée qui dominait le camp. Nous restâmes là jusqu'à ce que les nuages en se rassemblant nous avertirent de la venue d'une tempête, et nous retournâmes alors au camp où nous attendait la nouvelle si longtemps espérée ; nous avions l'ordre d'attaquer le lendemain.

Je n'ai jamais été un matamore (*fire-eater*, mangeur de feu), mais j'avoue que la nouvelle me fit grand plaisir. Nous avions été si longtemps stationnaires, que tous les objets autour de nous nous étaient devenus familiers, et la variété est tout dans la vie d'un soldat. Il était en outre question d'envahir la France, idée qui eût semblé folle quelques années auparavant, et qui n'ajoutait pas peu à la joie causée par la perspective d'un changement. Ce n'était pas que je me fisse trop d'illusions sur ce que pourrait être mon propre destin ; je n'ai jamais, au contraire, assisté à une action sans m'attendre au pire. Mais on devient si familier avec la mort après plusieurs mois passés au milieu de scènes semblables à celles auxquelles j'avais assisté, que cette pensée perd la plus grande partie de ses terreurs, et n'est plus considérée que comme un billet de loterie.

Comme l'attaque devait commencer de bonne heure, les soldats reçurent l'ordre de se coucher aussitôt après la tombée de la nuit, afin d'être frais et dispos le lendemain. Pendant ce temps, les nuages continuaient à se rassembler ; un orage épouvantable finit par éclater et dura une partie de la nuit.

Vers quatre heures du matin, je fus réveillé par le sergent de semaine de la compagnie. Je fus sur pied à la première sommation ; je bouclai vite mon sabre, je serrai un peu de viande froide, de biscuit et de rhum dans mon havresac, que je chargeai ensuite sur le che-

val, et après avoir avalé une ou deux tasses de café, je me trouvai prêt pour toute espèce de service. La tempête avait complètement cessé, et les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages ; la lune cependant avait disparu de l'horizon et nous primes nos places dans le rang à la lueur rouge des feux qui se mouraient faute de combustible.

En un quart d'heure le corps fut sous les armes et chacun à sa place. Nous avions été rejoints par deux autres bataillons formant une brigade de quinze cents hommes environ, et une heure avant le lever du soleil, juste au moment où les premières lueurs de l'aurore blanchissaient l'Orient, le commandement de : En avant ! se fit entendre. Nos tentes ne furent pas ployées ; on les laissa, ainsi que les bagages et les mules, sous la protection d'une garde, afin de tromper les piquets ennemis en vue desquels nous nous trouvions ; la mesure était très-prudente, car l'état de la marée ne nous permettait pas de passer le gué de la rivière avant sept heures, c'est-à-dire avant le grand jour. L'objet de notre mouvement matinal était de gagner sans être vus une sorte de creux près des bords de la Bidassoa, d'où nous pourrions nous élancer sitôt que la hauteur de la rivière le permettrait.

Nous marchâmes en silence jusqu'à notre place d'embuscade sans éveiller le moindre soupçon. Là, nous nous jetâmes à terre, tant pour mieux nous dissimuler que pour nous reposer le plus possible. Nous



écoutions avec une ardente curiosité le bruit lointain de pas qui annonçaient la venue de nouvelles divisions et celui de l'artillerie qui roulait sur la route. Ce dernier bruit augmenta jusqu'à ce qu'enfin arrivèrent trois puissantes pièces de dix-huit qui montèrent une hauteur en face de nous. Là elles furent placées en batterie de manière à commander le gué où se trouvaient les ruines d'un pont de pierre, et par où il était évident que nous devions avancer. Je ne sais par quelle infatuation nous nous imaginions que tous ces préparatifs n'avaient pas éveillé les soupçons de l'ennemi, dont les sentinelles se trouvaient à demi-portée de fusil, mais l'événement prouva qu'il ne s'attendait à rien moins qu'à une attaque ce jour-là.

Avant de décrire la bataille, je dois tâcher de donner à mes lecteurs non militaires une idée aussi claire que possible de la nature des positions occupées par la droite de l'armée française. J'ai déjà dit qu'elle s'appuyait à la mer ; ses brigades les plus centrales étaient postées sur une chaîne de hauteurs suffisamment escarpées pour repousser l'attaque d'une force ennemie, et couvertes d'inégalités naturelles qui devaient servir à abriter leurs défenseurs du feu des assaillants. Sur le versant de l'une est bâti le village de Hendaye, et immédiatement devant elles court la Bidassoa, guéable seulement en deux endroits, l'un en face de Fontarabie, l'autre dans la direction de la grande route. Au bord de la rivière et sur

la partie française, des tirailleurs pouvaient se dissimuler derrière un rideau de saules, de vignes et d'autres enclos admirablement disposés ; d'autre part, le gué, à côté du pont en ruines, le seul accessible à l'artillerie, était commandé par une maison fortifiée ou tête de pont, remplie d'infanterie. La grande route du côté français courait sinueusement entre des précipices, moins escarpés que ceux du défilé d'Irun, mais offrant une pente suffisamment raide pour placer les troupes qui l'occupaient dans une sécurité relative, et permettre à une centaine d'hommes résolus de lutter sans désavantage contre un millier d'assaillants ; c'étaient là les points les plus attaquables de la position.

Dès que le jour parut, je pus voir distinctement la vieille ville de Fontarabie remplie de soldats anglais. La cinquième division, qui avait porté le poids du dernier siège, et qu'on avait laissé reposer depuis lors sur les derrières de l'armée, avait été mise en mouvement la veille ; elle était arrivée à Fontarabie un peu avant minuit et avait passé quelques heures dans les rues. Immédiatement derrière nous, et dans les rues d'Irun, se trouvaient huit mille hommes des gardes et de la légion allemande, ainsi qu'une brigade de cavalerie avec deux canons, qui montrait ses files de tête à un tournant de la route. A notre droite et sur les hauteurs de Saint-Martial, étaient massées les troupes espagnoles que je ne pouvais m'empêcher de comparer avec celles de leurs braves alliés. Demi-vêtues et mal

nourries, quoique suffisamment armées, leur aspect ne promettait guère plus que ce qu'elles tinrent en réalité par la suite le plus souvent. Ce n'est pas que le paysan espagnol manque de courage personnel, et leurs soldats n'étaient guère que des paysans armés de fusils, mais ils étaient si mal commandés et leur administration si mauvaise, que ce qui étonnait, c'est qu'ils pussent se battre du tout. Même à cette période de la guerre, quand leur pays était, pour ainsi dire, complètement débarrassé de ses envahisseurs, leur principale nourriture consistait en épis de maïs que les hommes recueillaient eux-mêmes dans les champs, et faisaient rôtir au feu du bivouac.

On imaginera facilement la curiosité ardente avec laquelle nous surveillions la descente graduelle de l'eau et les lignes françaises, au milieu desquelles régnait une tranquillité inexplicable. A la fin, nous distinguâmes un mouvement parmi les troupes qui occupaient Fontarabie; leurs tirailleurs commencèrent à avancer à l'abri des maisons et à s'approcher de la rivière. En ce moment, les trois pièces de dix-huit dirent feu. C'était le signal d'une marche en avant générale. Notre colonne lança aussitôt ses tirailleurs qui furent salués par une vive fusillade partie des rangs des piquets ennemis et de ceux de la garnison de la tête du pont. Mais notre artillerie tirait incessamment sur ce poste, nos soldats traversaient déjà la rivière, et il fut promptement abandonné.

Les piquets français étaient enfoncés, et nos troupes s'établirent sur le bord opposé presque sans aucune perte, bien que ceux qui traversaient la rivière devant Fontarabie fussent obligés de mettre leurs fusils et leurs gibernes sur la tête pour ne pas les mouiller, et que, à côté du pont, l'eau montât bien au-dessus des genoux. L'alarme avait été enfin communiquée au gros de l'armée ennemie qui se forma hâtivement sur les hauteurs et s'efforça, mais vainement, de défendre Hendaye. Le village fut bravement enlevé par une brigade de la cinquième division, pendant que la première, s'élançant par la route, délogeait l'ennemi des collines qui la commandent, et couronnait les hauteurs presque sans opposition. Une panique générale semblait s'être emparée des ennemis. Au lieu de charger nos colonnes à mesure qu'elles avançaient, ils faisaient feu de leurs pièces et fuyaient sans s'arrêter pour les recharger. Il n'y eut pas un semblant de résistance sérieuse essayé par eux jusqu'à ce que tous leurs travaux et une bonne partie de leur artillerie fussent tombés dans nos mains. Ce fut une des plus parfaites et des plus extraordinaires surprises que j'aie vues.

Il ne manquait pas cependant de braves gens parmi les officiers français, qui cherchaient à rendre le courage à leurs soldats éperdus et à rétablir le combat. J'en remarquai un entr'autres : il était à cheval et galopait au milieu d'un bataillon qui fuyait, usant de tous les moyens, des menaces et des prières pour l'arrêter.

Il y réussit ; le bataillon fit halte, son exemple fut suivi par d'autres, et en cinq minutes, une ligne bien formée occupa une hauteur qui paraissait la dernière de plusieurs rangées de collines, et dont nous séparait un vallon vers lequel nous descendions.

Nous répondîmes à ce mouvement de l'ennemi en formant nos rangs, et nous avançâmes en ligne. Pas un mot ne fut prononcé ni un coup de feu tiré jusqu'à ce que nos troupes fussent arrivées au bas de la colline, mais alors les Français poussant un de leurs cris discordants (sorte d'acclamation où chaque homme crie sans s'occuper de son voisin) firent une décharge bien dirigée qui nous fit beaucoup de mal sans arrêter notre élan. Nos hommes répliquèrent par une cordiale acclamation britannique, et faisant feu à leur tour, se précipitèrent à la bayonnette.

Je vis le même officier qui avait le premier arrêté la fuite des Français, passant devant le front de ses hommes et les animant à faire leur devoir, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés ni sans avoir essuyé plusieurs décharges que nous nous trouvâmes assez près pour pouvoir charger. Les Français poussèrent un autre cri, et sans attendre le choc, rompèrent leurs rangs une fois de plus et prirent la fuite. Leur chef se montra aussi actif et aussi vaillant que la première fois ; il se tenait au milieu de ses hommes, leur faisant des reproches, les exhortant et frappant même avec son épée ceux qui se trouvaient près de lui ; il sem-

blait au moment de les rallier de nouveau quand il tomba. Il fut aussitôt debout et remonta sur un autre cheval, mais en ce moment une balle l'atteignit au cou et le tua raide (1). La chute de cet homme décida de la journée sur les hauteurs de Hendaye. Les troupes françaises perdirent tout ordre et toute discipline, et s'enfuirent précipitamment en nous abandonnant les positions.

Pendant ce temps, la droite de notre armée et l'extrême gauche de l'ennemi soutenaient une lutte plus sérieuse. Là, Soult avait ajouté à la force naturelle de la position par des redoutes et des batteries sur les points qui commandaient les alentours, et ce ne fut qu'au prix de pertes énormes que la division légère parvint à la tourner. Toutes les attaques contre l'Hermitage furent repoussées, bien qu'elles eussent été renouvelées avec une résolution audacieuse jusqu'à la dernière heure du jour, et même pendant la nuit. Mais je n'ai pas vu les opérations de l'armée de ce côté et je n'essayerai pas de les décrire.

La journée était déjà avancée quand nos troupes, fatiguées autant de la poursuite de l'ennemi que du combat, reçurent ordre de s'arrêter et de bivouaquer sur les hauteurs abandonnées par lui. Le bruit de la fusillade et du canon retentissait encore sur notre droite. Des assauts répétés étaient donnés au rocher de l'Hermitage qui paraissait en feu ; les vallées et les

(1) Qui nous dira le nom de ce brave !

hauteurs qui l'entouraient étincelaient par moments, comme sous les Tropiques, quand volent par millions les insectes phosphorescents. En outre, nos troupes, dans la chaleur du combat, ayant mis le feu aux baraquements des Français, la flamme produite par l'incendie jetait une vive clarté dans la campagne (1).

Nos pertes, je veux dire celles du corps auquel j'appartenais, furent heureusement très-légères. Aucun compagnon, aucune de mes connaissances intimes n'étaient tombés, et rien ne pouvait détruire le sentiment de pure joie que ressent, même le simple soldat, dans une armée qui vient de remporter une victoire. Je ne me souviens pas de moment plus heureux dans mon existence que celui où je m'étendis devant le feu avec mon ami Grey pour causer des événements de la journée. Le fourrier étant arrivé quelques instants après avec des provisions et du rhum, rien ne manqua à ma satisfaction. Les provisions que j'avais emportées le matin avaient été dissipées depuis longtemps par ceux qui avaient été moins prévoyants que moi, et mon repas fut suivi d'un sommeil tel qu'un roi aurait pu l'envier, bien que j'eusse le ciel pour voûte et le vert gazon pour lit.

(1) Il me semble que dans toute cette description du pays et de la bataille, il y a confusion de la part de notre officier entre Béhobie et Hendaye. (Note du traducteur.)

## CHAPITRE VII.

Campement sur les hauteurs de Hendaye du 8 Octobre au 9 Novembre 1813. — Les opérations de l'armée entravées par le mauvais temps. — Exécution de deux déserteurs.

Environ une heure après le lever du soleil, le jour suivant, arrivèrent nos tentes et nos bagages que nous avions laissés sur la rive espagnole. Ils furent d'autant mieux les bienvenus, qu'une violente tempête de vent et de pluie nous surprit dès que nous fûmes installés ; elle dura deux jours pendant lesquels notre position ne fut pas des plus agréables. Notre camp s'étendait le long de la croupe d'une colline déserte, complètement dépourvue de bois ; le seul combustible à notre portée consistait en genêt, dont nous bâchions la partie verte et piquante pour la donner à manger à nos chevaux, réservant le tronc et les plus petites branches pour faire du feu.

La gauche de l'armée était à peine établie en France que des cantiniers et autres industriels qui suivent d'habitude les armées, commencèrent à arriver. Ils



s'établirent dans les baraques de l'ennemi qui avaient échappé aux violences des soldats, et ouvrirent boutique le long de la grande route, ce qui donna bientôt à l'endroit qu'ils occupaient l'apparence d'un village à l'époque de la foire quand les baraques et les troupes d'animaux féroces peuplent ses rues. Ce village devint rapidement un but pour les flâneurs et pour ceux qui avaient gardé encore quelques dollars dans leurs bourses ; plus d'une bouteille de prétendue bière brune y fut vidée chaque nuit à l'enseigne du *Jolly Soldier* (gai soldat.)

Je ne me rappelle guère d'époque de ma vie de campagne plus dénuée d'intérêt que celle qui s'écoula entre notre entrée en France et la marche en avant de l'armée sur Bayonne. Nous séjournâmes sur les hauteurs d'Hendaye depuis le 8 octobre jusqu'au 9 novembre, et durant la plus grande partie de cette période, le temps fut extraordinairement mauvais, les ondées de pluie ne s'arrêtant que pour faire place à des coups de vent terribles. Nous finîmes par craindre de rester stationnaires le reste de la saison, d'avoir à nous retirer à Irun ou à Fontarabie, ou de passer l'hiver sous la tente. Nous savions que la résistance de Pampelune empêchait seule notre marche en avant ; aussi notre joie fût-elle grande quand nous apprîmes que cette place importante s'était rendue.

Je ne passai pas tout ce temps confiné sous ma tente ou dans le camp ; comme d'habitude, je partageai mes

journées entre la chasse, la pêche et des excursions en avant et en arrière de l'armée, suivant le caprice du moment; j'adoptai en un mot tous les expédients ordinaires pour tuer l'ennui. Il se présenta plus d'un incident, mais de trop peu d'intérêt pour être raconté; en voici un cependant qui mérite de l'être plus que d'autres, et je vais le faire en détail.

Pendant que l'armée anglaise occupait la rive espagnole de la Bidassoa, un grand nombre de désertions eurent lieu, au point de causer une sérieuse diminution de nos forces. Comme c'était un événement qui arrivait rarement auparavant, beaucoup d'opinions furent hasardées sur les causes qui les produisaient. Pour ma part, je les attribuais à une terreur superstitieuse de la part des hommes, et en voici la raison : C'est généralement l'habitude, quand on est en présence de l'ennemi, de mettre des sentinelles doubles, mesure qui, entr'autres résultats heureux, augmente beaucoup leur confiance; mais telle était la nature du pays où nous nous trouvions, qu'il était le plus souvent impossible de le faire, la chose n'ayant du reste d'importance qu'à l'entrée des défilés, pour assurer le repos de l'armée. Or, dans cette contrée accidentée, chaque pouce de terrain pour ainsi dire avait été le théâtre d'une action; il arrivait souvent que les morts, tombant parmi les rochers et les falaises, ne pouvaient être enterrés, et c'était justement là que les sentinelles étaient placées. Chacun sait que les soldats et les ma-

rins sont superstitieux. Il n'était pas agréable, même pour les moins faibles d'esprit, de passer deux ou trois heures d'une nuit de tempête au milieu de carcasses mutilées et à demi dévorées, et je reçus un jour cette réponse d'un de nos plus braves soldats, au moment d'aller en faction : « — Je ne crains aucun homme vivant, mais pour Dieu, Monsieur, ne me mettez pas à côté de *lui*. » Mon opinion était donc que beaucoup de sentinelles, subjuguées par une terreur superstitieuse, ne pouvaient plus rester à leur poste, et comme ces hommes savaient qu'une punition sévère les attendait s'ils retournaient vers les piquets, ils passaient à l'ennemi plutôt que d'endurer des tortures imaginaires.

La preuve que mon hypothèse est fort probable, c'est que nous ne fûmes pas plutôt descendus des montagnes et placés dans des positions qui exigeaient des sentinelles doubles, que la plupart des désertions cessèrent. Pour les arrêter complètement, il fut décidé que tout homme trouvé sur le terrain neutre, c'est-à-dire entre les avant-postes de l'ennemi et les nôtres, serait traité comme déserteur.

Je chevauchais sur le front de bandière un matin, allant rendre visite à un ami de la cinquième division, quand j'appris que trois soldats avaient été pris quelques jours auparavant entre les avant-postes, et que l'un d'eux avait avoué que leur intention était de désertir. La cour martiale s'était réunie, les prisonniers avaient été condamnés à mort, et c'était le jour de

l'exécution. Je trouvai la division prenant les armes à mon arrivée, et m'étant informé de ce qui allait se passer, après une certaine lutte avec moi-même, je résolus d'assister à l'exécution.

C'était un spectacle des plus imposants. Les soldats formaient leurs rangs sans prononcer une parole et se regardaient l'un l'autre avec cette expression particulière qui, sans impliquer aucun doute de leur part sur la parfaite convenance de la mesure, indiquait une grande répugnance à en être spectateurs. Les mêmes sentiments hantaient évidemment l'esprit des officiers ; on pouvait presque distinguer une espèce de frisson sur le visage de tous ceux qui allaient à la parade.

Le lieu de l'exécution était une petite éminence à quelques centaines de yards en avant du camp, et près du piquet d'où les coupables avaient déserté. Les bataillons se dirigèrent de ce côté, et la division entière se plaça de façon à former les trois faces d'un carré. Sur la face vide une tombe avait été creusée, et la terre qu'on en avait retirée se trouvait empilée de l'autre côté du trou ; c'était l'emplacement que devaient occuper les prisonniers.

Nous étions là depuis cinq minutes, quand les tambours, enveloppés de crêpe, du corps auquel appartenaient les coupables commencèrent à battre la marche mortuaire, et les condamnés parurent, garrottés et entourés de gardes. Le premier était un beau jeune homme, grand et bien fait ; le second un petit homme,

brun et gros, d'environ quarante ans; le troisième n'avait de remarquable qu'une expression de grande finesse et d'astuce. Ils marchaient les trois avec beaucoup de fermeté et prirent place sur le remblai. Un officier d'état-major s'avança alors au centre du carré et lut à haute voix l'arrêt de la cour martiale. Ils étaient tous condamnés à mort, mais le moins sympathique des trois avait grâce de la vie pour avoir ajouté la trahison à ses autres crimes.

Aussitôt que la lecture fut finie, les prisonniers reçurent ordre de se mettre à genoux, et on leur attacha un mouchoir sur les yeux. Pendant que ceci se passait, je regardais autour de moi, moins par curiosité que pour détourner un moment ma vue de ce spectacle pénible. Tous les soldats étaient mortellement pâles; ils avaient les dents serrées et leur poitrine était oppressée.

On banda les yeux des patients, puis la garde s'éloigna et prit position à une dizaine de yards en face d'eux. L'officier d'état-major qui avait lu l'arrêt, appelant alors le dénonciateur par son nom, lui ordonna de se lever, et lui annonça que le commandant en chef lui faisait grâce de la vie à la recommandation des juges. Le pauvre diable ne fit aucune attention à cet ordre, et je crois vraiment qu'il ne l'entendit pas; il restait agenouillé comme s'il avait pris racine en cet endroit. A la fin, deux hommes le firent éloigner. Je ne sais pas quels ont pu être les sentiments de ses compagnons en ce moment, mais leurs souffrances ne furent

pas de longue durée, car, à un signal donné, seize soldats firent feu, et la mort fut instantanée. Le petit homme sauta en l'air quand les balles le frappèrent, l'autre tomba la face contre terre, mais aucun ne donna plus signe de vie.

La décharge fut suivie d'un soupir général de soulagement, comme si toute la division avait été suffoquée pendant les cinq dernières minutes et que la respiration lui fût revenue. Les bataillons se formèrent en colonne et défilèrent devant la tombe au bord de laquelle gisaient les deux corps. Chacun retourna ensuite à sa tente, et bien avant la nuit, la scène du matin était oubliée.

J'ai dit que le 3 novembre nous parvint la nouvelle de la prise de Pampelune. Dès ce jour-là, nous commençâmes à espérer un prompt renouvellement des opérations, et à spéculer sur l'étendue probable de notre marche en avant jusqu'à une nouvelle halte ou jusqu'à ce que les troupes prissent leurs quartiers d'hiver. Mais il était tombé tant d'eau pendant la quinzaine précédente que les routes étaient complètement impraticables, et ce qui était pire, le temps n'avait pas l'air de vouloir changer.

J'ai eu l'honneur de connaître personnellement cet officier distingué dont la mort imprévue, en 1823, causa une si grande émotion en Ecosse ; je veux parler du comte de Hopetoun, à cette époque Sir John Hope. Sir John avait rejoint dernièrement l'armée, où

il releva Sir Thomas Graham du commandement de l'aile gauche, et il commandait en second sous Lord Wellington. Pendant que notre division occupait les hauteurs de Hendaye, je passai chez lui plusieurs soirées agréables dont l'une mérite d'être rapportée.

Le 8 novembre, je dînai avec le général. Il était six heures, et nous commencions à éprouver cette satisfaction que produisent la bonne chère et la bonne société, quand un dragon d'ordonnance entra dans la cour de la maison. Il fut introduit dans la salle que nous occupions, et tendit un paquet cacheté à notre hôte. Sir John l'ouvrit, jeta les yeux sur son contenu, puis le mit dans sa poche et reprit la conversation interrompue, après avoir dit à l'ordonnance de se retirer. Quoique soupçonnant à demi qu'il s'agissait de dépêches importantes, les hôtes du général revenaient à leur causerie animée, quand le pas d'un nouveau cheval se fit entendre et le colonel Delancy entra. Il était accompagné d'un officier des guides ; il demanda à Sir John Hope la permission de l'entretenir quelques minutes en particulier, tous les trois sortirent ensemble.

« — Nous aurons quelque chose à faire avant vingt-quatre heures, dit un des aides-de-camp. Delancy apporte toujours des communications guerrières. »

« — Tant mieux, fut la réponse générale ; buvons à la santé de notre hôte et au succès des opérations de demain. »

Le toast était à peine porté, que Sir John rentra

accompagné de l'officier des guides ; Delancy était parti. Pas une parole ne fut prononcée de la teneur de la communication, et la soirée s'écoula comme si rien ne s'était passé.

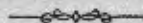
Au moment où nous allions nous retirer, vers neuf heures, et où nous nous souhaitions mutuellement bonne nuit, on introduisit un officier français qui avait déserté. La réception fut polie et froide. Il avait peu de renseignements à donner, si ce n'est qu'une fournée de conscrits avait rejoint l'armée ; la plupart étaient des hommes âgés ou des enfants, tant la jeunesse de France avait été diminuée à cette époque par des guerres continuelles. Nous ne restâmes pas davantage, et chacun montant à cheval, retourna à sa tente.

En arrivant au camp, je trouvai l'ordre de l'attaque, ainsi que je m'y attendais. La brigade devait être sous les armes à quatre heures du matin. Je me préparai donc une fois de plus pour le pire ; je donnai des instructions à mon ami sur la façon dont je souhaitais partager ma petite propriété, et après avoir distribué mon épée à l'un, ma pelisse à un autre et mon fidèle chien à un troisième, je fus, ne vous en déplaise, assez enthousiaste pour recommander mon âme au Créateur. Pendant un moment, nous causâmes, Grey et moi, comme le peuvent faire des hommes réfléchis en pareille situation ; nous convinmes d'être nos exécuteurs testamentaires réciproques, et nous étant cordialement serré les mains de crainte de n'avoir plus à



l'avenir l'occasion de le faire, nous ne tardâmes pas à nous endormir.

Je sommeillais depuis une heure et demie environ, quand je fus réveillé par la voix du sergent de semaine qui venait nous informer que le mouvement de l'armée était contremandé. Le lendemain, à la parade, nous apprîmes que les opérations n'étaient empêchées que par le mauvais état des chemins de traverse ; quoique la pluie eût cessé depuis quelques jours, il en était tombé une telle quantité, que l'artillerie ne pouvait passer que par la grande route. Nous calculâmes que la continuation du temps sec pendant quarante-huit heures suffirait à faire disparaître cet obstacle, ce qui eut lieu, et justifia nos prévisions.



## CHAPITRE VIII.

Attaque et prise d'Urrugne. — Le bataillon bivouaque dans l'église.

Le 8 et le 9 novembre passèrent sans autre incident que la satisfaction de voir détruire un brick de guerre français par un de nos croiseurs, en dehors du port de Saint-Jean-de-Luz. Ce brick, qui avait séjourné quelque temps dans ce port, s'était hasardé à prendre la mer dans la crainte de tomber entre nos mains. Observé par un de nos propres bricks et par le croiseur dont j'ai parlé, et qui était une goëlette, il fut poursuivi, et s'ensuivit après un combat d'une heure; je n'ai pu savoir si l'équipage avait abandonné le navire avant l'explosion.

La musique jouait après la parade, et les officiers stationnaient par groupes devant la tente du colonel dans la soirée du 9, lorsqu'un aide-de-camp arrivant au galop, nous informa que l'armée devait s'ébranler le lendemain. Le corps dont je faisais partie était désigné pour enlever le village d'Urrugne, une place qui con-

tenait peut-être une centaine de maisons et une église. Nous devions prendre position, à cet effet, une heure avant le jour sur la grande route, et près des sentinelles avancées. Nous ne sûmes rien des positions des autres corps, et nous fûmes fort satisfaits du rôle qui nous était assigné.

Aussitôt que l'aide-de-camp fut parti, nous commençâmes à discuter la convenance des dispositions de notre général. Nous étions plus que convaincus de la sagacité et de la profonde habileté du noble Lord ; notre corps avait été choisi de préférence à beaucoup d'autres pour un service périlleux, il est vrai, mais d'autant plus honorable. Ceci prouvait qu'il savait au moins sur qui il pouvait compter, et nous étions déterminés à prouver que sa confiance n'avait pas été mal placée. Hélas ! vanité des hommes dans toutes les professions, où chacun se regarde comme infiniment supérieur à ceux qui sont autour de lui !

Cette conversation dura une heure et chacun regagna ensuite sa tente, afin de faire les préparatifs nécessaires pour le lendemain. Notre bagage fut plié ; nos chevaux et nos mules, que depuis dix jours nous avions placés, pour les abriter, dans certaines maisons sur les derrières du camp, furent ramenés, et nous mîmes dans nos havresacs des provisions pour un jour. Le tout avec nos manteaux fut confié à un jeune Portugais, domestique de Grey, à qui nous donnâmes l'ordre de suivre le bataillon sur un

petit poney que nous avions acheté principalement pour cet usage, et finalement, après nous être renouvelé mutuellement nos instructions au cas où l'un de nous serait tué, nous nous couchâmes.

Il était encore nuit quand je me levai. Nos feux étaient éteints ; la lune ne paraissait pas, et les étoiles étaient en grande partie cachées par les nuages, mais nous formâmes nos rangs instinctivement et dans le plus profond silence. J'ai toujours été frappé dans ces occasions de la grande indifférence des femmes. Rarement un cri d'alarme leur échappait ; elles deviennent, probablement par l'habitude et l'exemple des autres, aussi indifférentes au danger que leurs maris. Je crois aussi qu'une des conséquences de la vie qu'elles mènent, quand elles ont suivi pendant quelque temps l'armée en campagne, est d'en faire une sorte de sexe neutre. Du moins je ne me rappelle qu'un seul cas de chagrin réel parmi elles, même pour celles que le destin des combats avait rendues veuves. Soixante femmes seulement ayant la permission d'accompagner un bataillon, elles sont sûres d'avoir autant de maris qu'elles en veulent choisir, et peu d'entr'elles restent long'emps veuves, tant cette classe de femmes est favorisée.

La colonne se forma, les tentes et les bagages furent placés de façon à ce que, en cas d'échec, ils pussent être ramenés en arrière sans confusion ni perte de temps, et le commandement de : En avant ! fut pro-

noncé. Comme notre route suivait un terrain fort accidenté, nous marchâmes un moment avec lenteur et précaution, et ce ne fut seulement quand nous eûmes gagné la grande route que nous pûmes presser le pas. Après avoir fait environ un mille ainsi et atteint le feu de garde d'un piquet allemand, l'ordre de faire halte fut lentement répété de rang en rang ; nous posâmes alors nos armes et nous nous assimes sur les parapets verts qui bordaient la route. Nos instructions étaient de rester là jusqu'à ce que les objets devinssent distincts et qu'un canon placé à notre gauche eût donné le signal de l'attaque.

Les hommes sont très-différemment affectés à des moments divers, même quand les situations dans lesquelles ils se trouvent ont de fortes analogies entr'elles. Dans cette circonstance, par exemple, je me souviens qu'aucune pensée sérieuse ne hantait mon esprit, ni, autant que j'en pus juger par l'apparence, l'esprit de ceux qui se trouvaient autour de moi. Beaucoup de conversations à demi-voix furent entamées, mais toutes avaient un caractère léger, comme si l'affaire dans laquelle nous allions nous trouver engagés n'était qu'un simple amusement, et non cette sorte de jeu où l'on risque la vie. L'impatience était générale cependant ; nous regardions vers l'Orient et nous surveillions l'approche graduelle de l'aube avec un intérêt croissant. Mais c'était cette sorte d'intérêt que ressent le sportman le matin du douze août, ou plutôt nous

étions comme l'enfant qui, dans une loge à Covent-Garden, attend que la toile soit levée : anxieux de commencer le combat, mais confiants dans son issue. Pendant ce temps, les dispositions pour l'attaque étaient prises ; trois compagnies, fortes d'environ cent cinquante hommes, furent détachées à droite et à gauche de la route afin de tâcher de surprendre deux des piquets de l'ennemi qui étaient postés là. Les sept autres, se formant en colonne dès que le jour parut, étendirent leur front de manière à couvrir toute la largeur de la route et à s'élancer à la fois sur le village. Nous savions que ce dernier était fortement barricadé et rempli d'infanterie française, mais en attaquant rapidement, nous calculions que nous pourrions atteindre la barricade avant que l'ennemi eût connaissance de notre mouvement.

Cela fait, nous attendîmes encore le signal pendant une demi-heure. L'aurore blanchissait le ciel peu à peu, et les objets devenaient graduellement visibles ; nous remarquâmes d'abord que nous nous étions quelque peu éloignés de la grande route, et que notre petite colonne occupait un chemin bordé des deux côtés par de grandes haies ; le jour augmentant, nous vîmes ensuite que le chemin rejoignait la grande route à une centaine de yards en avant de nous ; puis l'église et le village émergèrent de l'ombre ; les champs de chaume qui nous entouraient se détachèrent des prairies vertes, enfin les haies qui

séparaient les champs se montrèrent à leur tour. En ce moment le canon donna le signal attendu ; deux pièces de neuf placées dans le champ qui avoisinait le chemin y répondirent et le combat s'engagea.

Les trois compagnies détachées firent de leur mieux pour surprendre les piquets ennemis, mais elles n'y réussirent pas, les troupes françaises étant trop soigneuses pour se laisser prendre aisément. Elles rejetèrent cependant ces dernières avec bravoure pendant que la petite colonne se portait rapidement en avant, conformément au plan projeté. Les maisons et les barricades d'Urrugne se remplissaient de troupes qui saluèrent notre approche par une décharge de mousqueterie qui nous fit moins de mal qu'on ne pouvait s'y attendre. Quelques hommes et un officier tombèrent, ce dernier frappé au cœur ; il ne prononça qu'un nom, celui de son compagnon favori, et expira. Nous n'avions pas le temps de rendre la décharge, et nous nous élançames à la bayonnette pendant que les pièces de neuf nettoyaient la barricade avec la mitraille. En deux minutes nous fûmes au pied de celle-ci, et un instant après à son sommet. L'ennemi, frappé de panique devant la célérité de nos mouvements, abandonna les défenses et s'enfuit. Nous le poursuivîmes jusqu'à l'extrémité du village où nous dûmes nous arrêter, ayant des instructions pour ne pas aller plus loin, et il se retira vers les hauteurs avoisinantes.

La position à attaquer ensuite se trouvait en avant

de Saint-Jean-de-Luz, et Lord Wellington a dit lui-même qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi formidable. Elle s'étendait sur une longueur d'environ trois milles sur des hauteurs dont le flanc était couvert en grande partie par des bois épais, et coupé par des fossés profonds. Le maréchal Soult avait ajouté à ses défenses naturelles en y établissant des redoutes et des parapets, bien avant que notre armée n'eût traversé la Bidassoa, et il avait dépensé tout le mois que nous passâmes sur les hauteurs d'Hendaye à les achever et à les élargir. Vers notre gauche, c'est-à-dire vers la droite de l'ennemi et dans la direction du village que nous venions d'emporter, les travaux en question avaient un aspect si imposant, que notre vaillant chef jugea imprudent de faire aucune tentative contre eux. Nous reçûmes l'ordre en conséquence de garder Urrugne à tout hasard, et de faire simplement de temps à autre une démonstration en avant, afin de détourner Soult d'envoyer des troupes pour appuyer sa gauche, qui était l'objectif de Lord Wellington, et qu'il se préparait à tourner, opération dans laquelle il réussit après douze heures d'un rude combat.

Dès que nous eûmes chassé les défenseurs de la place, nous songeâmes à nous fortifier nous-mêmes, au cas où quelque essai serait fait pour reprendre le village. A cet effet, nous détruisîmes la barricade des Français, qui consistait en barils pleins de terre, en foin et décombres ; ces matériaux furent transpor-



tés à l'entrée opposée du village, et nous eûmes bientôt préparé un parapet pour notre propre défense. L'ennemi, pendant ce temps, massait une épaisse colonne d'infanterie sur la colline en face, et tournant une batterie de trois canons de notre côté, commençait à balayer les rues. Les boulets ronflaient près de nous et perçaient les murs et les toits; ils ne nous firent aucun mal appréciable, et il en fut de même des bombes qui éclataient de temps à autre. En nous gardant des lieux découverts, nous restâmes à l'abri de leur atteinte, et il n'y eût de dommages que pour les propriétaires des maisons.

Nous trouvâmes dans le village une bonne quantité de pain et plusieurs barils d'eau-de-vie. Ceux-ci furent immédiatement ouverts, et leur contenu répandu dans les rues, comme le meilleur moyen d'empêcher nos hommes de s'enivrer, mais le pain des Français, quoique noir, fut un régal pour nous qui ne mangions que du biscuit, et pas du plus frais, depuis trois mois.

Nous n'eûmes pas du reste beaucoup de temps à faire bonne chère. Il était onze heures et l'ennemi ne nous avait pas attaqués, mais nous pouvions voir par le reflet des bayonnettes dans le bois en face de nous, que des troupes s'y rassemblaient, et comme le terrain, coupé par des fossés, des haies et des chemins creux, était favorable aux escarmouches, on jugea prudent de faire sortir trois ou quatre compagnies pour les surveiller; la mienne se trouva de ce nombre.

Nous primes notre route par la gauche du village ; dès que l'ennemi nous aperçut, il nous salua d'une grêle de bombes et de boulets. Une bombe fit éclater un tombereau de munitions qui arrivait juste en ce moment, et deux malheureux artilleurs qui étaient assis dessus sautèrent dans les airs. Je m'approchai pour les regarder quand ils furent retombés ; l'un était mort et affreusement mutilé ; l'autre, noir comme un charbon, vivait encore et se plaignait terriblement. Il leva la tête quand nous passâmes pour nous souhaiter bonne chance ; je ne sais ce qu'il devint et il est peu probable qu'il survécut.

Après avoir gagné un chemin creux en avant du village, nous nous trouvâmes donner la main à une ligne de tirailleurs du corps des Allemands, lancés en avant par le colonel Halket, et en quelque sorte abrités de la canonnade. L'ennemi, qui avait rassemblé une force considérable de tirailleurs, s'avança en poussant de grands cris et avec beaucoup de détermination ; son objet semblait être de se jeter sur nous dans le chemin creux, où nous aurions été à sa merci par suite de la raideur de la pente ; aussi reçûmes-nous l'ordre d'avancer, et grimpant par le revers de la route, nous nous élançâmes à sa rencontre.

Je crois devoir expliquer à mes lecteurs que les troupes envoyées en escarmouche avancent et se retirent par files de deux hommes, chaque file se tenant à une dizaine de yards de celles de sa droite et de sa

gauche. Dans cette circonstance, notre ligne de tirailleurs couvrait à peu près un mille de terrain ; les files gardant une sorte d'ordre irrégulier, tiraient à volonté à mesure que se présentait un bon point de mire. Du côté des Français tout était confusion apparente , mais les Français ne sont pas en désordre quand ils paraissent l'être ; ce sont d'admirables tirailleurs, et ce jour-là ils donnèrent de la besogne à nos troupes avant de se retirer sur les hauteurs. Ils ne réussirent pas cependant, comme je soupçonne que c'était leur dessein , à nous attirer hors du village et à nous exposer ainsi au feu de leurs batteries masquées, et après les avoir suivis à travers quelques champs, nous retournâmes à notre chemin creux.

Il était évident, d'après les corps de troupe nombreux et solides qui conservaient leurs positions en face de nous, que le plan de Lord Wellington avait réussi, et qu'aucune force n'avait été envoyée au secours de la gauche de l'armée de Soult. Le bruit incessant de la mousqueterie et du canon qui s'entendait dans cette direction, prouvait que de ce côté avait lieu un combat plus sérieux que celui dans lequel nous étions engagés. A la fin, Soult parut comprendre qu'il avait peu à craindre sur sa droite ; vers trois heures, nous remarquâmes qu'une colonne profonde de dix ou douze mille hommes se dirigeait vers la gauche, et au même moment, les tirailleurs ennemis s'avancèrent de nouveau, comme pour couvrir le mouvement. Nous marchâmes

à leur rencontre et les repoussâmes encore, mais au lieu de revenir à notre chemin creux, nous nous établîmes derrière une haie, à mi-chemin du village et du pied de leur position. Ils firent plusieurs efforts pour nous déloger sans y réussir, et nous restâmes là jusqu'à ce que l'approche de la nuit eût mis fin au combat.

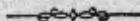
Une heure après le coucher du soleil, les troupes détachées en avant furent rappelées, et je retournai au village avec mes compagnons. L'ennemi y lançait encore des boulets de temps à autre, et les maisons qui étaient fort minces, ne présentaient pas un abri suffisant pour les troupes. On décida donc de les loger dans l'église, à la porte de laquelle mon ami et moi nous trouvâmes avec grande satisfaction notre domestique portugais qui nous attendait. Le poney fut bientôt déchargé, et des provisions avec du grog ayant été distribués aux hommes, la joie et la gaieté succédèrent aux affaires plus graves de la journée.

Il est probable que le pieux fondateur de l'église n'avait jamais prévu l'aspect qu'elle devait présenter cette nuit-là. Les soldats avaient empilé leurs armes le long des bas-côtés, et occupaient le centre de la nef; la grosse caisse et autres instruments de musique étaient placés dans la chaire, et une partie des officiers avaient pris possession d'une galerie qui se trouvait au fond de l'église. Quant à Grey et à moi, nous nous installâmes dans un espace libre autour de l'autel qui, à l'étranger, est plus élevé que le reste de

l'édifice, contrairement à ce qui se passe d'habitude en Angleterre où il est simplement entouré par une grille. Nous plaçâmes devant nous notre bœuf salé, notre pain noir, notre vin, et nous commençâmes à boire et à manger, l'esprit plein de cette surexcitation joyeuse qui s'empare des hommes qui ont échappé sains et saufs aux dangers d'une journée périlleuse.

L'étrangeté du spectacle était encore augmentée par la lumière triste et vacillante de trente ou quarante petites chandelles de résine, et le bruit des conversations, les rires, les plaisanteries et les chansons qui s'élevèrent quand le grog commença à circuler, formaient une scène des plus caractéristiques.

Les bruits s'apaisèrent cependant peu à peu ; les soldats fatigués s'endormirent l'un après l'autre, je les contemplai un moment, étendus comme autant de cadavres sur le pavé de l'église, et m'enveloppant de mon manteau, je me préparai à suivre leur exemple. J'étais couché au pied de l'autel, et malgré la dureté du marbre, je m'endormis aussi profondément que si j'avais été étendu sur un lit de plumes.



## CHAPITRE IX.

L'armée française, tournée par Wellington, abandonne ses positions en avant de Saint-Jean-de-Luz. — En avant ! — Le château d'Urtubie. — L'armée traverse Saint-Jean-de-Luz et s'avance dans la direction de Bidart. — Soif de vengeance des Portugais et des Espagnols. — Assassinat de deux vieillards par un soldat portugais. — Il est pendu.

Le jour commençait à paraître quand nous fûmes réveillés par l'arrivée d'un planton des avant-postes qui nous informa que l'ennemi était en mouvement. Nous nous étions couchés habillés et équipés, et nous fûmes sous les armes en cinq secondes. On ne jugea pas cependant nécessaire de se porter en avant et nous restâmes dans l'église en gardant nos rangs, prêts à nous élancer au premier bruit de la fusillade.

Une demi-heure s'était écoulée ainsi quand un second planton nous apporta la nouvelle qu'une fusée avait été jetée dans les lignes de l'ennemi, dont les feux paraissaient franchement ravivés. « — S'il en est ainsi, dirent quelques vieux soldats, nous n'aurons

rien à faire aujourd'hui ; ils sont en retraite. » Ce qui se trouva exact ; une patrouille envoyée en avant, revint annoncer qu'on ne voyait plus trace de l'armée française. Les avant-postes et les sentinelles avaient été retirés, les bagages étaient partis, et toute l'aile droite avait disparu.

Le plan de Lord Wellington avait complètement réussi. La droite de notre armée, après de rudes combats, tourna la gauche de l'ennemi, s'empara de la plupart de ses redoutes, et se jeta sur ses derrières, ce qui obligea le maréchal Soult à abandonner la position la plus forte qu'il eût encore occupée. Comme je l'ai déjà dit, c'eût été une espèce de folie que d'attaquer sa droite ; sa gauche même n'aurait pas été brisée sans notre habile manœuvre qui l'empêcha d'y envoyer du renfort. Une fois celle-ci entamée, il lui était impossible de conserver sa position un jour de plus, et Soult ne fit que démontrer sa sagesse et son bon jugement en profitant de la première occasion favorable pour se retirer.

La nouvelle de la retraite des Français fut reçue avec grande satisfaction. L'idée de renouveler le combat ne nous répugnait pas, bien au contraire, mais la pensée de poursuivre un ennemi qui fuit est une des plus agréables qui puissent se présenter à l'esprit. Nous n'eûmes pas plutôt reçu cette information que l'ordre d'avancer arriva, et nous nous préparâmes à obéir avec joie.

Pendant que nos hommes mangeaient un repas hâtif, j'allai, avec deux ou trois camarades, visiter le lieu où nous avions enterré nos compagnons tombés dans le combat de la veille. Un soldat n'a pas souvent cette bonne fortune, qui fut cette fois le privilège des nôtres, de reposer dans un lieu consacré. Les morts avaient été relevés et portés au cimetière avec un pieux respect ; on y creusa une tombe unique où ils furent placés, et qu'on recouvrit soigneusement avec du gazon vert. J'eus à peine le temps de souhaiter le repos à leurs âmes, car nous nous mîmes en marche cinq minutes après.

Il ne faisait pas encore bien clair quand notre mouvement commença. Peu à peu cependant les objets devinrent plus distincts. Le village traversé, nous arrivâmes à un petit pont pour la possession duquel on s'était chaudement battu le jour précédent ; plusieurs cadavres français y gisaient, ainsi qu'un de nos hommes qui s'était aventuré trop loin à leur poursuite. Un peu au-delà du pont, et à gauche de la route, s'élevait un joli château de bonne apparence et notre avant-garde, que je commandais ce jour-là, ayant reçu l'ordre de le fouiller, je me préparai à diriger l'opération.

Le château (1) était meublé suivant la mode française et tout y était en état de parfaite conservation. Je

(1) C'est le château d'Urtubie.



n'y laissai faire aucun dégât à mes hommes, et le seul pillage que je me permis fut celui d'une grammaire de la langue espagnole intitulée : *Grammaire et dictionnaire François et Espagnol, nouvellement revu, corrigé et augmenté par Monsieur de Maunory, suivant l'usage de la cour d'Espagne*. Sur la couverture, se trouvait l'inscription suivante : *Appartient à Lassalle Briguelette, Lassallee*. Ce livre est encore chez moi, et comme nous sommes aujourd'hui en paix avec la France, je saisis cette occasion d'informer M. Briguelette que je suis prêt à le lui rendre s'il veut bien me donner son adresse.

La chambre dans laquelle je pris ce volume était la bibliothèque, qui était nombreuse et bien garnie. Mais je n'eus guère le loisir de vérifier les titres des ouvrages, car, outre la nécessité de m'assurer qu'aucun ennemi n'était caché dans la maison, mon attention fut attirée par une masse de lettres éparpillées sur le plancher. Le lecteur peut imaginer ma surprise lorsque, voulant en prendre une pour examiner son contenu, je m'aperçus qu'elle était de la propre main de mon père, et qu'elle m'était adressée. Sa date était plus récente qu'aucune de celles que j'avais reçues de la maison ; il y en avait une vingtaine d'autres pour des officiers de ma division. Ceci me fit comprendre que la maison où je me trouvais avait servi de quartier-général au maréchal Soult. Un courrier qui apportait la correspondance du quartier-général de Lord

Wellington avait été pris par une patrouille de cavalerie ennemie, et toutes nos lettres, y compris plusieurs billets doux de jeunes filles anglaises, avaient été lues par le maréchal français et son état-major.

Abandonnant tout le paquet à sa destinée, je mis ma lettre dans ma poche, je cachai mon volume pillé sous mon habit, et continuai mon exploration. A une centaine de yards au-delà du château était établie la première ligne des travaux, consistant en une batterie pour deux canons derrière un large fossé, flanquée à droite et à gauche par des maisons de ferme entourées d'arbres et par deux murs de jardins. Elle était placée juste au point où le terrain commence à s'élever, et nous y aurions certainement perdu bien du monde si nous avions eu la folie de l'attaquer. Nous montâmes ensuite une colline dénudée dont le sommet était couvert par trois redoutes reliées l'une à l'autre par deux batteries ouvertes. En les regardant, nous ne pûmes nous empêcher de penser qu'il avait dû être bien pénible au général français de les abandonner, et nous adressâmes naturellement à notre général les compliments qui lui étaient dus pour la judicieuse combinaison qui avait inutilisé dans les mains d'un tel adversaire les travaux de plusieurs mois.

Nous avions dépassé les retranchements, quand un cri s'éleva derrière nous : — Faites place à la cavalerie ! Nos hommes appuyèrent sur la droite de la route, et les 12<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> dragons légers, précédés d'une avant-

garde d'éclaireurs, passèrent au grand trot. Ce mouvement, qui avait pour but, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, d'empêcher la destruction du pont de Saint-Jean-de-Luz, réussit imparfaitement, les ennemis ayant déjà mis le feu à leur train.

En avant ! En avant ! cria-t-on alors. Nous allongâmes le pas et nous atteignîmes Saint-Jean-de-Luz, vers neuf heures, trop tard pour passer la Nivelle dont le pont était coupé. Notre cavalerie était arrivée juste à temps pour assister à l'explosion de la mine que les Français avaient creusée dans son arche centrale, et nous fûmes obligés de nous arrêter jusqu'à ce que l'ouverture qui en était la conséquence eut été comblée. Le tableau était grandiose : les cinquième et sixième divisions avec la légion allemande du roi, plusieurs brigades de Portugais et deux divisions espagnoles défilèrent successivement, et le faubourg Sud de Saint-Jean-de-Luz (1) fut bientôt rempli par vingt ou trente mille hommes en armes.

Il est probablement inutile de dire que nous trouvâmes la ville abandonnée par la majeure partie de ses habitants. Ici et là quelques têtes paraissaient bien aux balcons et aux fenêtres, et de faibles cris de : Vivent les Anglais ! nous saluaient à mesure que nous avançons ; une soixantaine de mouchoirs s'agitaient aussi pour nous souhaiter la bienvenue, mais ceux qui

(1) Ciboure.

se conduisaient ainsi appartenaient aux dernières classes de la société, car la bourgeoisie et la municipalité s'étaient enfuies. Il est juste d'ajouter que, au bout de quelques jours, bourgeoisie et municipalité revinrent, et qu'ils furent, ainsi que tous les habitants, garantis contre toute insulte ou tout dommage et encouragés à reprendre leurs occupations habituelles.

La ville de Saint-Jean-de-Luz couvre une étendue de terrain, et contient, autant que j'ai pu en juger, à peu près autant d'habitants que Carlisle ou Canterbury. Elle est séparée en deux parties par la Nivelle, qui se jette dans la mer à deux ou trois milles au-delà, près d'un village ou plutôt d'un port appelé Socoa (1). Ainsi que plusieurs autres petites villes françaises, elle n'est pas remarquable par son air de propreté ; elle a un joli marché, deux ou trois églises et un théâtre. La Nivelle, dans son parcours à travers la ville, est à peu près de la largeur de l'Eden ou de l'Isis ; les deux quartiers de la ville sont reliés par un pont en pierre de trois arches, et à côté du pont, la rivière est guéable à marée basse pour la cavalerie et pour l'infanterie. L'eau était haute quand nous arrivâmes le matin ; elle commençait à baisser cependant, et deux heures après nous n'avions plus besoin de pont. Quoiqu'on eût réparé l'arche brisée au moyen de planches et de poutres, elle ne paraissait pas très-solide,

(1) Il en était ainsi, paraît-il, avant la tempête de 1820.

et on trouva plus prudent de n'y engager que l'infanterie, et de faire passer la cavalerie et l'artillerie par le gué. Le 11 novembre à midi, toute l'aile gauche avait franchi la Nivelle.

Le temps était resté menaçant toute la matinée, et à peine eûmes-nous quitté Saint-Jean-de-Luz, qu'une pluie froide commença à tomber ; elle dura sans interruption jusqu'à la nuit. Nous ne nous arrêtâmes que lorsque notre avant-garde se trouva en vue de l'arrière-garde de l'armée française, qui avait pris position dans le village de Bidart et sur les hauteurs avoisinantes. Le crépuscule commençait ; il était déjà tard pour chercher à déloger l'ennemi, et l'on remit cette opération au lendemain. Il ne se trouvait là presque aucun abri, sauf quelques chaumières près de la route, et nos tentes étant au moins à quatorze milles en arrière, la plupart d'entre nous passèrent la nuit sur la terre mouillée.

Dès que la pluie se mit à tomber, nous remarquâmes que les Espagnols et quelquefois aussi les Portugais, se répandaient dans la campagne sans tenir compte des ordres de leurs officiers. J'avais de bonnes raisons de croire qu'ils y commettaient des crimes horribles, car ils étaient animés d'une terrible soif de vengeance. Beaucoup de paysans français étaient restés tranquillement chez eux sur la foi de nos proclamations ; ils furent trop souvent pillés et cruellement traités par les maraudeurs, qui étaient poussés à leurs

nombreuses atrocités par une passion plus forte que celle du pillage. Le drame suivant se passa presque sous nos yeux :

Vers trois heures de l'après-midi, mon corps se trouvant à deux milles de Bidart, la colonne fit une halte. Nous étions précédés par une brigade de cavalerie, et derrière nous venait une brigade portugaise dans laquelle se trouvait un régiment de chasseurs. Pendant ce repos, les chasseurs, rompant leurs rangs, se dirigèrent tumultueusement vers deux ou trois chaumières situées à gauche de la route ; ce fut avec les plus grandes difficultés que les officiers les ramenèrent, et l'événement prouva que quelques hommes avaient réussi dans leurs efforts d'insubordination.

À peut-être deux cents yards devant nous, se trouvait une chaumière isolée, entourée d'un jardin. L'ordre était rétabli depuis cinq minutes, quand un cri de femme partit de cette chaumière, suivi d'un coup de fusil, et avant que nous fussions arrivés sur les lieux, un deuxième coup de feu retentissait. Nous nous mîmes à courir, et nous trouvâmes un pauvre vieux paysan étendu sans vie au fond du jardin ; une balle l'avait frappé à la tête, et ses cheveux dégouttaient de sang. Comme nous approchions de la porte de la maison, nous en vîmes sortir un chasseur qui chercha à nous échapper. Il fut vivement poursuivi et atteint, et nous le ramenâmes avec nous dans la chaumière, où nous aperçûmes avec horreur une vieille femme, pro-

bablement celle du paysan, également assassinée dans la cuisine.

Le Portugais avoua qu'il était l'auteur de ces deux meurtres. Il semblait arrivé au comble de la frénésie : « Ils ont tué mon père, disait-il, coupé la gorge à ma mère et enlevé ma sœur, et j'avais juré de me venger sur la première famille française qui tomberait entre mes mains ; vous pouvez me tuer si vous voulez, j'ai tenu mon serment, et peu m'importe de mourir. » Inutile d'ajouter qu'il fut pendu. Plus de dix-huit Espagnols et Portugais furent ainsi accrochés aux arbres ce jour-là et les suivants.

J'ai dit que la plus grande partie de la colonne de gauche passa la nuit d'une façon peu confortable. Pour notre compte, nous campâmes au bas de Bidart, dans un champ qui avait été une prairie, mais qui, par suite du piétinement des hommes et des chevaux, n'était plus qu'un étang de boue. Ce fut avec la plus grande difficulté que nous parvîmes à allumer des feux autour desquels nous nous tinmes toute la nuit. La pluie continuait à tomber à torrents, et bien que notre domestique ne tardât pas à arriver avec les manteaux, et que des rations de bœuf, de biscuits et de rhum nous eussent été distribuées, je ne puis mettre cette nuit au nombre de celles assez nombreuses de ma vie de soldat qui m'ont laissé un souvenir agréable.

## CHAPITRE X.

L'armée prend ses quartiers d'hiver. — Installation dans une maison basque. — Distractions ; la chasse. — Le quartier-général de Wellington à St-Jean-de-Luz.

Quand je m'éveillai, le jour suivant, j'étais étendu dans une véritable flaque d'eau à côté des cendres mourantes du feu. La pluie était tombée avec une telle continuité et tant de violence pendant la nuit, que mon manteau, bien qu'excellent, n'y avait pas résisté, et j'étais aussi mouillé que si j'avais traversé la Nivelle à la nage. Je ne fus pas d'abord très satisfait, mais je considérai bientôt que je n'étais pas le seul dans la même situation, et je me mis à rire, ainsi que mes camarades, d'un mal que je ne pouvais empêcher.

Après être restés sous les armes jusqu'au grand jour, nous nous préparâmes à avancer. La veille au soir, plusieurs brigades françaises occupaient le village de Bidart, et nous supposions que nous allions les attaquer, lorsqu'une patrouille envoyée en avant



revint annoncer que le village était abandonné ; Soult s'était retiré dans son camp retranché devant Bayonne. Les rangs furent alors rompus, et à l'arrivée des bagages, c'est-à-dire quatre heures après, la brigade se porta à un quart de mille à gauche de la route, où notre camp fut établi sur un terrain comparativement sec et uni.

Du 12 au 17 novembre, la gauche de l'armée anglaise ne fit aucun mouvement digne d'être rapporté. La pluie continua sans interruption pendant cette période, et rendit les routes impraticables à l'artillerie. Il devenait manifeste que les troupes ne pouvaient pas demeurer longtemps dans cette situation sans de graves dommages pour leur santé, déjà menacée par la dysenterie et la fièvre, ce qui était peu surprenant, car nos tentes n'étaient pas à l'épreuve des torrents de pluie qui tombaient incessamment, et la toile une fois imbibée, l'eau passait comme au travers d'un crible.

Aussi fut-ce avec une joie sincère que, dans la soirée du 17, nous reçûmes l'ordre de plier nos tentes le lendemain pour aller prendre nos quartiers d'hiver. Dans l'après-midi du 18, nous profitâmes d'une embellie pour lever le camp et nous diriger vers les cantonnements qui nous étaient désignés.

Nous regagnâmes la route, et laissant Bidart derrière nous, nous nous dirigeâmes du côté de St-Jean-de-Luz. Arrivés à une lieue environ de la ville, nous pri-

mes à gauche par un chemin de traverse, et après avoir gagné une élévation où se trouvaient disséminées une demi-douzaine de fermes, nous fîmes halte, et nous nous préparâmes à hiverner. On tira au sort les maisons que chaque compagnie devait habiter, et Grey, deux autres officiers et moi, avec une centaine d'hommes, nous prîmes possession de l'une d'entr'elles, très satisfaits de notre lot.

Les fermes du midi de la France, ainsi que celles de la province voisine d'Espagne, ont rarement des cheminées ailleurs que dans la cuisine. Les familles, il est vrai, ont l'habitude de vivre complètement avec les domestiques pendant l'hiver, en sorte que l'on n'y sent pas le besoin du feu dans les salles et les chambres à coucher. J'observai aussi que très-peu de fermes avaient des vitres aux fenêtres, et que des panneaux de bois en tenaient lieu. Elles restent ouvertes tout le jour, et on ne les ferme qu'à la nuit. L'extrême douceur du climat rend sans doute une fenêtre ouverte très agréable pendant l'été, mais il n'en est pas de même en hiver, et nous ne fûmes pas peu contrariés de l'absence de ces deux choses essentielles, une fenêtre vitrée et une cheminée; nous mimas nos esprits au travail pour tâcher d'y suppléer.

Heureusement que nos domestiques, celui de Grey surtout, étaient ingénieux. Sous sa direction, nos hommes pratiquèrent dans un coin de notre chambre un trou qui fut promptement converti en cheminée; on y

adapta un tuyau extérieur qui s'éleva jusqu'au toit, pour permettre à la fumée de sortir, et après avoir enlevé deux panneaux des fenêtres, nous les remplaçames par du papier blanc bien imbibé d'huile. Quoique la lumière qui passait à travers ne fût pas très brillante, elle était suffisante pour nous permettre de vaquer à nos occupations, et quand le mauvais temps revint, les papiers résistèrent parfaitement. Ayant ensuite défait notre cantine, arrangé son contenu, et préparé des lits formés avec des sacs pleins de foin sec, il nous parut qu'il n'y avait pas d'habitation préférable à la nôtre dans le monde entier.

La première journée fut employée à la construction de la cheminée et à l'arrangement de la fenêtre, et la deuxième à couper du bois et à faire une provision de combustible pour l'hiver. J'avoue que nous ne nous montrâmes pas trop scrupuleux dans les moyens de nous le procurer, et que nous coupâmes peut-être un plus grand nombre d'arbres fruitiers que cela n'était indispensable, mais il est difficile d'empêcher ces petits excès quand une armée est établie en pays ennemi, et les Français auraient des motifs de nous remercier de n'avoir pas marqué notre passage par des dévastations plus considérables ; on sait que leurs armées ne sont pas très-scrupuleuses à cet égard quand elles envahissent un pays étranger.

Mes lecteurs trouveront sans doute que je m'étends sur ces petits détails plus qu'ils ne le méritent. J'avoue

que je n'ai pas pu m'en empêcher ; il n'y a pas de période dans ma vie dont je me souviens avec autant de plaisir sans mélange, que celle où je pris pour la première fois mon quartier d'hiver.

Après avoir rendu notre demeure aussi agréable que possible, mon ami et moi nous nous préparâmes à chasser dans les bois d'alentour, et comme la gelée avait commencé, nous primes en abondance, non seulement des lièvres et des lapins, mais aussi des bécasses, des bécassines, et autres oiseaux de passage. Si nous ne trouvâmes pas des sangliers qu'on disait abondants dans ces fourrés, nous eûmes du moins de quoi fournir notre table et celles de plusieurs camarades de mets qui nous reposaient un peu de nos rations réglementaires de viande maigre. En outre, les paysans ayant repris confiance, étaient revenus, et ne manquaient pas de nous apporter une ou deux fois par semaine du vin, du pain frais, du cidre et de la bière en bouteille, de sorte que nous continuâmes à bien vivre tant que dura notre bourse. En effet, nous n'avions d'autre argent que celui que nous avions emporté d'Angleterre, et bien que notre paye fût en retard de six mois il était peu probable que nous serions appelés bientôt à toucher un à-compte.

Ce n'est pas seulement parmi les officiers subalternes que cette période d'inaction dut être regardée comme une époque de plaisir. Les lévriers de Lord Wellington avaient été mis en campagne, et il chas-

sait lui-même régulièrement deux fois par semaine comme un habitant du Leicestershire ou de quelque comté giboyeux d'Angleterre. Je n'ai plus besoin d'ajouter que peu de meutes sont aussi bien suivies nulle part, et si les chevaux n'étaient pas des meilleurs, le nombre des chasseurs était considérable. On aurait trouvé difficilement un terrain plus fertile en incidents burlesques, et personne ne s'amusait plus joyeusement que le vaillant marquis. Quand les chiens étaient lâchés, ce n'était plus le général en chef de trois armées et le représentant de trois souverains ; c'était un gentilhomme campagnard sans souci, qui galopait de tous côtés et riait plus haut que les autres lorsqu'il tombait ou qu'il assistait à la chute de ses compagnons.

Les positions occupées par l'armée s'étendaient depuis le village de Bidart à gauche jusqu'à un endroit appelé la maison de Garret (1) à droite. Elles embrassaient plusieurs autres villages, comme Arcangues, Guéthary, etc., entre ces deux points, et notre ligne couvrait environ six ou sept milles de terrain.

Je sais peu de chose de la façon dont étaient échelonnées les divisions de droite et du centre. La gauche, comprenant la cinquième et la sixième division, deux ou trois brigades d'infanterie portugaise, une brigade de cavalerie légère et une de grosse cavalerie, était

(1) Garat ?

disposée comme suit : La ville de St-Jean-de-Luz, où Lord Wellington avait fixé son quartier général, était occupée par trois ou quatre bataillons des gardes ; la partie de la légion allemande attachée à la première division était logée dans les faubourgs. Dans la ville et autour d'elle se trouvait aussi la cavalerie légère ; la lourde cavalerie avait été envoyée à Hendaye et dans les villages environnants à cause de la facilité du fourrage. Les Espagnols avaient été renvoyés à Irun, et ne furent pas rappelés jusqu'à la fin de l'hiver ; les régiments portugais étaient répandus comme nous dans les chaumières près de la route. Dans le village de Bidart était postée la cinquième division ainsi que trois ou quatre pièces d'artillerie de campagne, avec la charge de surveiller l'ennemi et de garder le terrain occupé par les piquets. Ainsi le long de la ligne de la grande route était cantonné un corps composé d'une quinzaine de mille hommes d'infanterie, douze cents hommes de cavalerie avec l'artillerie correspondante, le tout sous le commandement immédiat de Sir John Hope.

La division légère commandée par le major-général Baren-Alten lui donnait la main ; elle était composée des 52<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup>, 95<sup>e</sup> régiments, d'une brigade ou deux de chasseurs portugais, le tout s'élevant à quatre ou cinq mille hommes qui occupaient l'église et le village d'Arcangues, position naturelle très forte, située sur le versant d'une colline. Au delà de cette division se

trouvait la quatrième reliée à la troisième, à la septième et à la deuxième ; la sixième était placée un peu en arrière, et servait de réserve.

Sir John Hope, plusieurs généraux de division et de brigade, et tout l'état-major général de l'armée étaient réunis au quartier général de lord Wellington, à St-Jean-de-Luz. La ville avait un air d'animation guerrière qu'elle n'avait probablement jamais connue auparavant, du moins dans les temps modernes, et on fit tout ce qui était possible pour se concilier l'affection des habitants, qu'on ne laissa molester en rien. Tels furent les cantonnements de l'armée du 18 novembre au 9 décembre. A cette dernière date, les opérations furent reprises.

---

## CHAPITRE XI.

Reprise des hostilités le 8 décembre. — Marche sur Bidart. —  
Retour en arrière.

J'avais passé toute la journée du 8 décembre dehors avec mon fusil et je m'en retournais à une heure tardive de la soirée, fatigué de ma promenade, quand, en arrivant, j'appris que nous devions prendre les armes le lendemain de bonne heure, et que toute l'armée se mettait en mouvement. Ainsi que je l'ai dit dans un précédent chapitre, la pluie constante avait obligé Lord Wellington à prendre ses quartiers d'hiver plus tôt qu'il ne l'aurait désiré, en sorte que les positions occupées par l'armée n'étaient pas celles qu'il aurait voulu lui donner. La droite se trouvait trop en arrière, et le cours de la Nivelle gênait beaucoup ses communications avec la gauche. L'objet du mouvement actuel était donc de faciliter le passage de cette rivière au corps de Sir Rowland Hill, et nous devions ensuite retourner en paix dans nos confortables cantonnements.



Grey et moi, nous fîmes donc moins de préparatifs que d'habitude. Notre bagage, ainsi que le poney et le fidèle Portugais, furent laissés à la maison, mais nous donnâmes des ordres pressants aux domestiques pour qu'un bon feu et un bon repas nous fussent préparés pour notre retour, et nous n'emportâmes ni provisions, ni effets de rechange.

La nuit se passa sans incidents, et le 9, je me levai deux heures avant le jour, parfaitement reposé. Nos rangs furent formés, et la colonne se dirigea vers la grande route où elle fit halte ; sitôt que l'autre parut, nous nous avançâmes du côté de Bayonne.

Ma brigade était à la tête de la première division, et était précédée par la cinquième. Grâce à l'inégalité de la route accidentée de côtes, je pouvais de temps à autre apercevoir l'armée entière en mouvement, l'aile gauche, qui couvrait un espace de quatre milles au moins s'avancant toute entière par la grande route. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je distinguais une masse d'infanterie vêtue de rouge, de vert, de bleu et d'uniformes foncés ; entre chaque division s'avancait une batterie de cinq ou six canons, et tout-à-fait derrière, mais trop loin pour que je pusse juger de son aspect, se trouvait la cavalerie.

Nous avions fait environ cinq milles lorsque, vers huit heures, notre avant-garde se heurta aux piquets français. L'ennemi recula après avoir échangé quelques coups de feu avec elle ; la colonne continua à

avancer lentement, et nous n'eûmes pas à nous déployer en ligne une seule fois dans la journée.

Je crois que Lord Wellington n'avait pas l'intention d'engager sa gauche, et que son but était de laisser la droite de l'ennemi dans l'anxiété et l'irrésolution, mais le terrain qu'il gagna n'était pas sans importance pour le dessein qu'il avait en vue.

Il était déjà un peu tard, trois ou quatre heures de l'après-midi, quand notre colonne, ayant surmonté tous les obstacles, fit halte sur des hauteurs à trois milles environ des murs de Bayonne. De ce point nous pûmes voir facilement les travaux extérieurs de la ville, ainsi que la ligne formidable de fortifications que Soult avait établies le long de l'Adour ; quant à la ville elle-même, elle était cachée par un épais rideau d'ormes et d'autres arbres, et nous en distinguâmes peu de chose. Nous savions que le maréchal français travaillait à fortifier cette place, non seulement depuis sa dernière défaite, mais encore depuis le jour où il avait pris le commandement de l'armée, et nous ne fûmes pas surpris de rencontrer cet obstacle à nos progrès.

Le bruit de la fusillade avait cessé ; l'ennemi s'était retiré dans ses retranchements et nos tirailleurs avaient été rappelés. Quand la colonne, divisée par brigades, se fut établie sur le haut des collines, et que nos hommes eurent formé leurs faisceaux et allumé les feux, je me mis, suivant ma coutume, à errer dans les environs, en quête d'aventures. Je m'étais avancé

un peu loin pour tâcher d'obtenir une meilleure vue des lignes ennemies, et je traversais un fossé quand j'entendis une plainte sourde, comme d'une personne qui souffre. Je regardai dans le fossé qui avait quatre ou cinq pieds de profondeur, et j'aperçus trois êtres humains, complètement nus, gisant dans le fond. Après un examen plus attentif, je reconnus que c'étaient trois soldats français, dont un seul était vivant; il saignait d'une grave blessure à la figure produite par une balle qui lui avait brisé les os des pommettes. Je courus chercher des secours, et quelques-uns de nos hommes l'emportèrent dans une maison voisine. Là, le pauvre diable que ses compatriotes avaient dépouillé et abandonné, fut soigné par ses ennemis. Malheureusement il avait trop souffert d'une longue exposition au froid; tous les efforts pour le sauver furent vains, et il mourut une demi-heure après avoir été pansé.

Pendant ce temps, Lord Wellington, à la tête d'un petit corps de cavalerie, et suivi par quelques compagnies d'infanterie légère, parcourait le front de la ligne pour reconnaître les travaux de l'ennemi. Cette inspection terminée, vers six heures du soir les troupes reçurent ordre de retourner à leurs cantonnements, et la route fut bientôt couverte de soldats armés qui effectuaient leur retour avec moins d'ordre à coup sûr que dans leur marche en avant du matin.

Une pluie serrée, accompagnée d'un vent froid qui

nous frappait au visage, avait commencé à tomber une heure avant notre mouvement, et la nuit arrivait rapidement, la route était défoncée et boueuse par suite du piétinement d'une masse d'hommes et de chevaux, et nous nous sentions déjà disposés à murmurer. Je n'ai peut-être pas besoin d'apprendre au lecteur qu'il existe dans l'armée anglaise une grande jalousie entre l'infanterie et la cavalerie : les premiers, regardant les seconds comme presque inutiles et les cavaliers trouvant les fantassins vulgaires et sans distinction. J'étais moi-même officier d'infanterie, et je partageai la colère de nos hommes lorsque, à un certain moment de notre marche, le bataillon fatigué, mouillé et affamé, fut rudement interpellé par un ou deux escadrons de cavalerie de ligne qui nous intimèrent l'ordre de nous ranger le long de la route pour les laisser passer. Considère, bon lecteur, que la pluie tombait à torrents, que chaque fantassin porte une charge d'une cinquantaine de livres, que tous ces braves gens avaient fait plus de quinze milles dans la journée, et que nous étions encore à six milles de notre cantonnement. On ne s'étonnera donc pas si ces cavaliers furent salués par des malédictions proférées à demi-voix, quand ils nous poussèrent, en se moquant de nous, sur les côtés de la route plus boueux et plus détrempés, et je partageai l'indignation de nos soldats, tout en me contraignant pour ne pas le manifester.

Jamais salon brillamment éclairé et rempli d'une

foule élégante, ne charma mes yeux comme le fit notre pauvre demeure ce soir-là, avec son plancher nu, ses billots de bois en guise de chaises, et ses planches disposées pour former une table dans le milieu de la chambre. Le grand feu flambant dans notre grossier foyer qui éclairait les murs d'une vive lueur, la nappe propre qui recouvrait notre table improvisée, et sur laquelle étaient placés des assiettes, des fourchettes, des couteaux et des verres, tout semblait nous promettre un repas substantiel et une soirée joyeuse. A peine eûmes-nous échangé nos vêtements mouillés et boueux contre d'autres plus secs, qu'un énorme morceau de roastbeef fumant fut apporté sur la table. Nos fidèles domestiques avaient fait en outre d'amples provisions de vin, une ou deux bouteilles de Champagne avec du Bordeaux de bonne qualité et une petite bière française claire, légère et d'un arôme agréable, firent admirablement descendre les parties solides du repas. Pour compléter la fête, quelques amis étant entrés quand la nappe fut levée, nous allumâmes nos cigares et l'atmosphère de l'appartement se trouva bientôt imprégnée de la délicate fumée du tabac, que nous envoyions par bouffées au plafond ; le silence n'était troublé que par quelques soupirs de satisfaction et par le bruit des verres que nos portions à nos lèvres.

A la fin, cependant, la fatigue de la journée l'emporta : nous avions été sous les armes depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, sans

manger et sans pouvoir délasser un moment nos corps et nos esprits et comme les animaux qui ont jeûné longtemps, nous nous étions ensuite gorgés. La sensation agréable du repas dégénéra peu à peu en langueur, et le sommeil nous mit ses doigts de plomb sur les paupières. Je ne crois pas qu'une demi-douzaine de phrases, d'une longueur ordinaire, aient été placées quand, vers onze heures, nous bûmes notre dernier verre de vin, et que nos hôtes s'étant retirés, nous nous jetâmes sur nos paillasses. Je n'ai pas besoin d'ajouter que notre sommeil dura toute la nuit sans interruption.

---

## CHAPITRE XII.

Attaque imprévue des Français. — Terrible bataille de deux jours en avant de Bidart. — L'armée maintient ses positions. — Eloge de la bravoure et de l'impétuosité des Français.

Je me levai le matin suivant, frais et vigoureux, et disposé à reprendre mes habitudes ordinaires de chasse. Il avait gelé la nuit, et la journée était belle ; le soleil brillait et des milliers de petits oiseaux chantaient, réjouis par ses rayons. Mes chiens étaient bien disposés, mon fusil nettoyé, et j'étais bien décidé à ne pas lâcher un coup de feu sans être sûr de ma proie. Je sortis après déjeuner et me dirigeai vers le terrier d'un lièvre qui m'avait déjà échappé plusieurs fois. Mon fidèle épagneul était déjà en arrêt, et le gibier en bonne situation pour être tiré, quand un coup de canon attira mon attention. Je m'arrêtai court, et avant d'avoir eu le temps d'appeler mon chien, un autre coup de canon avait retenti, puis un autre, mêlé au bruit de la fusillade. Cet avertissement suffisait. Quoique le lièvre eût quitté son refuge, je le laissai partir

en paix ; je sifflai mon compagnon à quatre pattes et me mis à courir dans la direction du cantonnement. A mesure que j'avancais, le feu devenait plus vif et bientôt la fusillade se fit entendre sans interruption.

Quand j'atteignis les maisons, l'alarme était déjà donnée ; les trompettes sonnaient le ralliement pour ceux qui étaient dehors, et les hommes mettaient leur fournement en toute hâte ; Grey et moi nous eûmes soin de faire de meilleures provisions que le jour précédent, tout en laissant nos bagages cette fois encore. Les aides-de-camp se croisaient en foule, les uns venant de l'avancée pour presser les renforts, les autres se portant en avant pour s'enquérir de ce qui se passait, et tous les bataillons, à mesure qu'ils étaient prêts, se dirigeaient vers la grande route pour rejoindre leurs brigades.

Un quart d'heure après la première alerte, mon bataillon était en route dans la même direction et presque dans le même ordre que la veille. Avant d'avoir fait un mille, nous commençâmes à rencontrer des bagages, des mules et des chevaux qui se dirigeaient en confusion et hâtivement vers les derrières de l'armée, puis les blessés commencèrent à arriver. Ils donnaient, comme c'est leur habitude, les détails les plus alarmants sur l'état des affaires. « — Dépêchez-vous, « dépêchez-vous pour l'amour de Dieu, » disait un pauvre diable blessé à la tête et couché plutôt qu'assis sur son cheval ; « dépêchez-vous ou tout est perdu.



« Nous sommes attaqués par quarante mille Français  
« et il n'y a que deux mille hommes pour leur faire  
« face. » Naturellement nous allongions le pas.

Un groupe d'une vingtaine de soldats et d'officiers passèrent, suivis d'un détachement de dix hommes commandés par un sergent, qui conduisaient une centaine de prisonniers. Nous les saluâmes d'une acclamation, mais ils nous recommandèrent aussi de nous presser, car la cinquième division allait être débordée. Nous avions dépassé Bidart et nous commencions à descendre la petite éminence sur laquelle ce village est bâti, quand les combattants devinrent visibles. Une poignée de troupes anglaises résistait opiniâtrement à une masse d'hommes si épaisse et si nombreuse qu'elle couvrait toute la grande route aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Nos gens, il est vrai, reculaient; ils avaient soutenu un combat inégal pendant plus de deux heures, et leur nombre, déjà petit, diminuait rapidement, mais sitôt qu'ils aperçurent notre tête de colonne, ils reprirent confiance et recommencèrent le combat avec acharnement.

Notre apparition, en donnant un nouveau courage à nos camarades, agit d'une façon contraire sur les ennemis. Ce n'est pas que le désordre se mit parmi eux, ni qu'ils montrassent aucun symptôme de crainte, mais il était évident, par leur mode de procéder, que leur général avait perdu sa confiance en un succès immédiat et qu'il jugeait nécessaire de joindre la tactique à

la force brutale. Il suspendit l'attaque, et faisant avancer une batterie de dix ou douze canons, ouvrit le feu sur notre colonne. Je dois avouer que ses pièces étaient bien servies : les canonniers, placés dans une courbe spéciale de la route, fauchaient à chaque décharge deux ou trois hommes par compagnie et nous firent souffrir des pertes considérables avant d'être arrivés à portée de fusil.

Dès que nous eûmes passé ce point périlleux, nous abandonnâmes la grande route, et prenant un champ sur notre droite, nous nous formâmes en ligne. Devant nous était un bois épais pour la possession duquel nos soldats et les Français luttaient avec acharnement. Il était défendu par un bataillon portugais et par deux régiments anglais, et assailli par une véritable fourmière de tirailleurs français, mais, ni ceux-ci ne réussissaient à nous en chasser, ni les nôtres ne parvenaient à se débarrasser de leurs attaques continuelles. Nous avions pour mission de soutenir les défenseurs de ce bois, et nos compagnies y furent envoyées l'une après l'autre à mesure qu'un renfort de troupes fraîches devenait nécessaire ; deux autres colonnes formées en ligne se préparaient à user de la bayonnette dans le cas où nos efforts ne seraient pas couronnés de succès.

Ceux même de mes lecteurs peu au courant des choses militaires, comprendront que les sentiments d'un homme engagé subitement et sans préparation

dans un combat, diffèrent absolument des impressions du même homme lorsqu'il va graduellement vers le danger. Nous n'avions rêvé à rien moins qu'à une attaque générale pour ce matin-là, et nous nous trouvions engagés au fort de la lutte avant d'avoir pu y songer. Tous nos actes donc, tous nos mouvements furent faits sous l'influence d'une sorte d'excitation qui bannissait absolument toutes les idées qui ne se rapportaient pas aux incidents qui se déroulaient devant nous ; je veux dire la crainte de voir nos hommes lâcher pied, et une ardeur inexprimable à joindre l'ennemi. Ce dernier désir fut satisfait plus d'une fois, car nous combattions dans un bois épais et souvent corps à corps.

La lutte continua sans résultats de part ni d'autre jusques vers trois heures de l'après-midi ; à ce moment, les Français, comme fatigués de leurs attaques inutiles, commencèrent à mollir, et peu à peu reculèrent. Non loin du point où nous nous trouvions, s'élevait un château, propriété du maire de Biarritz (1). Les Français avaient fait dans la matinée des efforts désespérés pour s'en emparer. Dès que le feu commença à diminuer, Sir John Hope, suivi de trois ou quatre aides-de-camp et de quelques dragons d'escorte, se dirigea vers ce château. Il était monté dans une

(1) Le maire de Biarritz s'appelait Commamale ; le château et le bois, dont il est question plus loin, portent encore aujourd'hui le nom de Barroilhet. (Voir appendice, note B.)

chambre d'un étage supérieur, d'où il observait l'ennemi ; son état-major et ses dragons se promenaient dans la cour, et les quelques tirailleurs embusqués derrière une haie qui bordait le château, s'étaient étendus pour se reposer, quand une masse d'infanterie française, après s'être formée dans un chemin creux situé un peu sur la gauche, s'élança en avant. Le mouvement fut si rapide et la force employée si grande, que les quelques troupes anglaises qui se trouvaient là furent rompues et la maison entourée. Aussitôt un cri s'éleva : — « Sauvez le général ! Sauvez le général ! » et de tous côtés on se précipita vers le château. Notre secours ne fut pas nécessaire. Voyant ce qui arrivait, Sir John sauta sur son cheval, et, suivi de ses cavaliers, se mit à charger dès la porte cochère. Il reçut trois balles dans son chapeau, et son cheval, grièvement blessé, eut juste la force de le porter hors du lieu du danger, mais la charge avait été décisive (1) ; plusieurs Français furent sabrés, et la petite troupe

(1) • J'ai depuis longtemps conçu la plus haute opinion de Sir J. Hope, et je crois que tout le monde la partage, mais l'expérience de chaque jour me convainc de plus en plus de son mérite. Nous le perdrons cependant, s'il continue à s'exposer au feu comme il l'a fait ces trois derniers jours. C'est un miracle vraiment qu'il ait échappé. Son habit et son chapeau étaient tout criblés de balles, outre la blessure qu'il a reçue à la jambe. Il se met au milieu des tirailleurs, sans s'abriter, comme ils le font, contre le feu de l'ennemi. Cela ne sert à rien, et j'espère que ses amis lui feront des représentations à ce sujet. J'en ai parlé à Macdonald, et je veux en parler moi-même à Sir J. Hope, quand j'en trouverai l'occasion favorable ; mais c'est un sujet délicat. »  
(Lettre de Lord Wellington au colonel Torrens. Tiré de la correspondance de Lord Wellington.)

s'échappa. Le combat recommença alors de toutes parts avec une résolution désespérée. De nouveau l'ennemi se jeta sur le bois pour en chasser les défenseurs et s'assurer de la grande route ; tous ses efforts pour s'en emparer furent vains, et quand l'approche de la nuit obligea les combattants à se séparer, les deux armées occupaient à peu près le même terrain que lorsque la bataille avait commencé.

J'essaierais en vain de décrire la scène qui suivit. L'attaque avait été si vigoureuse et la défense si énergique, qu'amis et ennemis se trouvaient mêlés ensemble. Au lieu du bruit de la mousqueterie, c'étaient à présent des cris et des exclamations proférés dans presque toutes les langues de l'Europe : français, anglais, allemand, hollandais, espagnol, portugais, et comme chacun appelait pour tâcher de découvrir ses camarades, ce fut bientôt une confusion comme il ne s'en était pas produit depuis la Tour de Babel.

L'ennemi ayant fini par rassembler ses bataillons dispersés, se retira dans le chemin creux d'où il avait émergé. De notre côté, il ne se fit aucun mouvement important. Le corps auquel j'appartenais, laissant dans le bois pour le garder les troupes qui l'occupaient les premières, recula jusqu'au champ ou terrain vague où nous avions laissé le reste de la brigade. Là, considérablement diminués en nombre, nous nous rangeâmes en ligne et, après avoir formé les faisceaux, nous suivîmes l'exemple de nos compagnons et nous

allumâmes de grands feux autour desquels officiers et soldats se rangèrent pêle-mêle pour se chauffer.

Je ne me souviens pas avoir vu dans tout le cours de ma carrière militaire, un spectacle guerrier plus caractéristique que celui qu'il me fut donné de contempler alors : trois bataillons, sans compter le mien, formant un millier d'hommes, reposaient autour de leurs feux dans le champ dont j'ai parlé ; derrière eux, leurs armes rangées en ordre, brillaient à la lueur des flammes qui jetaient sur le champ une clarté douteuse. A une vingtaine de yards en arrière, campaient deux régiments de cavalerie, les chevaux au piquet, les hommes couchés par terre ; plus en arrière et de l'autre côté de la route, mes yeux rencontraient les feux de la cinquième et de la première division qui subissaient des éclipses partielles quand des soldats passaient devant eux, ou quand on y jetait quelques brassées de bois. A leur lueur, j'apercevais la route au loin, pleine d'artillerie et de prolonges, et la couleur rouge de l'atmosphère, au-dessus du bois, prouvait que ceux qui l'occupaient reposaient comme nous en se tenant sur leurs gardes. Pour compléter le tableau, la nuit était extraordinairement sombre ; ni lune, ni étoiles ne paraissaient, et un épais brouillard, empêchant les flammes de s'élever au delà d'une certaine hauteur, leur faisait projeter une lueur plus intense sur les objets environnants. Enfin, nous savions que nous touchions l'ennemi et que le combat

recommencerait au jour. Toutes ces choses surexcitèrent tellement mon imagination, que je fus longtemps avant de pouvoir suivre l'exemple de mes camarades et de m'étendre pour dormir. La fatigue l'emporta enfin sur l'enthousiasme : quand j'eus mangé ma part de provisions apportées par le fidèle Francisco, je m'enveloppai de mon manteau, et, tournant mes pieds vers le feu, je me laissai gagner par le sommeil.

Il faisait encore nuit quand le mouvement général autour de moi m'arracha au repos. En une minute, l'infanterie fut sous les armes, la cavalerie à cheval, et les artilleurs à leurs pièces, mèches allumées, pas une parole n'avait été prononcée si ce n'est pour donner des ordres. Nos feux étaient cependant à peu près consumés, et ne répandaient plus qu'une lueur rouge, insuffisante pour réchauffer nos membres glacés ; mais nous supportions ce froid intense avec une patience exemplaire, sachant bien que l'affaire serait assez chaude pour mettre notre sang en mouvement dès que le jour paraîtrait. Tous les voyageurs savent qu'il n'y a pas d'heure plus froide que celle qui précède le jour ; il gelait ce matin là et un vent glacial nous coupait le visage. Néanmoins notre courage se maintint ferme et nous comptions les minutes avec impatience. Le jour parut à la fin, mais l'ennemi ne bougea pas. Il était devant nous en forces considérables et semblait attendre notre attaque. Deux heures passèrent ainsi jusqu'à l'arrivée de Lord

Wellington qui, uniquement pour en finir, ordonna à trois bataillons portugais d'avancer. Devant ce mouvement, l'ennemi reprit aussitôt l'offensive ; la brigade portugaise fut reçue bravement et repoussée après un assez long échange de coups de fusil : et l'ennemi attaqua alors avec intrépidité les troupes qui occupaient la route et le bois.

Rien n'est admirable comme l'impétuosité de la première attaque des Français : ils s'avancent d'abord lentement et en silence, et arrivés à un ou deux cents yards du point qu'ils veulent enlever, ils poussent un cri discordant et s'élancent en avant. Ils sont enveloppés par un vrai nuage de tirailleurs qui marchent dans une apparente confusion, mais avec une grande bravoure et savent mieux que n'importe quelle troupe légère, profiter de toute espèce de couverts pour s'abriter. Le courage froid des Anglais est tout-à-fait propre à recevoir ce premier choc des Français ; dans cette occasion, nos gens accueillirent les assaillants comme à la parade, les hommes restant dans le rang et ne faisant feu qu'au commandement. Tous les efforts du maréchal Soult pour s'emparer de la maison du maire, ainsi que de l'enclos et du bois voisins furent inutiles et sa formidable colonne qui couvrait toute la route aussi loin que l'œil s'étendait, ne put pas être utilisée.

Les choses continuèrent ainsi jusqu'à midi, et un



très-petit nombre de troupes prirent part à ce premier engagement. La brigade dont je faisais partie, la brigade de cavalerie légère ainsi que la plus grande partie de la première division, avaient été jusque-là simples spectateurs de la valeur des autres quand l'ennemi, comme fatigué et découragé de ses vaines tentatives, battit soudain en retraite. Son infanterie se retira derrière des hauteurs qui la couvraient en partie à notre vue, ses canons furent ramenés en arrière et ses tirailleurs reculèrent, laissant notre corps avancé maître du terrain disputé. Une retraite sérieuse semblait avoir commencé, et beaucoup d'entre nous s'étonnaient de ne pas recevoir l'ordre de se porter en avant, mais notre général en gardant fermement ses soldats à leur poste, montra qu'il avait deviné l'intention de son adversaire, et qu'il était bien meilleur juge des mesures qu'il lui appartenait de prendre que les nombreux critiques qui se permettaient de le censurer. Ce mouvement n'était de la part du maréchal français qu'une manœuvre pour nous attirer hors de notre position, et affaiblir le centre de notre ligne en obligeant notre gauche à avancer. Quoique habilement exécutée, elle échoua, grâce à la sagacité supérieure de Lord Wellington. Au lieu de nous fatiguer par un changement de positions inutile, il donna l'ordre de profiter de cette trêve momentanée pour faire cuire notre dîner, mesure que le long jeûne de nos soldats, particulièrement des Portugais,

qui n'avaient rien mangé depuis l'avant-veille, rendait très-désirable.

En un instant, des feux nombreux furent de nouveau allumés, et la moitié des hommes dans chaque régiment se débarrassèrent de leurs fourniments et se mirent au travail, coupant du bois, faisant bouillir les marmites, et préparant le repas pour leurs camarades. Six ou huit chariots à ressorts étaient arrivés, et les blessés incapables de se trainer sur les derrières de l'armée, furent ramassés dans les divers endroits où ils gisaient, mêlés avec les morts et placés dedans avec autant de soin que les circonstances le permettaient. Les cris et les gémissements de ces pauvres diables résonnaient pitoyablement à nos oreilles, et le silence absolu de quelques-uns d'entr'eux n'était pas moins effrayant, car nous n'avions que trop de motifs de croire qu'ils étaient destinés à mourir en route. Les muletiers et autres suivants des camps ne restaient pas oisifs pendant ce temps ; ces harpies, répandues par grandes bandes sur toute l'étendue du pays, dépouillaient les morts avec une incroyable rapidité. Ils étaient si habiles qu'on les surprenait rarement en flagrant délit. Rien ne m'a plus étonné que la promptitude avec laquelle ils opèrent : un homme tombe à votre côté et immédiatement après, si vous regardez autour de vous, il est aussi nu qu'an moment de sa naissance, sans que vous puissiez deviner par qui ses vêtements ont été enlevés.

Je profitai de cette suspension d'armes pour me porter vers le front de bandière et examiner de sang-froid la nature du terrain où nous avions combattu la veille. Il était littéralement couvert de cadavres d'hommes et de chevaux ; autour de la maison du maire, principalement, ces cadavres gisaient en tas. Un grand nombre de Français avaient été tués à coups de sabre. J'en remarquai un dont la tête était complètement coupée en deux, le sabre de son adversaire ayant pénétré jusqu'à la hauteur des yeux ; un autre était couché sur le dos, la figure également fendue par un coup de sabre le long de la ligne du nez. Le plus grand nombre cependant avaient été tués à coups de feu ; ils étaient mêlés indistinctement, Français et Anglais, comme si chacun d'eux avait reçu la mort de la main de son voisin.

Je n'étais pas assez absorbé par la contemplation des morts pour ne pas jeter au loin des regards anxieux sur les vivants. L'ennemi s'était retiré, il est vrai, et l'on n'apercevait aucune colonne sur la route, ni aucune masse dans les bois, mais je remarquai des soldats traversant la grande route sur notre droite par groupes de deux ou trois à la fois, comme s'ils opéraient quelque formation qu'ils désirassent dérober à nos regards. Le mouvement n'échappa point à mes camarades « Ils vont nous attaquer, » dit un vieux sergent qui se trouvait près de moi, et la prédiction ne fut pas plus tôt faite qu'elle s'accomplit. Comme si

elles sortaient de dessous terre, deux masses puissantes d'infanterie, appuyées par le feu de douze canons, s'élancèrent en avant, l'une un peu à droite du point où je me trouvais, l'autre sur l'église et le village d'Arcangues, et telle était la furie de leur attaque, que pendant un moment elles balayèrent tout devant elles. Un corps portugais, qui occupait le premier de ces deux points, fut rompu et lâcha pied ; un régiment anglais, placé de façon à le soutenir, imita son exemple et, pour la première fois depuis que la bataille avait commencé, la tête d'une colonne française se montra sur le champ commun.

Pendant ce temps tout était hâte et tumulte sur nos derrières. Les pillards, prenant leurs jambes à leur cou, fuyaient dans toutes les directions ; les chariots chargés de blessés gagnaient du champ à un pas qui n'était pas des plus modérés, secouant plus qu'il n'aurait fallu, ceux qui les remplissaient. Nos gens, jetant au feu leur dîner à moitié cuit, remettaient leurs fourniments et formaient leurs rangs et l'artillerie, qui avait commencé à se retirer, gagnait le front de bataille en un temps de galop. Deux escadrons de cavalerie reçurent l'ordre d'avancer, tant pour ramener les fuyards que pour arrêter un corps ennemi qui, en ce moment, apparaissait sur la grande route et je dois dire que nos cavaliers s'acquittèrent bien de leur mission. Tous ceux qu'ils rencontrèrent, Anglais ou Portugais, furent ramenés à grands coups de plat de

sabre sur la tête et sur les épaules, après quoi, s'élançant par dessus un taillis qui avait caché leur manœuvre ils allèrent répandre la mort et l'effroi dans les rangs de l'infanterie française. Nous n'eûmes pas grand temps pour regarder ce que faisaient les autres ; nous fûmes bientôt en ligne nous-mêmes et nous avançâmes au pas de charge.

Ce fut une attaque terrible, épouvantable. L'ennemi soutint noblement le choc et combattit avec une résolution désespérée, mais enfin il fut refoulé dans le bois, comme j'ai vu quelquefois un taureau en repousser un autre. Alors recommença ce bruit incessant de mousqueterie qui avait résonné la veille à nos oreilles, et quatre ou cinq pièces de canon firent pleuvoir sur nous une grêle de mitraille et de boulets qui, sans l'abri des arbres, nous auraient envoyés tous dans l'éternité.

Dès que nous fûmes entrés nous-mêmes dans le bois, notre ordre serré se perdit en dépit de tous les efforts. Nous combattîmes avec la même ardeur par petits détachements, pressant de tous côtés l'ennemi, qui fut bientôt aussi divisé que nous-mêmes. Le terrain perdu fut regagné. Il était impossible de retenir nos soldats qui s'avancèrent jusqu'au bord d'un petit lac de l'autre côté duquel les Français fuyaient confusément ; cette vue redoubla notre ardeur, et nous les suivîmes dans un désordre presque aussi grand que le leur.

Nous avions déjà atteint l'extrémité du lac en poursuivant un peu étourdiment deux pièces de campagne qui se retiraient devant nous, lorsqu'un cri s'éleva soudain : « La cavalerie ! la cavalerie ! » Et, en effet, une troupe de dragons s'avancait au galop. Nous n'avions pas le temps de nous réunir, ni de nous former en carré, et nous nous plaçâmes de notre mieux en cercles compactes pour les recevoir. Ils arrivaient avec le bruit du tonnerre ; un cercle vacilla, quelques hommes abandonnèrent le rang, et il fut aussitôt rompu. Celui dans lequel je me trouvais tint avec plus de fermeté ; nous les laissâmes approcher et quand le poitrail de leurs chevaux toucha presque la pointe de nos bayonnettes, une décharge bien dirigée en renversa bon nombre. Nous reculâmes ainsi, poursuivis et fauchés par la cavalerie, jusqu'à l'entrée du bois. Là, nous tinmes ferme de nouveau un moment, et lorsqu'un clairon eut sonné le rappel, nous continuâmes à battre en retraite et rejoignîmes le reste de la brigade.

Nous fûmes ensuite dirigés vers un fossé où nous reçûmes l'ordre de nous coucher pour nous abriter d'une forte canonnade que l'ennemi dirigeait encore sur nous. Un couple de brigades fut en même temps envoyé vers la droite pour soutenir la division légère qui était vivement attaquée dans sa position d'Arcangues. La colonne française s'y était présentée au moment où un régiment qui gardait l'église nettoyait ses fusils, et avait ainsi la moitié des hommes désar-

més par le fait ; mais quoique repoussées dans le village et les jardins, nos troupes se maintinrent dans l'église et sur les hauteurs avoisinantes, et les Français ne firent aucun progrès durable sur ce point. Les pertes de notre côté avaient été si fortes cependant, et l'ennemi continuait ses efforts avec tant d'ardeur, qu'on jugea utile d'envoyer des troupes fraîches pour relever celles qui étaient engagées depuis si longtemps ; cinq ou six bataillons furent donc retirés de nos derrières, et le poste qu'ils avaient occupé jusqu'alors, laissé entièrement à notre garde.

Je ne sais pas si l'intention de Soult était de provoquer ce mouvement, ou s'il espérait en profiter, mais dès que les bayonnettes de nos troupes détachées commencèrent à briller dans le bois, derrière Arcangues, une nouvelle attaque plus déterminée fut faite sur notre front. Le corps qui le défendait était peu nombreux et absolument rendu de fatigue par un dur combat joint au manque de nourriture ; aussi lâcha-t-il pied presque immédiatement, et les Français furent de nouveau sur nous. Nous fûmes à notre tour chaudement engagés et à ce qu'il me sembla, contre une colonne plus épaisse et plus nombreuse qu'aucune de celles qui nous avaient précédemment attaqués. Le bois et la maison du maire furent emportés ; les Français avançant avec des cris et une grande valeur, mirent en fuite nos alliés les Portugais et accablèrent un ou deux régiments anglais. Nous-mêmes, après nous être maintenus

fermement jusqu'alors, nous commençons à être ébranlés, quand Lord Wellington arriva au galop. L'effet fut électrique : « Il faut garder votre position, mes enfants, » cria-t-il « il n'y a rien derrière vous. Chargez ! chargez ! » Un cri s'éleva, beaucoup de fuyards qui avaient perdu leurs corps se mirent en ligne sur notre flanc ; nous ne fîmes qu'une décharge et nous nous élançâmes à la bayonnette. L'ennemi ne soutint pas l'attaque ; ses rangs furent brisés, et il se mit à fuir dans un désordre complet. Nous le suivîmes sans lui donner le temps de se remettre de sa panique, et sans presque aucune perte en tués ou blessés, nous reprîmes possession du château et du fourré. Ce fut le dernier effort des deux côtés, car l'obscurité commençait déjà, et nous nous trouvâmes pour la seconde fois, à la fin d'un jour de carnage et de fatigue, occuper exactement le même point que nous occupions au lever du jour. Le même tumulte étrange suivit, des hommes de tous les pays s'appelant dans leur langue ; ce fut aussi le même arrangement de feux et de combattants fatigués dormant tout autour. Mon corps fut envoyé aux avant-postes à un quart de mille sur la droite, et tous ceux qui n'étaient pas employés aux piquets s'endormirent bientôt lourdement à côté du feu.

---



### CHAPITRE XIII.

Un corps allemand déserte, officiers en tête, et passe dans les lignes anglaises à la nouvelle de l'issue de la bataille de Leipsig. — Positions des deux armées. — Soult et Wellington en face l'un de l'autre sur les hauteurs. — Retraite des Français.

Pour ne pas interrompre le récit des affaires sanglantes de cette journée, j'ai omis de rapporter un événement plus important peut-être par ses résultats que ne le fut même l'heureuse résistance d'un corps britannique à l'attaque de presque toute l'armée française. Le lecteur se rappellera sans doute qu'à cette même époque, les différents états de l'Allemagne, après avoir si longtemps supporté le joug français, commencèrent à affirmer leur indépendance. Plusieurs avaient déjà pris les armes contre l'ennemi commun. La bataille de Leipsig avait eu lieu, la confédération du Rhin était dissoute, la Hollande et les Pays-Bas, en grande partie, rendus à leur légitime souverain, et en arrière

des lignes alliées, depuis Huningue jusqu'aux Pays-Bas, tout le pays était libre. L'état des choses n'avait pu être caché à plusieurs brigades de troupes allemandes attachées à l'armée du maréchal Soult, et environ 4,000 d'entr'eux entretenaient des rapports secrets avec Lord Wellington par l'intermédiaire de leurs chefs. Le général français, qui se doutait de quelque machination, avait déjà envoyé une brigade de ces étrangers à l'arrière-garde ; il menaçait d'y envoyer le reste, et il n'est pas douteux que sa menace n'eût été suivie d'effet sans les événements des trois derniers jours. L'extrême fatigue des bataillons français l'obligea à placer aux avant-postes ce matin-là un corps d'Allemands qui, à peine installés dans leur position, songèrent à mettre à exécution un plan que leurs officiers avaient dès longtemps mûri. Ils désertèrent avec armes et bagages, et furent reçus dans nos lignes, d'où on les embarqua pour leur pays, ainsi qu'ils en avaient manifesté le désir. Outre la perte en blessés et en tués qui, suivant les calculs les plus modérés, dut s'élever à quatre mille homme au moins pendant les dernières opérations, le maréchal Soult vit donc son armée s'affaiblir par la désertion de quinze cents ou deux mille vieux soldats.

Nous passâmes la nuit du 11 comme celle du 10 en plein air autour de nos feux. Une ration de bœuf, de biscuit et de rhum avait été distribuée ; nous fîmes cuire le bœuf sur des charbons, et il nous fournit un

repas substantiel, bien utile pour réparer nos forces. Le rhum passa de main en main, les pipes et les cigares furent allumés, et avant de nous endormir, plus d'une rude plaisanterie avait été échangée et plus d'un morceau chanté. Ce n'est pas que nous fussions insensibles à des pensées plus graves et plus mélancoliques : nos rangs avaient été bien éclaircis ; beaucoup de nos braves camarades étaient tombés, et je peux assurer que nous déplorions leur perte au milieu de notre gaieté ; mais la guerre rend très-égoïste, et lorsqu'on n'a perdu aucun ami particulier, comme par exemple, Grey l'était pour moi, il faut reconnaître qu'on songe moins aux morts qu'aux vivants. Chacun est trop heureux de se retrouver sain et sauf pour dépenser beaucoup de paroles en regrets superflus envers ceux qui ont péri.

L'aurore du 12 nous trouva encore sous les armes. Avant le lever du jour, le bataillon laissant deux compagnies pour servir de tirailleurs au besoin, se retira derrière une haie afin d'avoir un champ découvert devant lui en cas d'attaque. Nous espérions que notre feu serait mieux dirigé par ce moyen, et notre charge plus décisive grâce au grand espace libre que nous avions devant nous ; mais l'ennemi ne nous donna pas l'occasion de mettre ces plans à exécution.

Quoique l'armée française fut encore devant nous en nombre considérable, elle restait immobile. Les heures s'écoulaient sans aucun mouvement de part ni

d'autre, quand, vers huit heures, la colonne française qui occupait la grande route commença à rétrograder. Comme s'il avait été écrit que la retraite ne s'effectuerait pas sans effusion de sang, un officier d'artillerie anglais, voyant cela, fit décharger probablement sans ordres, les deux pièces qu'il commandait. Je ne sais pas si cela irrita le maréchal, ou s'il voulut nous faire croire à une reprise des hostilités, toujours est-il que la colonne s'arrêta, fit volte-face, et eut l'air de reprendre l'offensive. Les piquets s'avancèrent, et il s'ensuivit une escarmouche ; aucune attaque décidée ne fut faite pourtant, et vers neuf heures, le feu cessa, et les hostilités furent suspendues de fait.

Je profiterai de cette pause pour décrire la position des deux armées aussi fidèlement que possible, par ce qu'il m'était permis d'en juger.

L'extrême gauche des Anglais, et par conséquent l'extrême droite de l'armée française, s'appuyaient à la mer. Entre celle-ci et la grande route se trouvait un petit lac mesurant environ un mille de circonférence ; le terrain au delà de ce lac était si escarpé et si couvert par des enclos, que quelques compagnies seulement suffisaient à sa garde. Il serait peut-être plus exact de dire que la gauche de notre armée et la droite de l'ennemi s'appuyaient à ce lac. La grande route, qui était une clé de notre position, courait le long d'une haute colline au-dessus du lac. Pour la défendre, une batterie de trois canons avait été placée

un peu à gauche, de façon à dominer une grande étendue de chemin. Sur la droite de la route se trouvait la maison du maire avec ses dépendances, ses jardins et ses arbres épais, pour la possession desquels tant de sang avait été répandu. De ce côté, le terrain était parfaitement uni, c'est-à-dire que ni les Français ne possédaient l'avantage d'une élévation, ni aucune des deux armées ne pouvait se vanter d'être couverte par des bois. Mais à portée de mousquet de la maison du maire, les choses changeaient, et la face générale du pays prenait un esprit différent.

Dans la position dont j'ai déjà parlé, et où mon corps se trouvait stationné ce matin-là, les Français et les Anglais étaient séparés les uns des autres par un ravin. Le terrain occupé par l'ennemi était plus élevé que celui où nous nous trouvions, mais le nôtre était pourvu de fourrés plus nombreux. Dans les deux lignes, une ou deux fermes servaient de postes retranchés, et du côté de l'ennemi, le flanc de la colline était couvert de genêts sauvages.

Le ravin courrait d'abord en droite ligne pendant environ deux ou trois cents yards puis, faisant un coude, traversait la colline occupée par les Français, laissant l'église d'Arcangues presque en face de notre position actuelle. Cette église est bâtie sur une éminence détachée ; elle était complètement entourée par des ravins, sauf sur le derrière où la hauteur finissait en pente douce par une plaine boisée. Au delà

d'Arcangues, il me fut impossible de faire aucune observation un peu précise, mais autant que je pus en juger, le pays semblait plat, avec des inégalités de terrain semblables à celles que j'ai décrites. Il y avait, en outre, beaucoup de bois répandus çà et là, ainsi que plusieurs villages occupés, les uns par les Français et les autres par nous. En somme, aucune des deux positions ne paraissait grandement supérieure à l'autre et la nôtre n'aurait pas frappé un œil moins exercé en ces matières que celui du chef qui la choisit pour sa ligne d'hiver.

J'ai déjà dit qu'après une fusillade qui dura jusque vers midi, un silence solennel s'étendit sur toute la ligne. Ce n'est pas que le maréchal Soult renonçât à l'espoir de forcer notre gauche, et de s'assurer ainsi la possession de la route par laquelle nous recevions nos approvisionnements, mais voyant qu'il ne pouvait emporter la position de vive force, il commença à manœuvrer. Je ne peux faire une description des changements qui eurent lieu parmi les différentes divisions de l'armée, et je dois me contenter de dire ce que je vis moi-même, bien que cela ne puisse donner qu'une faible idée des magnifiques opérations de ces deux puissants joueurs.

Nous étions couchés derrière une haie depuis une demi-heure, lorsque notre attention fut attirée par l'arrivée d'un groupe de cavaliers sur la colline occupée par les Français : C'était Soult et son état-

major. Le maréchal descendit de cheval, et appuyant une longue-vue sur la selle, parcourut notre ligne du regard. A ce moment arriva Lord Wellington, suivi d'une vingtaine d'aides-de-camp et d'ordonnances ; son attention fut immédiatement attirée par son adversaire, et les deux commandants en chef se regardèrent l'un et l'autre pendant quelques secondes. Un cavalier français se détacha alors de son groupe au galop, et Lord Wellington se dirigea vers Arcangues de toute la vitesse de son cheval.

Soult était parti dans la même direction et nous nous demandions ce qui allait suivre, quand la tête d'une colonne française se montra soudain sur une hauteur en face d'Arcangues. Nous nous attendions à une attaque, mais elle n'eut pas lieu ; comme si les deux colonnes s'étaient donné le mot pour occuper en même temps leurs positions, l'ennemi avait à peine paru, que les bayonnettes de notre septième division brillèrent dans le bois derrière Arcangues. Soult se montra à son tour sur les hauteurs opposées, regardant avec anxiété la marche en avant de nos troupes. Son plan avait été deviné, et sa colonne disparut peu à peu.

« — Que va-t-il arriver à présent, » pensais-je ? Je n'eus pas le temps de faire beaucoup de suppositions ; une masse de troupes couronna les hauteurs en face de nous, et aussitôt deux ou trois brigades fraîches vinrent nous appuyer ; l'ennemi se retira encore. Les

heures du jour s'écoulèrent ainsi, les têtes des deux colonnes se montrant et disparaissant successivement sur divers points ; les deux armées étaient guidées comme les pièces sur un échiquier par deux joueurs habiles. Enfin, la nuit arriva et arrêta les manœuvres, et nous nous préparâmes à la passer aussi confortablement que les circonstances le permettaient.

Je fus désigné pour commander le piquet cette nuit, et je me dirigeai avec mes hommes vers le poste qui m'était assigné, au fond d'un ravin, qui séparait les deux armées. Notre feu fut allumé et nos sentinelles placées sur la pente qui conduisait à ce ravin, à une trentaine de pas des sentinelles françaises dont les avant-postes se trouvaient sur le sommet de cette même pente. Chaque homme était ainsi à la merci de l'autre, mais les Anglais et les Français étaient trop bien dressés] à l'école de la guerre moderne pour songer à porter atteinte au caractère sacré qui est heureusement le privilège des sentinelles.

On croira facilement que ce fut pour moi une nuit d'anxiété. Mon ami Grey était avec moi et nous passâmes le temps assez gaiement, sans nous reposer toutefois. Chaque demi-heure, nous visitions à tour de rôle les sentinelles qui étaient en outre, suivant l'usage, relevées de leur faction toutes les deux heures. Les simples soldats, sur lesquels ne repose aucune responsabilité, dormirent avec leur fusil à leur côté ; quant à nous, dans l'intervalle de nos rondes, nous

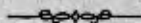


restâmes assis devant le feu à fumer et à causer. Tout se passa tranquillement et, jusque bien après minuit, à l'exception du qui-vive des sentinelles, aucun bruit ne se fit entendre et il ne survint pas d'incident digne d'intérêt.

Vers deux heures du matin, le 13, une sentinelle m'informa qu'elle avait entendu dix minutes avant beaucoup de mouvement chez les Français, et qu'elle avait vu la lueur d'une fusée. « — A-t-on relevé les sentinelles depuis longtemps, » lui demandais-je ? « — On vient de les relever, » me répondit-il ! « — Il faut reconnaître ce qui se passe, » répliquai-je, et je m'approchai en rampant des vedettes ennemies. Il y en avait une juste en face de moi. Quoiqu'il fût très-sombre, je distinguai son manteau et son fusil, et voyant que tout était tranquille, je me retirai également en rampant.

Une demi-heure après je visitai le même homme. « — Y a-t-il quelque chose de nouveau, » lui demandai-je ! — « Non, tout est tranquille. » Renouvelant mon expérience, je trouvais la sentinelle française au même endroit. La même chose arriva à chaque visite jusqu'à quatre heures du matin ; à cette heure-là, on n'avait pas encore relevé la sentinelle française. Je fus me consulter avec Grey et nous convînmes de faire une patronille pour savoir où en étaient les choses. Prenant quatre hommes avec moi, je gagnai de nouveau le haut de la colline en rampant.

La sentinelle était encore là. Nous nous approchâmes, elle ne bougea pas. Nous nous jetâmes sur elle ; c'était une bûche de bois recouverte d'un manteau avec un fusil à côté. L'ennemi était parti, et il n'en restait d'autres vestiges que les feux. Naturellement nous transmîmes de suite l'information à notre corps. On fit une reconnaissance générale sur le front de la gauche entière et l'on constata que Soult s'était retiré, emmenant avec lui son artillerie, ses bagages et même ses blessés. Nous rendîmes hommage à l'adresse avec laquelle il avait conduit sa retraite.



## CHAPITRE XIV.

Nouveaux quartiers d'hiver. — Rigueur de la saison. — Le fort Charlotte. — Le Maire de Biarritz. — Excursion à Irun. — Dévastations commises par les maraudeurs sur les derrières de l'armée. — Le château d'Urtubie pillé par eux.

Aucun mouvement n'eut lieu sur la gauche de l'armée jusqu'à deux heures après le lever du jour. Des détachements de cavalerie et d'infanterie légère furent, il est vrai, envoyés de temps à autre en reconnaissance afin de nous garder contre un retour soudain de l'ennemi, mais le corps principal garda ses positions du jour précédent et l'emplacement des avant-postes ne fut pas changé. Vers neuf heures du matin, cependant, quelques mutations eurent lieu ; ainsi mon piquet alla relever un corps de Brunswick qui occupait une ferme près du point où le ravin entraît dans les positions de l'ennemi. L'infatigable Soult n'avait retiré ses troupes que pour les porter du côté opposé. Il employa la nuit

du 12 à faire défiler ses bataillons à travers le camp retranché, et le 13, au point du jour, il se montra en force sur notre droite. Sir Ronland était préparé à le recevoir et sa division soutint l'effort de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts. Une attaque décisive fut faite alors, et les Français, déjà épuisés de leurs efforts des quatre jours précédents, furent totalement défaits. Ils échappèrent avec difficulté dans l'intérieur de leurs lignes fortifiées, laissant cinq mille hommes sur le champ de bataille.

Mais je ne veux pas empiéter sur le domaine de l'historien, et je reviens à moi-même et à mon bataillon.

La maison dont nous primes possession montrait, par des signes non équivoques, qu'elle avait été le théâtre de plusieurs combats désespérés. De tous les côtés les murs étaient percés par les boulets ; les portes et les fenêtres en pièces ; une bombe, après avoir traversé le toit, avait fait écrouler le plafond et mis le feu à la charpente ; plusieurs morts gisaient dans les appartements, et le petit jardin en était couvert. On enterra ces derniers, mais il y en avait des quantités cachés dans les buissons de la colline qui se trouvait au-delà, et qui devinrent la pâture des loups et des vautours, ainsi qu'on s'en aperçut par la suite. Une odeur répugnante était répandue dans la chaumière et dans ses alentours. Ce n'est pas que les cadavres fussent entrés en putréfaction, car, quoique exposés depuis deux jours à l'influence de l'atmosphère, le

temps était trop froid pour permettre à la décomposition de commencer, mais les exhalaisons d'un champ de bataille ordinaire sont très-désagréables par elles-mêmes et je ne peux les comparer qu'à celles d'une boucherie, quand on y a tué des bœufs et des moutons pour le marché.

Au coucher du soleil, nous fûmes relevés et nous rejoignîmes le régiment. Il était entassé dans une seule maison, située à une extrémité de la pelouse où nous avions fait halte la veille, croyant avoir à charger l'ennemi. Les officiers et les hommes reposaient pêle-mêle sur la terre sans plancher, et trop heureux était celui qui pouvait s'étendre de son long sans être poussé ou foulé par ses voisins. La nuit s'écoula tranquillement, et un lourd sommeil suivit tant de dangers et de fatigues, spécialement pour ceux d'entre nous qui avaient eu à veiller la nuit précédente. Longtemps avant le jour, nous étions sous les armes dans la matinée du 14. Dès qu'il parut, nous fûmes dirigés vers la droite, et nous fîmes halte sur une hauteur en face le village de Bidarri (1), immédiatement derrière l'église d'Arcangues. Au moment de nous mettre en marche, le ciel était couvert et l'air froid; la pluie ne tombait pas cependant, mais à peine eûmes-nous gagné notre nouveau poste, qu'une forte averse commença, et sans l'arrivée opportune de nos tentes, nous aurions encore

(1) Bassussarry, probablement.

passé vingt-quatre heures sans nous reposer. Aussi les tentes, que nous regardions avec horreur quelques semaines auparavant, nous parurent-elles des demeures dignes d'un prince. Ceux qui n'ont pas eu à garder leurs vêtements cinq ou six jours de suite sur eux, ne peuvent comprendre le plaisir qu'on éprouve alors à se déshabiller, et surtout la joie ineffable qui suit l'instant où l'on a retiré ses bottes.

La pluie continua à tomber durant toute la journée, en sorte que nous fûmes peu tentés d'aller nous promener. Je me rappelle que nous réussîmes pour la première fois à faire du feu dans notre tente et que nous échappâmes aux inconvénients de la fumée en nous étendant par terre. Nous passâmes notre temps à manger, boire, fumer, causer et dormir, et, bien que cela puisse sembler étrange à ceux qui n'ont pas été militaires, les heures que nous dépensâmes ainsi m'ont laissé un souvenir fort agréable.

La meilleure moitié du jour suivant s'étant écoulée sans qu'aucun ordre nous eût été donné de rejoindre nos quartiers, nous commençâmes à craindre que les circonstances n'obligeassent Lord Wellington à nous laisser le reste de l'hiver sous la tente. Notre crainte n'était pas fondée, car les ordres arrivèrent vers une heure et demie de l'après-midi ; à deux heures, nos tentes étaient pliées, notre bagage placé sur les mules et nous nous dirigeâmes vers la grande route. Nous nous flattions d'aller reprendre notre ancienne habitation

que notre travail et notre habileté avaient rendue si agréable, mais notre espoir fut déçu.

Nous reflmes presque pas à pas le même chemin que nous avions fait pendant les dernières opérations militaires jusqu'à la pelouse où nous bivouaquâmes avec si peu de confort le 10 novembre. Je crois avoir dit que plusieurs fermes étaient contiguës à ces champs. Ce n'étaient guère que des chaumières, sauf l'une d'entr'elles qui avait une hauteur et une apparence respectables. Elle ne nous échut pas en partage, et je ne peux pas dire que je fus particulièrement enchanté de celle qui fut notre lot.

Notre chambre était située au rez-de-chaussée ; elle avait une cheminée, œuvre de ceux qui nous avaient précédés, et parmi lesquels ne se trouvait évidemment personne qui eût notre habileté en maçonnerie, car elle fumait abominablement. Nos prédécesseurs avaient été plus heureux dans la construction des fenêtres ; leur papier huilé résistait avec obstination au vent et à la pluie. En somme, l'ensemble manquait absolument de confortable, et contrastait désagréablement avec notre ancien appartement. Cependant nous étions trop heureux de nous trouver de nouveau abrités par un toit, pour dépenser beaucoup de temps en regrets inutiles.

C'est une observation ancienne et juste que le mot confort est tout-à-fait relatif. Nous fûmes obligés d'en convenir quand le 18, vers deux heures de l'après-

midi, nous nous trouvâmes de nouveau en route vers les avant-postes où nous allions relever une autre brigade. Ceux qui vivaient alors se rappellent la crudité de l'hiver de 1813-14. Même dans le midi de la France, la gelée était si intense par moments, que des étangs et des lacs d'une profondeur considérable se trouvaient couverts d'une couche de glace; quand il ne gelait pas, c'étaient des tempêtes de vent froid et de pluie. Or, le 18 décembre était justement un de ces jours-là, et en nous trouvant exposés à cette tempête sans pitié, nous fûmes obligés de reconnaître que notre chambre, sur les désagréments de laquelle nous nous étions complus à nous étendre minutieusement, était, après tout, une demeure qui n'était pas méprisable.

Le corps employé à garder le front de la colonne de gauche, se composait d'une brigade de trois bataillons, soit dix-huit cents hommes; six cents d'entr'eux fournissaient les piquets, les autres servaient de soutien en cas d'attaque, et étaient employés à fortifier leur poste. Nos tentes étaient dressées sur la pelouse même où nous avions bivouaqué deux nuits de suite pendant la dernière action; les hommes abattaient le bois autour de la maison du maire, dressaient des parapets et construisaient une redoute carrée, capable de contenir un bataillon entier. Cette redoute fut appelée du nom de la fille du digne magistrat qui résidait alors à Biarritz, et s'était déclaré partisan des



Bourbons. On la nomma *Fort Charlotte*, ce qui donna lieu à autant de calembourgs qu'il s'en fait d'habitude à l'apparition d'une langue ou d'un plat de cervelles sur la table d'un badaud de Londres ; personne ne s'amusait plus de ces calembourgs que le père de la jeune fille, qui entretenait des relations suivies avec l'officier qui commandait les avant-postes. La ville de Biarritz, habitée alors par cet honorable gentleman, et qui est bâtie au bord de la mer et en dehors de la ligne des opérations, n'était occupée ni par les Français ni par les troupes alliées ; elle constituait, au contraire, une sorte de territoire neutre que visitaient les patrouilles des deux armées, et ses habitants vendaient des denrées à l'une et à l'autre indifféremment. Quoique le maire ne s'abaissât pas à faire aucune espèce de trafic, l'état de sa propriété, envahie par les forces ennemies, lui fournissait une excuse légitime pour faire de temps en temps une visite chez nous, sans devenir, autant que j'aie pu l'apprendre, un objet de soupçon pour ses compatriotes.

Je fatiguerais au delà de toute mesure la patience de mes lecteurs en leur racontant le détail de chacune de nos journées depuis le 21 décembre 1813, jour où nous retournâmes à nos cantonnements, jusqu'au 24 janvier 1814, jour où nous les quittâmes de nouveau. Je dirai en peu de mots que nos ressources ordinaires contre l'ennui étaient la chasse au fusil et à courre et la pêche ; les soirées se passaient à faire une

consommation inusitée de cigares, de vins, et quelquefois de patience. Plus d'une fois j'allai à St-Jean-de-Luz où j'assistais à la grand'messe et aux représentations du théâtre ; je poussai même une fois jusqu'à Irun. Cette dernière excursion m'avait laissé dans le temps un très-vif souvenir, et peut-être vaut-elle la peine d'être racontée.

La distance de nos cantonnements à Irun était de seize à dix-huit milles. On doit se rappeler que l'ouragan de la guerre avait traversé tout ce pays non rapidement et sans y faire beaucoup de mal, comme il arrive quand une armée bat en retraite vivement poursuivie, mais lentement et d'une façon ruineuse. Chaque pouce de terrain avait été obstinément disputé, en sorte que tous les jardins, toutes les habitations eurent à supporter les ravages des belligérants. Le spectacle que présentait la campagne de chaque côté de la route était donc des plus désolants ; les maisons étaient partout en ruines, les enclos et les champs dévastés ; la route elle-même était semée de carcasses de bœufs, mules, chevaux et autres animaux qui avaient succombé à la fatigue. Je fus particulièrement frappé de l'aspect des choses dans la ville d'Urrugne et aux environs. Des travaux élevés sur les hauteurs avec tant de soin et d'habileté par le maréchal Soult, les uns avaient cédé à la force destructive des éléments, les autres avaient été détruits par les maraudeurs. Dans la ville où résonnaient si récem-

ment le bruit de la fusillade et de la mousqueterie, régnait un profond silence ; il n'y avait aucun habitant, pas même un cantinier, ou un muletier, et la cavalerie en était partie. Je regardai avec intérêt les champs dans lesquels j'avais escarmouché, et particulièrement certaine haie où l'intervention d'un gros pieu me sauva mon meilleur bras. Je ne passai pas non plus à côté du cimetière sans descendre de cheval et faire une visite à la tombe de mes camarades, et je n'ens garde d'oublier le château où, à ma grande surprise, j'avais trouvé une lettre de mon père. Le changement qui s'y était fait depuis ma visite me donna, sur les désastreux effets de la guerre, une idée plus complète que tout ce que j'avais encore vu ; il n'y avait plus une chaise ni une table ; tous les volumes de la bibliothèque que j'avais examinés dernièrement avaient disparu. La noirceur des murs et l'état des plafonds démontraient en outre que le feu y avait été mis méchamment pour compléter la dévastation commencée par l'avarice. J'avoue que je regrette de n'avoir pris à la bibliothèque de M. Briguette que la grammaire espagnole que j'ai déjà déclaré être disposé à rendre.

Après avoir traversé Urrugne et franchi les restes de la barricade à l'assaut de laquelle j'avais pris part, j'arrivai bientôt à ce village que des aventuriers avaient peuplé de boutiques. Les huttes y étaient encore dégarnies de leurs toits, et quelques-unes en

ruine, mais l'enseigne du *Gai Soldat* avait disparu, elle avait suivi la multitude, comme tant d'autres excitations à la folie, sinon au vice absolument. Je remarquai en passant la colline déserte où nos tentes avaient lutté si longtemps contre les vents du ciel, et je ne pus m'empêcher de songer que beaucoup de ceux qui s'étaient abrités sous leur toile, reposaient à présent dans le sein de la terre, notre mère commune.

J'atteignis enfin le sommet de la dernière colline française et la Bidassoa se déroula à mes pieds une fois de plus. Le hasard voulut que mon expédition se fit par une des rares belles journées de cet hiver rigoureux. L'air était vif sans être glacé, le ciel bleu et sans nuages ; le soleil brillait, et ses rayons étaient assez puissants pour me réchauffer sans produire en moi de langueur ni de fatigue ; la teinte sombre des bois dégarnis de feuilles contrastait avec la blancheur de la neige dont étaient couvertes les montagnes qui dominaient la rivière, et la rivière elle-même coulait avec placidité, comme si elle n'avait jamais assisté à d'autre lutte qu'à celle du pêcheur contre quelque truite démesurée. Je me serais volontiers persuadé que je parcourais une terre de paix, si trop de preuves du contraire ne m'avaient empêché de conserver un seul moment cette illusion dans mon esprit.

---

## CHAPITRE XV.

Une guérilla. — Irun. — Aversion des Espagnols contre les Anglais. — Admirable panorama de la côte de Bidart. — Hommage à l'activité infatigable du maréchal Soult.

Le pont de pierre qui unissait les deux rives de la Bidassoa et que les Français avaient détruit, n'était pas encore réparé, et un pont provisoire de pontons le remplaçait. Des ouvriers étaient à l'ouvrage pour refaire les arches ; une nouvelle tête de pont avait été construite en face de l'ancienne, pour le cas où quelque revers imprévu nous obligerait à battre en retraite au delà de la frontière, et j'observai, après avoir passé l'eau, que toute l'entrée du défilé était garnie de redoutes, de batteries, de parapets. En poussant victorieusement en avant, Lord Wellington n'oubliait pas l'inconstance de l'aveugle déesse.

En traversant le pont, deux objets bien différents, mais intimement liés l'un à l'autre, attirèrent presque au même moment mes regards. Ce fut en premier lieu une troupe de cavalerie espagnole, qui venait sans

doute de traverser la rivière à un des gués qui se trouvaient plus haut ; elle cheminait le long d'une route escarpée communiquant avec la grande route près de l'ancienne tête de pont. C'étaient des guerillas, habillées, armées et montées de la façon la plus disparate ; quelques-uns étaient vêtus d'une jaquette verte et coiffés de chapeaux rabattus ornés de longues plumes ; d'autres avaient des casaques bleues comme notre milice à cheval ou nos conducteurs d'artillerie, et un grand nombre portaient des cuirasses et des casques d'airain, dépouille probable d'ennemis égorgés. Malgré cette absence d'uniformité, l'aspect général de ces cavaliers était très-imposant. Ils étaient bien montés, et marchaient avec une sorte d'indépendance qui, si elle démontrait l'absence absolue de toute discipline dans leurs rangs, n'indiquait aucun manque de confiance individuelle en eux-mêmes. Le tout — ils n'étaient pas plus de soixante ou quatre-vingts — me faisait penser malgré moi à une troupe de bandits, ressemblance d'autant plus frappante qu'ils marchaient, non au son de la trompette, mais à celui de leurs propres voix. Ils chantaient un air sauvage à une seule voix, repris par trois autres auxquels de temps en temps se joignait tout l'escadron dans un chœur animé et très musical.

L'autre objet qui partageait mon attention avec ces guerriers hardis mais sans loi, était une demi-douzaine de cadavres que le courant de la rivière amenait en ce

moment contre les pontons. Ils étaient complètement nus et flottaient à la surface de l'eau comme des paquets de linge. C'étaient peut-être quelques-uns de nos hommes tombés au passage de la rivière huit semaines auparavant ; peut-être aussi des soldats français qui avaient péri dans la retraite, après l'effort désespéré de Soult pour secourir Saint-Sébastien. Anglais ou Français, ils étaient destinés à servir de nourriture aux poissons, car personne n'avait l'air de songer que c'était un devoir de les tirer à terre.

Il était un peu plus de midi quand les sabots de mon cheval résonnèrent sur le pavé d'Iruu. La ville se remettait à peine de l'agitation produite par le départ de vingt mille hommes d'infanterie espagnole. Ce corps s'était si mal conduit dans l'affaire du 9 novembre, que Lord Wellington avait dû l'envoyer en disgrâce à la queue de l'armée. J'ai complètement oublié par qui ils étaient commandés au jour de leur honte, et je ne voudrais pas jeter une tache sur la réputation d'un officier général en donnant un nom au hasard (1).

Malgré le départ d'une si grande multitude, la ville était loin d'être dégarnie d'habitants civils et militaires. Il y restait encore deux ou trois mille soldats, composés, je crois, de milice ou de garde nationale, et la plupart des maisons étaient occupées. Si c'était par leurs propriétaires, je ne saurais le dire, mais ce que je me rappelle, c'est l'extrême incivilité et l'absence

(1) Voir appendice, note C.

de toute hospitalité des habitants. Les troupes qui y avaient été cantonnées si longtemps avaient-elles fini par leur faire partager leur aversion contre mes compatriotes, ou bien la jalousie que les Espagnols ont toujours ressentie pour les étrangers, et plus particulièrement pour les Anglais, commençait-elle à se répandre aussi parmi eux ? Je ne saurais le dire. Ce que je me rappelle, c'est que j'eus quelque peine à persuader le propriétaire d'une hôtellerie de mettre dans son écurie mon cheval et celui de mon domestique, et encore davantage à me faire préparer une omelette pour mon dîner. Ce n'est pas tout : mon voyage, on le sait, n'avait pas été entrepris dans le seul but de satisfaire ma curiosité, mais principalement parce que j'espérais faire dans de bonnes conditions une provision de café, fromage, thé, etc. Mais mes efforts pour m'en procurer furent vains, car les marchands refusaient d'un air maussade de traiter avec moi, si ce n'est à un taux exorbitant. Aussi, dès que j'eus fini mon omelette et que mes chevaux se furent rafraîchis et restaurés, je fus bien aise de tourner le dos à Irun et de reprendre la route de nos cantonnements.

Parmi les incidents qui survinrent durant notre séjour à Guéthary, je dois mentionner la vente des effets des officiers qui avaient succombé dans les dernières batailles. C'est d'habitude le sergent-major qui remplit dans ces occasions le rôle de commissaire-pri-seur, et j'avoue que cette vente donna lieu à plus de



rières que cela n'eût été convenable de la part de ceux qui y assistaient, surtout quand on présenta certains pantalons d'été, d'autant moins en rapport avec la saison actuelle, que de nombreuses ouvertures, permettant à l'air d'y circuler librement, promettaient à ceux qui les porteraient de les garantir contre un excès de chaleur. Ce fut une sorte d'avertissement pour moi, et bien que ma garde-robe ne fût pas en meilleur état que celle de la plupart de mes compagnons, je ne voulus pas être exposé à devenir un sujet de plaisanterie, et j'insérai dans mon agenda, avec quelques autres notes, une clause par laquelle je déclarais que, si j'étais tué, je voulais que mes dépouilles fussent distribuées à des amis que je désignai.

J'ai déjà dit que nos moyens habituels de tuer le temps, à Grey et à moi, tant que nous restâmes dans ces cantonnements, étaient la chasse et la pêche. Nous nous dirigeâmes un jour vers la mer par une belle matinée, dans l'espoir de prendre un peu de poisson pour notre diner; notre attente fut déçue, mais nous en fîmes amplement dédommagés par l'exquise beauté du point de vue qui se déroulait devant nous. C'était une de ces journées douces et énervantes, très fréquentes dans le midi de la France pendant cette saison, et comme il y en a quelquefois, même en Angleterre, à la fin de décembre. Debout sur le haut de la falaise, le seul bruit qui parvint jusqu'à nous était produit par le murmure incessant des petites vagues qui venaient

mourir sur la plage. Le soleil était chaud et gai, et l'on ne sentait pas un souffle d'air dans l'atmosphère. Notre vue sur la mer était bornée, à droite, par un petit promontoire formé par l'embouchure de l'Adour; à gauche, par celui qui se trouve près de Passages; devant nous s'étendait un horizon sans fin, et le spectacle n'était pas moins sublime parce qu'on n'apercevait aucune barque ni aucun navire à l'horizon. Il est difficile dans des moments semblables que les pensées de l'homme n'errent pas au loin et ne s'envolent pas vers le pays où il est né et vers le foyer paternel. Je ne me rappelle aucune autre heure de ma vie durant laquelle ces pensées se soient emparées si puissamment de moi. L'époque de l'année y était sans doute pour quelque chose, car c'était celle de la gaieté et des réjouissances, et j'avoue que cette pensée amena comme une larme sur le bord de ma paupière; je n'en rougis pas, alors, et aujourd'hui même je n'éprouve aucune honte à m'en souvenir.

A partir de cette époque, la mer fut ma promenade favorite, sans être la seule. Suivi de mon fidèle chien de chasse, un animal qui, entre parenthèse, ne m'abandonna jamais, même dans les combats, j'errai, mon fusil sur l'épaule, fort loin dans la campagne, et dans toutes les directions. Le paysage était beau, moins toutefois que je n'espérais le trouver dans le midi de la France; il n'y manquait pas de bois mêlés à des champs de blé et à de vertes prairies, mais à l'except-

tion des crêtes hardies des Pyrénées, éloignées de nous de plus de vingt milles, je ne vis nulle part rien de frappant, ni de romantique (1). Il y avait cependant beaucoup de châteaux et de maisons bourgeoises répandus dans la campagne en nombre considérable, (2) comme si ce pays avait été le rendez-vous des rares Français de distinction qui préfèrent le calme des champs au bruit et au mouvement de Paris. Quelques-uns de ces châteaux étaient d'apparence très élégante, circonstance qui, jointe à la grandeur de leurs proportions et à l'étendue des bois qui les entouraient, m'induisit à croire qu'ils appartenaient à des personnes d'un rang plus élevé que celui du maire de Biarritz, mais en général, leur genre de construction semblait indiquer que leurs propriétaires faisaient partie de la classe des riches marchands qui ont leurs maisons et leurs magasins à Bayonne ou à Bordeaux. Tous avaient été entièrement pillés ; la tempête de rapine était passée sur eux comme sur les maisons qui se trouvaient sur les derrières de l'armée, laissant ses traces habituelles de dévastation et de ruine.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs semaines, les affaires du jour ressemblant presque exactement à celles de la

(1) *Romantique*. C'était l'époque de Walter Scott et notre officier avait sans doute la tête pleine des beaux romans de *Rob-Roy*, *Lucie de Lammermoor*, etc., etc.

(2) Que dirait-il aujourd'hui s'il parcourait le pays, du Phare à Hendaye ? N'est-il pas étrange aussi de le voir décorer du nom de *château* les bonnes maisons plus ou moins confortables de ce temps-là ?

veille. Quelques incidents se présentèrent néanmoins, qui ne nous permettaient pas d'oublier que nous étions en pays ennemi et sur le théâtre de la guerre. Le drapeau rouge fut hissé plus d'une fois sur la tour de l'église d'Arcangues pour nous avertir que les troupes françaises étaient en mouvement, et à notre tour nous prenions les armes, mais presque toujours ces alertes furent sans fondement. Le fait est que Soult, ayant eu à cette époque à détacher quelques divisions de ses vieux soldats auprès de Napoléon, déjà rudement pressé dans le Nord par les alliés, fut obligé de combler ses vides avec tous les hommes et même les enfants qui n'étaient pas absolument indispensables à la culture du sol. Il employa tout l'hiver à les exercer ; il ne faisait que marches et contre-marches pour leur apprendre à se mouvoir avec ordre et célérité, dressait des cibles, et causait de fréquentes alertes à nos avant-postes en enseignant le tir à ses conscrits. Bref, il était, alors comme toujours, infatigable dans ses efforts pour pourvoir à la défense du pays, et tirer le meilleur parti possible d'une troupe qui n'était plus assurément à la hauteur de ses desseins. Nous ne fûmes pas constamment dupes de fausses alarmes, ni amusés sans cesse par des ordres aussitôt retirés que donnés ; la nécessité d'un mouvement réel arriva à la fin, et nous dîmes adieu pour toujours au cottage de Guéthary, où nous étions entrés avec regret et que finalement nous quittions sans peine.

## CHAPITRE XVI.

Le bataillon se dirige sur Arcangues. — Aux avant-postes. — Echange de politesses avec des officiers français. — Bonne entente incroyable des piquets anglais et français. — Le château et l'église d'Arcangues.

Il pouvait être six ou sept heures du matin, le 3 janvier 1814, quand un ordonnance se précipita dans notre chambre et nous transmit l'ordre de faire prendre immédiatement les armes, l'ennemi étant en mouvement. Nous nous élançâmes de notre lit, et après nous être habillés et équipés, nous donnâmes l'ordre au clairon de sonner l'assemblée et à nos domestiques de préparer le déjeuner. Cette dernière injonction fut obéie si promptement, que nous dévorions notre repas du matin pendant que les troupes se formaient, et un quart d'heure à peine après le signal d'alarme, le régiment était établi en ordre sur la grande route. L'ordre fut donné d'avancer, et nous nous dirigeâmes une fois de plus vers la maison du maire.

Quand nous atteignîmes le poste dont nous avons déjà tant parlé, toute la colonne de gauche était en mouvement, mais le terrain autour du château, ainsi que les bois et enclos y attenant, étaient restés sous la protection des piquets ordinaires. Pas un bataillon ennemi ne se montrait, et tous les nôtres filaient vers la droite par une route dans laquelle nous entrâmes à notre tour. Nous eûmes à traverser dans cette journée un pays qui nous était déjà familier, et à longer le bord du ravin qui avait séparé les armées ennemies pendant les pauses du dernier combat. Arrivés à la prairie où notre camp avait été autrefois dressé, nous tournâmes dans une nouvelle direction pour gagner le haut de la colline où est bâtie l'église d'Arcangues avec son village disséminé à ses pieds. Là, nous relevâmes une section de la division légère qui fila vers la droite, ce qui nous démontra que les forces principales de l'armée se réunissaient à une extrémité de la ligne, laissant les autres points sous la protection de quelques brigades. Il était nuit avant que nous eussions pris possession de notre nouveau poste, et cependant nos vivres n'étaient pas encore arrivés. Nous avions, comme cela était logique, un excellent appétit, car il est rare que les hommes qui n'ont rien à manger en soient dépourvus. Nous le démontrâmes bien quand l'occasion de le prouver nous fut offerte, mais nous eûmes peu de temps pour causer et nous reposer. A peine avions-nous avalé un morceau en toute hâte que

la meilleure moitié du corps fut envoyée en avant pour occuper quelques cottages sur le front du village, et nous passâmes le reste de la nuit dans cet état de surexcitation et d'anxiété qui est le partage de ceux qui forment les avant-postes ou la garde avancée d'une armée.

Ma place, cette nuit, n'était pas exactement à l'un des postes les plus avancés, mais dans une bâtisse ruinée à l'entrée du village, où je fus placé avec quelques hommes pour renforcer les piquets. Le bâtiment dans lequel nous nous trouvions avait été certainement habitable en d'autres temps, mais il n'en restait guère alors que des murs, et des murs en très mauvais état. Les portes et les fenêtres avaient disparu, les plafonds et les cloisons qui séparaient les appartements étaient brisés, le tout n'existait qu'en partie, et les fragments qui en restaient étaient troués comme un crible. Je me rappelle que la nuit fut cruellement froide ; la glace était revenue depuis peu, et un vent de nord piquant soufflait à travers l'habitation dévastée. Nous fîmes peu de cérémonies ; de grands feux furent allumés en plusieurs endroits sur le sol, et une ration de grog ayant été distribuée, nous commençâmes à fumer et nous fûmes bientôt aussi gais et aussi heureux que possible. Il est vrai que, toutes les demi-heures, six ou sept d'entre nous sortaient pour faire une patrouille de piquets en piquets, et s'assurer que tout allait bien ; nous en revenions avec un plus grand amour pour

notre feu, et les incidents de la patrouille, quels qu'ils fussent, alimentaient la conversation jusqu'à la ronde suivante.

La nuit se passa ainsi. Je m'attendais à être relevé dans la matinée du 4, mais il en fut autrement ; nous étions, paraît-il, peu nombreux sur cette partie de la ligne et nous eûmes à doubler notre service. Au lieu d'être ramenés en arrière et de jouir d'une nuit de bon sommeil, nous reçûmes l'ordre d'avancer et d'occuper les avant-postes extrêmes ; de là, nous eûmes la satisfaction d'apercevoir l'ennemi à un peu plus d'un quart de mille en avant de nos sentinelles, et en forces considérables. Cette vue, en piquant notre curiosité, nous empêcha de nous plaindre de ce que, dans un autre moment, nous aurions été tentés de considérer comme un exercice abusif de notre pouvoir de veiller et de nos forces.

Le piquet que je commandais fut détaché à un demi-mille environ en avant de tous les autres, sur une espèce de colline en pain de sucre, séparée de notre chaîne régulière de postes par un vallon profond et raboteux, et des lignes françaises par des haies et des palissades. Le poste était si exposé que je reçus l'ordre formel de me retirer sitôt que le jour tomberait, et de gagner la hauteur opposée à travers le vallon. Nous avions peu de loisir dans cette situation pour nous livrer à aucun repos ; j'occupai ma journée à regarder avec ma longue-vue dans les lignes ennemies,



à réfléchir sur ce que j'aurais de mieux à faire pour me maintenir en cas d'attaque, et sur la façon dont je devrais m'y prendre pour opérer ma retraite avec plus de sécurité si j'étais menacé d'être enveloppé.

Devant moi se déroulait une scène très animée. Deux champs seuls me séparaient des avant-postes français. A un quart ou un demi-mille en arrière de ceux-ci campaient des corps nombreux d'infanterie et de cavalerie, évidemment composés en grande partie de conscrits inexpérimentés, car pendant la plus grande partie de la journée ils s'exercèrent à faire des marches, des contre-marches et diverses évolutions, ce qui me mit d'abord assez mal à mon aise, car je m'attendais à être attaqué à chaque instant ; mais dès que je vis une cible dressée et les troupes s'exercer à balle, je fus rassuré : — Il n'y aura pas d'attaque aujourd'hui, pensais-je ; sans cela, ils ne gaspilleraient pas leurs munitions.

J'achevais de faire cette réflexion quand je remarquai un officier à cheval qui s'avancait du camp ennemi vers ma colline ; il était suivi d'un peloton de soldats marchant avec la confusion apparente de tirailleurs français, qui se couchèrent derrière les haies en face de mes sentinelles, comme dans l'attente de l'ordre de faire feu et d'avancer. Au moment où, après avoir mis mes hommes sous les armes, je m'avancais vers mes sentinelles pour leur donner quelques ordres, l'officier français s'arrêta et un trompette qui l'accompa-

pagnait sonna en parlementaire. Je descendis immédiatement de la colline, et quand mon clairon eût répondu au signal, le Français s'avança. Il était porteur de lettres d'officiers anglais et de soldats pris dans les dernières actions, et il me tendit aussi plusieurs sommes d'argent et des vêtements de rechange pour quelques-uns de ses compatriotes tombés dans nos mains.

Ceci fait, nous entamâmes naturellement la conversation sur l'état de l'Europe et les événements de la guerre. Ma nouvelle connaissance nia complètement les revers de Napoléon et sembla mettre en doute l'idée d'une invasion de la France par les armées du Nord. Il m'assura que le pays entier était en armes ; que chaque paysan était un soldat ; que des bandes de partisans se formaient de tous côtés contre nous et que c'était en vain que nous espérions passer l'Adour et avancer plus loin sur le territoire sacré. Il parla de la désertion du corps allemand avec un amer mépris qui prouvait contrairement à ce qu'il voulait me faire croire, que l'événement avait grandement ébranlé la confiance de Soult dans ses auxiliaires. Quoiqu'il affectât surtout de regarder les dernières opérations comme de simples affaires de détachements et d'avant-postes, incapables en aucune façon d'influer sur l'issue finale de la guerre, il ne se fâcha pas en me voyant rire de son éloquence, et après avoir gâstonné un bon moment l'un et l'autre nous nous serrâmes les mains, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Je n'avais pas encore atteint le haut de la colline que je m'entendis appeler par une sentinelle ; en me retournant, je vis l'individu avec qui j'avais causé, assis au milieu d'un petit groupe d'officiers français, et suivant des yeux une vieille femme qui s'approchait de nos lignes avec une grande bouteille qu'elle élevait en l'air pour attirer mon attention. Elle avançait ainsi en criant sans cesse à haute voix, et quand je l'eus rejointe à quelques yards en avant des sentinelles, elle me donna la bouteille qui contenait de l'eau-de-vie et qui était un cadeau des officiers français. Ceux-ci me faisaient dire que si je pouvais leur remettre un peu de thé en échange, ils me seraient fort obligés. Je répondis à mon Mercure femelle que je n'en avais pas avec moi ; je la chargeai cependant de tous mes remerciements pour ces Messieurs et de les informer que j'en envoyais chercher au camp. Elle partit en me promettant de rester en vue une demi-heure et de s'approcher dès que je lui ferais signe.

Mon cliron se dépêcha et revint bientôt avec un quart de livre de thé noir environ, la moitié de ce qui restait dans ma cantine. Les officiers français avaient attendu, assis à la même place, et tous se levèrent quand j'agitai mon bonnet. La vieille femme aperçut immédiatement le signal ; elle s'approcha, je lui remis le paquet avec des excuses infinies pour son exiguité, et j'eus la satisfaction de voir que, quoique léger, il parut acceptable à ces Messieurs. Ils levèrent leurs

coiffures en signe de remerciement, je leur rendis leur salut, et chacun de nous regagna son poste.

Cette manière de comprendre les hostilités de part et d'autre est extrêmement agréable, mais elle peut donner lieu à des abus. Vers la fin de la guerre, une si bonne intelligence régnait entre les avant-postes des deux armées, que Lord Wellington jugea nécessaire d'interdire toute espèce de communications. Le lecteur n'en sera pas étonné quand je lui en aurai donné la raison. Un officier d'état-major (je ne dirai pas sur quel point de la ligne), en faisant sa ronde une nuit, constata la disparition de tout un piquet commandé par un sergent. Il en fut à la fois surpris et alarmé, mais son alarme fit place au plus grand étonnement lorsque, s'étant avancé pour s'assurer qu'il n'y avait pas quelque mouvement dans les lignes ennemies, il aperçut par la fenêtre d'un cottage d'où sortait un bruit de fête, tout le poste assis de la façon la plus amicale au milieu d'un détachement français et causant gaiement. Dès qu'il se montra, ses hommes, souhaitant une bonne nuit à leurs compagnons, retournèrent avec le plus grand sang-froid à leur poste. Il faut ajouter, pour être juste, que les sentinelles avaient gardé le leur fidèlement et qu'aucune intention de désertir n'existait de part ni d'autre. En fait, c'était une sorte d'usage, les postes français et anglais se visitant à tour de rôle.

A l'époque dont j'ai parlé plus haut, cette intimité n'avait pas commencé. Nous étions simplement polis

les uns envers les autres et ces civilités furent même interrompues un certain temps par suite de la surprise d'un poste français par un détachement de la division du général Goresford sur les bords de la Nive. Cet avant-poste se trouvait sur une colline et sur la rive occupée par les alliés. Il était complètement isolé et détaché des autres postes français, et semblait n'avoir été gardé que parce qu'il commandait la ligne anglaise sur une grande étendue. Lord Boresford avait envoyé plusieurs fois des parlementaires pour prier de le retirer, exprimant une grande répugnance à violer le caractère sacré qui avait été tacitement consenti aux piquets, mais Soult resta sourd à ses prières et répondit à ses menaces en le mettant au défi de l'enlever. Des hommes de bonne volonté furent alors réunis pendant une nuit de tempête, et le coup de main réussit si bien qu'un officier et trente hommes avec un aspirant de marine et quelques marins qui avaient la charge d'un bateau servant tous les jours à relever le poste, tombèrent entre nos mains. Pas un coup de fusil ne fut tiré; les Français, se fiant à la tempête pour les protéger, avaient fait rentrer leurs vedettes, n'en laissant qu'une seule à la porte. Elle fut liée et mise en sûreté sans que le bruit de la rafale permit d'entendre les pas qui s'approchaient. Le malheureux subalterne qui avait le commandement du poste, envoya réclamer ses bagages quelques jours après, mais le général français lui fit répondre qu'un litou était la seule faveur qu'il méritait.

Après l'aventure du thé, il ne m'arriva rien de particulier dans mon poste. Conformément aux ordres que j'avais reçus, j: me retirai sitôt que l'obscurité se fit, sans être inquiété par l'ennemi. C'était cependant son habitude de prendre possession de la colline dès que les troupes anglaises l'abandonnaient, et à peine arrivé au milieu du ravin, j'entendis les voix d'un détachement français qui était entré dans la cour de la maison presque au moment où j'en sortais ; ils n'essayèrent pas de nous attaquer et nous pûmes rejoindre notre corps en toute sécurité.

Le jour suivant fut consacré au repos dans le château d'Arcangues, bel et vieil édifice qui se dresse au pied de la petite éminence sur laquelle l'église est bâtie. Ainsi que beaucoup de résidences du temps de la reine Elisabeth ou de Henri VIII en Angleterre, il était entouré d'un mur élevé, en dedans duquel se trouvait une cour pavée conduisant à l'entrée principale, mais il portait, comme les bâtisses avoisinantes, dans sa maçonnerie en poussière et ses poutres noircies, d'amples témoignages des opérations sans merci de la guerre ; tout autour se trouvait un bocage d'arbres vénérables dont les coups de fusil des dernières affaires n'avaient pas chassé toutes les corneilles. Mes souvenirs de l'église sont moins précis ; je me rappelle cependant que sa situation est remarquable et que la vue dont on jouit du cimetière est fort belle ; je me souviens aussi de plusieurs statues de dames et de che-

valiers reposant dans des niches autour des murs, quelques-unes avec une croix sur leur bouclier pour indiquer que ces chevaliers avaient servi en Palestine. Je ne peux dire s'ils avaient une valeur artistique. Les emblèmes des écus de la plupart de ces guerriers et les cimiers de leurs casques ressemblaient à la cotte d'armes et au cimier formant blason, sculptés au dessus de la porte principale du château ; j'en conclus que c'étaient les armoiries des anciens seigneurs du lieu et que la famille à laquelle appartenait le château devait avoir eu autrefois quelque importance (1).

Mes heures de loisir ne furent pas exclusivement consacrées à contempler ces édifices : la vue est magnifique en tout temps du cimetière, comme je l'ai déjà dit, et elle l'était doublement ce jour-là par suite des mouvements de notre armée ; le flot de la guerre semblait se diriger d'un autre côté, et les corps nombreux qui s'étaient portés dernièrement vers la droite revenaient sur la gauche. Je pouvais presque apercevoir de la hauteur où je me trouvais les deux points extrêmes de la position et il est plus facile d'imaginer que de décrire l'effet produit par la marche de près de cent vingt mille hommes. Les chemins de communication se trouvaient en grande partie en arrière d'Arcangues, et l'armée les couvrait complètement. Cavalerie, infanterie et artillerie étaient en mouvement ; plusieurs

(1) Voir, à propos de l'église et du château d'Arcangues, la note B de l'appendice.

colonnes marchaient en échelons, d'autres s'arrêtaient de temps à autre comme pour observer quelque objet qui se trouvait sur leur front ; ici et là des masses armées traversaient un bouquet d'arbres ou un bois qui paraissait en feu quand le soleil reluisait sur les bayonnettes. Le ciel était très pur, tous les objets ressortaient distinctement, et je doute que beaucoup de soldats, même plus anciens que moi, aient jamais eu l'occasion de contempler un panorama plus grandiose que celui qui me fut offert ce jour-là par la combinaison du paysage et des mouvements de l'armée.

Je suivis avec un intérêt intense cette scène changeante jusqu'à ce que, graduellement, tout rentra dans le repos. Les brigades, comme je l'appris ensuite, revenaient des points où l'apparence du danger les avait faites se porter, et s'établissaient de nouveau dans leurs cantonnements. Le général français, tenu peut-être en respect par l'état de préparation dans lequel il nous trouva, ou suffisamment satisfait de nous avoir fait sortir en rase campagne dans cette saison inclémente, quitta l'attitude menaçante qu'il avait prise. Il n'entraît pas dans les plans de notre vaillant chef d'exposer de gaieté de cœur ses troupes aux misères d'une campagne d'hiver, et le repos dans les cantonnements fut de nouveau à l'ordre du jour. Mon bataillon n'en prit pas sa part car il fut dirigé le jour suivant dans le voisinage du fort Charlotte, où la charge des piquets lui fut de nouveau confiée.



## CHAPITRE XVII.

Cantonnements à Bidart. — Excursions galantes à Biarritz. —  
Horrible tempête. — Un navire sombre sur les rochers de Bidart.  
— Les Basques ; leur langue, leur aspect.

Les affaires des trois jours qui suivirent, du 8 au 11 janvier, ressemblèrent si exactement dans tous leurs détails à celles des jours précédents, que je ne fatiguerai pas mes lecteurs en les leur racontant. Lors de notre première occupation de cette position, les travaux de la redoute étaient avancés et très défendables en cas d'événement ; nous les avions laissés aux derniers jours de décembre encore plus parfaits et capables de contenir au moins un millier d'hommes. Ce fut cependant sans aucun regret que nous vîmes arriver une brigade des Gardes, le 11, vers deux heures de l'après-midi, et nous n'éprouvâmes aucune humiliation à leur livrer nos tentes, nos outils de travail et le poste d'honneur.

Nous commençons à penser, non plus avec résignation, mais avec une réelle satisfaction, à un séjour paisible de quelques semaines à Guéthary. Si nous n'avions jamais admiré beaucoup ce cantonnement, les événements des huit ou dix derniers jours nous avaient appris à apprécier à sa vraie valeur une habitation fixe, offrant quelques commodités. Mais d'autres troupes, paraît-il, occupaient nos logements, et à peine étions-nous formés en colonne de marche, que nous reçûmes l'ordre d'aller nous établir dans les maisons du village de Bidart. Nous étions parfaitement indifférents aux lieux où nous devions stationner, ne demandant qu'un toit sur nos têtes pour pouvoir nous reposer de nos fatigues, et cet ordre fut accueilli sans murmures.

Le village de Bidart est bâti sur une éminence immédiatement en arrière de la grande lande où campait la brigade avancée. Il est formé par une trentaine de maisons, quelques-unes assez grandes ; le reste se compose de simples cottages. Nous eûmes la bonne fortune, mon ami et moi, d'être logés dans une des meilleures, ce qui nous permit de faire du feu sans être suffoqués par la fumée, tout en restant à l'abri de l'air extérieur, et nous n'eûmes qu'à nous louer de notre changement. En outre, le pays était beaucoup plus abondant en gibier que nos précédents cantonnements, principalement en lièvres, et nous continuâmes, grâce à nos fusils et à nos levriers, à passer très agréablement nos matinées, à bien fournir notre table et celles de nos amis.

J'ai déjà dit dans un précédent chapitre que la petite ville de Biarritz est située sur le bord de la mer, et qu'elle était regardée comme une sorte de terrain neutre par les deux armées. Les patrouilles des deux camps la visitaient à l'occasion, il est vrai ; les Français, en particulier, laissaient rarement passer un jour sans y pousser quelques détachements de leur cavalerie légère. Cependant elle devint le but favori de nos promenades, et plus nous risquions de nous y faire sabrer ou prendre, plus nous étions ardents à y faire des escapades. Mais il y avait une cause à cela, bon lecteur, et je vais te la dire.

En temps de paix, Biarritz était, comme nous l'apprîmes de ses habitants, une ville de bains à la mode, fréquentée par les riches habitants de Bayonne et de ses alentours, et remarquablement jolie. A peu près de l'importance de Sandgate, et située dans une espèce de creux qui se termine vers le rivage en falaises éboulées, ses maisons étaient proprement blanchies à la chaux ; mais ce qui en faisait, et ce qui, je l'espère, en fait encore la distinction, c'est qu'elle était habitée par deux ou trois fort jolies demoiselles, qui joignaient à toute la gaieté et à la vivacité des Françaises, une bonne dose de la sentimentalité de nos compatriotes. Elles étaient particulièrement aimables avec nous, professant hautement, je ne sais vraiment pourquoi, préférer notre société à toute autre, et nous étions trop galants pour les en priver, bien que nous ris-

quions notre vie ou notre liberté à chaque visite. En aucune façon : deux ou trois fois par semaine nous montions à cheval et prenions la route de Biarritz d'où, plus d'une fois nous ne revînmes pas sans difficulté.

Aussi bien je peux raconter au lecteur les circonstances d'une de ces suites. En général, et afin d'éviter quelque surprise de la cavalerie ennemie, nous étions assez prudents pour tirer au sort celui d'entre nous qui assumerait l'odieuse tâche de veiller au dehors pendant que ses camarades étaient plus agréablement occupés dans la maison, mais nous avions fait tant de visites sans qu'aucune alarme eût été donnée que, un matin que nous avions quitté Bidart en plus petit nombre que d'habitude, nous décidâmes bravement de nous échapper à tout risque plutôt que de contraindre l'un de nous trois à passer tristement une heure tout seul. La seule précaution que nous prîmes fut de mettre nos chevaux au piquet à la porte du jardin, sellés et bridés, au lieu de les mener à l'écurie comme d'habitude.

Nous étions assis depuis une demi-heure avec nos belles amies, et, nous achevions de plaisanter sur le péril, auquel nous étions exposés, de subir le sort de Samson et d'être pris par les Philistins, lorsque, la conversation étant tombée, notre oreille fut frappée par le bruit de sabots de chevaux sur le pavé de la rue. Nous nous élançâmes à la fenêtre, et notre conster-

nation fut grande en apercevant sept ou huit hussards français qui arrivaient lentement de l'extrémité de la ville. Pendant que nous étions incertains sur ce que nous avions à faire, ou de rester, dans l'espoir que les Français se retireraient sans fouiller les maisons, ou de nous exposer en fuyant à une poursuite certaine, nous remarquâmes un coquin habillé en marin qui, s'approchant du chef de la patrouille, prit son cheval par la bride et se mit à causer avec lui en désignant la maison de nos nouvelles connaissances. C'en fut assez : sans nous arrêter à dire adieu à nos belles amies qui criaient comme si c'étaient elles et non nous qui fussions en danger, nous courûmes en toute hâte à nos chevaux et sautant en selle, nous leur appliquâmes sans merci les éperons dans les flancs. Aucun de nous n'était trop bien monté, mais, soit que nos poursuivants fussent descendus de cheval pour entrer dans la maison, soit qu'ils eussent pris une fausse direction, nous avions gagné tant de champ avant qu'ils n'entrassent en chasse, que peut-être nos chevaux seuls auraient suffi à nous faire regagner nos avant-postes. Je n'en suis pas trop certain cependant, car ils gagnaient évidemment sur nous, lorsqu'apparut une patrouille de notre cavalerie. Les rôles furent alors changés : l'ennemi arrêta ses chevaux, fit une pause d'un instant, tourna bride, et nos cavaliers qui avaient vu de quoi il s'agissait, pressèrent encore l'allure de leurs bêtes pour les suivre. Les atteignirent-ils ?

Quelle fut l'issue de l'escarmonche, ou même y eût-il escarmonche ? Je ne pourrais le dire, car, bien que notre première idée eût été de nous joindre à nos soldats, nous nous trouvâmes si distancés par eux, que nous nous résignâmes à revenir chez nous en nous félicitant de notre délivrance inespérée. Désormais nous fûmes plus prudents. Si nos visites étaient aussi fréquentes qu'auparavant, nous avions soin de mettre toujours une sentinelle, et de la placer sur une éminence d'où elle dominait le pays à plusieurs milles à la ronde. Les dragons furent plusieurs fois encore signalés, et nous dûmes de nouveau remonter à cheval à diverses reprises, mais nous nous arrangeâmes de façon à ne pas être obligés de galoper comme précédemment, pour la vie ou la liberté.

Quand je n'employais pas mes matinées ainsi, j'allais à la chasse ; mes soirées se passaient au milieu d'un cercle de jeunes gens bien élevés, et près d'une quinzaine s'écoula sans me laisser apercevoir de la fuite du temps. Il est rare malheureusement qu'une période longue ou courte de la vie humaine s'achève sans quelque événement pénible, et il s'en produisit un alors qui m'affecta péniblement : je veux parler de la perte d'un grand navire sur les rochers de Bidart.

J'ai oublié la date précise de ce naufrage, et ne me souviens que d'une chose, c'est que, appelé par un ami pendant un des plus terribles coups de vent que j'aie jamais vus pour regarder un brick en détresse à

un ou deux milles de la côte, la question était de savoir s'il serait brisé ou s'il doublerait le promontoire ; s'il y réussissait, sa route était indiquée pour le port de Socoa, autrement rien ne pouvait le sauver. Nous tournions nos regards vers lui dans une sorte d'anxiété fiévreuse. Avec sa simple voile de hune gonflée par l'ouragan il dérivait à chaque moment d'une façon terrible ; tout-à-coup, il fit un essai pour virer au vent, c'était une tentative désespérée. La voile, prise par une soudaine rafale, fut déchirée en cent morceaux ; poussé par les lames, le navire frappa enfin contre les rochers, et en moins de dix minutes il était brisé en mille fragments. Il tira un seul coup de canon de détresse. Mais qui aurait pu le secourir ? Nous n'avions pas de bateaux, que d'ailleurs il eût été impossible de mettre à la mer. Impuissants, nous dûmes nous résigner à suivre le drame des yeux jusqu'à ce que les débris eussent disparu au milieu de vagues enragées. Nul ne survécut pour dire de quel pays était le navire ni de quoi il était chargé. Un seul corps fut rejeté à terre, celui d'une femme d'une trentaine d'années, aux formes assez distinguées, et vêtue élégamment. Nous lui donnâmes la seule sépulture que des soldats puissent donner et que nous avions appris à attendre pour nous-mêmes.

L'impression que me fit ce naufrage fut plus pénible et plus durable qu'aucune de celles que j'ai ressenties dans tout le cours d'une vie d'aventures. Pendant plu-

sieurs jours je ne pus penser à autre chose, et la nuit je rêvais constamment d'hommes noyés et de navires battant les rochers, tant la mort est effrayante quand elle se présente sous une forme qu'on n'est pas habitué à voir.

Je n'ai pas essayé jusqu'à présent d'attirer l'attention du lecteur sur le costume et le langage particuliers des natifs de cette contrée. C'est que d'abord ceux qui peuvent être appelés à parcourir mon livre savent bien aujourd'hui que les habitants des provinces placées au pied immédiat de cette partie des Pyrénées, sont une race totalement distincte et essentiellement différente, sous presque tous les rapports, des Espagnols et des Français. Ils parlent une langue appelée basque qui, disent ceux qui font profession de la connaître, est celle qui se rapproche le plus du Celta. Le vêtement des hommes consiste d'habitude en une veste bleue ou brune en drap de laine commun, culottes ou pantalons du même, avec un gilet souvent écarlate, des bas de laine grise et des sabots ; leur coiffure est un grand bonnet plat, très ressemblant à celui des basses terres d'Ecosse. Ils sont en général hauts et minces, et leur aspect est des plus bizarres. Les femmes sont habillées sous beaucoup de rapports comme les pêcheuses de la bonne ville de Newhaven, avec cette différence qu'elles couvrent à peine leurs têtes, et portent des galoches de bois comme les hommes. C'est une singulière race, qui

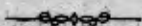


paraît tirer de l'orgueil de cette particularité qu'elle ne se mêlange pas avec les nations qui l'entourent. Mais tout ceci est trop connu, comme je l'ai dit, pour qu'il soit nécessaire que je le répète minutieusement.

Mon second motif pour ne pas m'étendre sur les mœurs de ce peuple, c'est le manque d'occasions que j'ai eues d'entrer *con amore* dans ce sujet. Celui qui voyage dans un pays avec une armée envahissante ne doit pas prétendre à approfondir les coutumes de ses habitants. Partout où fourmillent les troupes étrangères, les indigènes apparaissent sous de fausses couleurs ; la plupart abandonnent leurs demeures, et ceux qui restent sont serviles et soumis par la crainte, ils ne montrent jamais leur vrai caractère, au moins en présence des étrangers.

Je ne me souviens d'aucun événement digne d'être raconté depuis le jour du naufrage jusqu'au 23 de ce mois. Nous profitâmes de cette période de repos pour renouveler notre provision de thé et faire d'autres petits achats, grâce à un mois de solde qui nous avait été distribué. Une flotte considérable de navires anglais était entrée à Socoa, qui était alors notre marché principal. Nos jours coulaient insensiblement et avec agrément ; nous chassions, nous faisons des promenades à cheval, tantôt à Biarritz pour voir nos jolies Françaises, tantôt à St-Jean-de-Luz où des courses avaient été régulièrement établies ; nous allions aussi de temps en temps visiter le cantonnement d'une autre

division où nous avions un ami, et ce ne fut pas sans une certaine contrariété que nous nous vîmes appelés à notre tour à occuper les avant-postes devant le fort Charlotte.



## CHAPITRE XVIII.

Aux avant-postes. — Les cadavres dévorés par les bêtes fauves. —  
Dévouement d'un chien. — Un soldat superstitieux. — Les  
grand'gardes des lacs.

Les circonstances se rapportant à ce tour de garde offrant quelque intérêt, je les décrirai avec plus de détail.

Ce fut par une claire journée d'hiver, l'air étant vif et froid, que le bataillon dont je faisais partie, renforcé par un autre demi-bataillon, se mit en marche vers les lignes. Au lieu de mille huit cents hommes aux avant-postes, neuf cents avaient été jugés suffisants pour pourvoir à la sécurité de la colonne de gauche, et c'est avec cette force que nous primes la direction de la maison du maire, sous le commandement d'un lieutenant-colonel. Quand nous arrivâmes, les choses étaient dans un état un peu différent de celui que nous étions fondés à trouver. L'ennemi, paraît-il, avait abandonné le terrain que ses piquets occupaient d'habitude avant la

dernière nuit. Nos postes avancés furent par conséquent poussés en avant et les sentinelles perdues placées sur le terrain où l'on avait tant combattu au commencement du mois précédent. La garde elle-même, au lieu d'être cantonnée dans le château et dans ses environs, fut logée dans une rangée de cottages, dans le centre même du champ de bataille, et les objets que nous avions ainsi constamment sous les yeux, n'étaient pas certainement des plus réjouissants.

Je n'eus pas à commander le piquet de l'avancée dès le premier jour ; mon affaire fut de surveiller l'érection de travaux qui me parurent entrepris, plutôt pour occuper le soldat et tenir son sang en mouvement, que pour opposer un obstacle au maréchal Soult, dont aucune attaque sérieuse n'était à craindre en ce moment. Le matin suivant, je conduisis mon détachement à l'avancée, et j'ai rarement passé vingt-quatre heures dans un état de plus grande surexcitation.

Le temps avait empiré ; la gelée était aussi intense, peut-être plus intense que jamais, et un vent froid de Nord-Est nous jetait à la figure la neige qui tombait à gros flocons. La cabane où était abrité le peloton de garde était aussi ruinée que toutes les maisons des alentours ; elle ne fournissait aucun abri contre le vent et très peu contre les ondées. De plus, nous avions reçu d'un déserteur l'avis que Soult, irrité de la surprise de son poste de la Nive, avait donné l'ordre de saisir la première occasion d'user de représailles :

on se croyait presque certain qu'un des motifs qui l'avait fait reculer devant notre front, était qu'il voulait nous attirer au delà de notre ligne régulière, et nous placer ainsi dans une situation périlleuse. La plus grande prudence et la plus grande circonspection nous étaient enjointes par conséquent, comme le seul moyen de tromper ses desseins, et cette nécessité augmentait naturellement aux approches de la nuit.

Afin de ne pas être pris par surprise, j'employai une bonne partie de la journée à l'examen du terrain en face de moi et sur les flancs de mon poste. A cet effet, je me mis à rôder dans les champs que je trouvai littéralement couverts de cadavres de soldats en putréfaction. Il était évident que l'ennemi n'avait pas pris la peine d'enterrer même ses propres morts, car, des corps qui m'entouraient, la moitié et même plus, portaient l'uniforme français, et ils avaient servi, à n'en pas douter, de nourriture aux loups, aux milans et aux chiens sauvages des halliers. La plupart d'entr'eux, en effet, avaient la chair en lambeaux et les yeux vides; un seul, celui d'un soldat français, était intact, et le lecteur verra bientôt pourquoi :

Vers le milieu de la ligne couverte par ma chaîne de sentinelles, se trouvait un petit village abandonné, consistant en une seule rue avec une vingtaine de maisons et autant de jardins. Une demi-douzaine de carcasses, plus qu'à moitié dévorées par les bêtes et les oiseaux de proie, gisaient dans la rue; il y en avait

aussi dans plusieurs jardins. Au fond de l'un de ces derniers, un Français, ayant un chien à ses côtés, était étendu, la face contre terre et parfaitement conservé. La pauvre bête résista à tous mes efforts pour la tirer de là, ainsi qu'à ceux d'un officier qui m'accompagnait. Nous réussîmes toutefois, en le caressant, à l'attirer à l'autre bout du jardin, car, quoique grand et maigre, il était très doux, mais il nous y laissa, retourna près du cadavre, et levant le nez, recommença à hurler piteusement. Il y a peu de choses dans ma vie que j'aie regrettées autant que de ne pas m'être rendu maître de ce chien. On ne peut pas douter qu'il ne fût là veillant sur son maître pour le défendre contre les dents et les serres qui avaient fait leur proie de tout ce qui était autour de moi ; mais j'avais alors d'autres pensées en tête, et les circonstances m'empêchèrent de retourner où je l'avais trouvé.

Parmi d'autres heureux résultats, la position plus avancée de nos piquets me donna l'occasion d'obtenir une vue moins imparfaite de la ville et des défenses de Bayonne. Je dis moins imparfaite car, même du toit des maisons, on ne distinguait pas clairement une place située dans un creux et encore à cinq ou six milles de distance. J'en vis assez cependant pour me confirmer dans l'idée que, quelle que fût l'heure à laquelle on attaquerait ses retranchements, beaucoup de sang ne pouvait manquer d'être répandu.

Le jour baissait rapidement ; il était temps de son-

ger à rétrécir la chaîne de mes sentinelles et à établir ma troupe un peu en arrière de la chaumière où elle avait passé la journée. J'espérais, en agissant ainsi, me donner autant de sécurité qu'on pouvait en espérer d'un si faible détachement. Il y avait là deux lacs, ou plutôt deux grands étangs, l'un à gauche, l'autre à droite de la route, et c'était même près de l'extrémité opposée du dernier que nous avions été exposés à une charge de cavalerie inattendue lors du dernier combat. Je mis mes gens dans une vaste maison en arrière des lacs et je plaçai mes sentinelles en une ligne courbe, dont les extrémités s'appuyaient chacune sur l'un d'eux, le centre poussé en avant en forme d'arc. Maintenant, pensai-je, tout dépend de leur vigilance. Je résolus, pour la rendre plus efficace, de passer la nuit à faire des rondes, et je peux dire que je ne dormis pas cinq minutes du 24 au 25, entre le coucher et le lever du soleil.

La neige, qui avait cessé une heure ou deux dans l'après-midi, recommença à tomber à la nuit en grande quantité. Le vent, lui aussi, augmentait de violence à chaque instant ; il rugissait dans les bois et sifflait terriblement à travers les maisons ruinées. Dans l'intervalle, j'entendais distinctement le long hurlement des loups ainsi que les grognements des chiens sauvages qui se disputaient autour des carcasses en lambeaux. Près des bords du lac de droite en particulier, ce bruit horrible ne cessait pas un instant. Là gisaient disper-

sés une dizaine de cadavres dont se gorgeaient toute une troupe d'animaux sortis des fourrés voisins ; sept avaient des fragments d'uniformes anglais. J'avais été obligé de placer une sentinelle près d'eux, et la faiblesse de mon détachement ne m'avait pas permis de lui donner un compagnon. C'était un jeune homme, qui avait choisi cette position de lui-même pour montrer qu'il n'était pas accessible aux terreurs superstitieuses, mais il eût à regretter amèrement sa témérité comme le démontra l'état dans lequel je le trouvai.

Je visitai ce poste une demi-heure après qu'il l'eût pris, c'est-à-dire un peu avant minuit ; il n'était ni debout, ni assis, mais appuyé contre un arbre et complètement recouvert de neige glacée. Son fusil s'était échappé de sa main et reposait sur la poitrine du mort à côté duquel il avait voulu se placer. Quand je lui demandai pourquoi il n'avait pas poussé le : qui vive ? à mon approche, il ne répondit pas, et en l'examinant de plus près, je m'aperçus qu'il était évanoui. J'envoyai mon ordonnance chercher du secours, puis je fis traîner le cadavre jusqu'au lac, j'ordonnai de l'y jeter, et je ramenai au poste mon homme, insensible, quoique vivant. Quelques minutes furent employées à le frotter et à le réchauffer avant qu'il ouvrit les yeux, et quand il eût retrouvé l'usage de la parole, il nous raconta son aventure.

Le caporal l'avait à peine quitté, nous dit-il, quand ses oreilles furent frappées d'un bruit si terrible qu'il



ne pouvait pas être produit par une créature vivante ; il aperçut ensuite à travers l'obscurité une troupe de démons dansant sur le bord du lac et un fantôme vêtu de blanc s'avança vers lui en gémissant péniblement ; il voulut appeler, mais la voix ne sortit pas de son gosier et il lui fut impossible de proférer un cri. Il jura en outre que le mort s'était levé sur son séant et l'avait regardé fixement, après quoi il avait perdu tout souvenir et s'était retrouvé au poste. Je n'ai aucune raison de croire que cet homme fut poltron. Ainsi que le lecteur peut le supposer, j'accueillis son histoire par un grand éclat de rire, mais il y persista, et s'il vit aujourd'hui, il y croit encore sans nul doute.

Le 25, une heure avant le jour, je réunis mes hommes et, suivant la coutume, je les gardai sous les armes devant la maison jusqu'à ce que l'aube parut. Cette mesure, qui fait partie du règlement de l'armée anglaise, est justifiée par l'expérience, qui a prouvé que c'est l'heure généralement choisie pour attaquer ; en commençant les hostilités de bon matin, en effet, on a l'espoir de pouvoir faire quelque chose de décisif avant la nuit. Je n'eus pour ma part aucune attaque à repousser, et, après avoir attendu le temps réglementaire, je me préparai à évacuer ma position et à reprendre celle de la veille, que je n'avais quittée que pour être plus en sûreté pendant la nuit.

Nous étions revenu à notre poste de jour depuis un quart d'heure, quand survint une patrouille de cavale-

rie qui avait pour mission de placer une vedette sur le haut d'une éminence, située à un mille à peu près en avant de mon front. Celui qui la commandait paraissait douter de la possibilité d'accomplir l'ordre qu'il avait reçu. Il disait que l'ennemi ne voulait pas nous permettre d'occuper les hauteurs, que le dernier essai qu'on avait tenté n'avait pas réussi, et qu'il n'était pas sans appréhension de tomber dans une embuscade et d'être fait prisonnier avec ses hommes. En conséquence, il me priait de permettre à une partie des miens de le suivre et de le soutenir personnellement s'il était attaqué.

À dire vrai, j'étais assez embarrassé, n'ayant reçu aucun ordre. Je me décidai cependant à l'appuyer autant que je le pourrais, et je commandai à une douzaine de mes hommes de suivre les dragons ; puis, ne trouvant pas convenable de confier à un étranger des soldats qui étaient sous mes ordres, je résolus de les accompagner, et peut-être fis-je bien.

Arrivés à une demi-portée de fusil de la colline, nous aperçûmes des dragons français qui s'avançaient en nombre supérieur vers le même point. Nous précipitâmes notre marche. Mes soldats ne pouvaient aller aussi vite que leurs camarades montés, mais nous les suivîmes d'un pas rapide, et nous étions au pied de la colline au moment où ils en couronnaient la hauteur. À peine y étaient-ils arrivés qu'un bruit discordant, ou plutôt un hurlement, nous apprit que les Français gravissaient la pente opposée. Nos dragons se mirent

immédiatement en ligne ; ils déchargèrent leurs pistolets et essayèrent de charger, mais, soit que le nombre des ennemis leur en imposât, soit que leurs chevaux se fussent effrayés, avant que les coiffures de leurs adversaires aient paru sur la hauteur, ils avaient perdu tout ordre et étaient en pleine retraite. Les deux troupes descendirent la pente au galop ; c'était notre tour d'entrer en scène. J'avais placé déjà mes hommes derrière une défense de gazon avec ordre de ne tirer qu'à mon commandement ; les fugitifs arrivaient directement au fossé comme si leur intention était de nous fouler aux pieds et, ce qui était plus alarmant, ils avaient l'ennemi sur les talons. C'est en vain que je montai sur le haut du talus, les interpellant et leur faisant signe de prendre leur chemin à droite ou à gauche ; je fus obligé de faire tirer dans le tas pour me défendre. Trois dragons français et un des nôtres tombèrent. Etonnés de cette décharge inattendue, les poursuivants arrêtaient leurs chevaux. « — A présent, chargez, chargez, » m'écriai-je, « reprenez votre honneur. » Nos dragons chargèrent, nous nous levâmes en même temps en poussant de grands cris, et les ennemis furent mis en déroute. Deux de leurs cavaliers étaient prisonniers et pas un des nôtres n'échappa sans quelque blessure.

Après cette légère escarmouche, les Français ne nous disputèrent plus la possession de la colline. Laisant la cavalerie pour la garder, je ramenai mes hommes, et une demi-heure après mon retour je fus relevé.

## CHAPITRE · XIX.

Les troupes abandonnent définitivement les quartiers d'hiver. —  
Charmente perspective sur la Nive. — Le grand dîner. — L'officier blessé.

Il n'arriva rien de remarquable du 26 janvier au 16 février 1814, jour où les troupes purent être considérées comme ayant quitté leurs quartiers d'hiver. Il est vrai que mon corps resta cantonné jusqu'au 21 au matin, mais nous étions déjà à notre poste, puisque nous étions placés juste derrière les avant-postes. Les troupes cantonnées à Saint-Jean-de-Luz et dans ses environs, commencèrent leur mouvement vers le front de la ligne, le 16, et plantant leurs tentes sur la crête des positions, attendirent là que notre général eût trouvé une occasion propice pour avancer davantage. Rien n'est plus imposant, dans ces occasions, que la marche de l'artillerie. Six, et quelquefois huit canons, forment une brigade; chaque pièce est trainée par quatre ou six chevaux; quatre, si la brigade est attachée

à l'infanterie ; six, si elle appartient à ce qu'on nomme l'artillerie légère. Dans le premier cas, huit canonniers marchent à pied à côté de chaque pièce, avec deux cavaliers montés *en postillon* ; dans le deuxième, tous les canonniers sont montés et vêtus comme la garde civique à cheval. Les voitures de munitions avec leurs chevaux et leurs servants marchent en arrière des canons et le tout occupe peut-être autant de terrain que deux bataillons moyens en marche.

La plus grande partie de l'infanterie attachée à la colonne de gauche était passée, quand l'artillerie défila à travers notre village brigade par brigade. Elle fit halte après l'avoir dépassé, et le parc entier, fort d'une trentaine de pièces, s'établit dans des champs à droite et à gauche de la route. Dans un autre champ prirent place quatre lourdes pièces de dix-huit pour armer le fort Charlotte en cas de besoin. La cavalerie arriva la dernière. Elle consistait en deux régiments de dragons légers, le 12<sup>me</sup> et le 16<sup>me</sup>, et deux régiments allemands de grosse cavalerie. Quoique le 12<sup>me</sup> et le 16<sup>me</sup> dragons fussent des régiments distingués, je ne pus m'empêcher de remarquer que les chevaux des étrangers étaient bien mieux soignés que les nôtres. Je crois que les Anglais, qui se piquent d'être d'habiles cavaliers, n'ont pas pour leurs montures l'attachement des Allemands. Ceux-ci, dans n'importe quelle occasion, ne pensent jamais à eux avant d'avoir pourvu au bien-être de leurs bêtes. Ils dorment fréquemment à côté de

leur cheval par choix, et le noble animal manque rarement de rendre son affection à son maître dont il connaît la voix et qu'il suit généralement comme un chien.

Il y avait une autre différence frappante dans les deux brigades de cavalerie. Les Anglais marchent, beaucoup d'entr'eux en silence, quelques-uns en causant, d'autres en sifflant ces airs discordants qu'affectionne chez nous le peuple. Les Allemands chantent, et chantent très bien, des chœurs, des hymnes, chaque voix faisant sa partie, et produisent la plus délicieuse harmonie.

Le 20, dans la nuit, nous reçûmes l'ordre d'être formés en colonne de marche le lendemain à 3 heures du matin. Après avoir plié notre bagage et examiné nos tentes, dont nous allions avoir à nous servir de nouveau, nous nous jetâmes sur nos lits et nous nous endormîmes. Il faisait encore complètement sombre quand le pas bien connu des troupes en marche me réveilla. Comme j'avais peu de chose à faire pour me préparer, excepté de boucler mon sabre et d'attacher mes pistolets à mon havre-sac de cuir, j'eus le temps de faire un déjeuner aussi copieux que le comportait cette heure matinale. Après quoi, je pris ma place à côté de mes hommes. Le lecteur aura sans doute remarqué que je ne partais jamais pour une expédition sans avoir au préalable bien lesté mon estomac, et je recommande à tous les jeunes guerriers, désireux de cueillir

des lauriers quand rien ne restera de moi, d'imiter mon exemple. Ils peuvent être certains qu'un estomac vide est un sérieux antidote de la valeur, et qu'un homme qui n'a rien mangé au moment de marcher en avant ou de battre en retraite, est très exposé à voir les forces lui manquer quand elles seraient d'une importance capitale pour lui.

Les troupes s'étant formées en ordre de marche, l'ordre nous fut donné d'avancer dans la direction, maintenant si connue, de la maison du maire. En passant à côté du parc d'artillerie, nous entendîmes, plus que nous ne vîmes, les conducteurs atteler leurs pièces et des préparatifs faits en hâte pour le service. On distinguait aussi le bruit sourd occasionné par des masses de troupes en marche, par les sabots des chevaux, le cliquetis des fourreaux d'acier, le roulement des caisses et des fourgons de cartouches, mais ce n'est que lorsque ces bruits devinrent faibles et éloignés que le jour commença à poindre. Nous avions conscience d'avoir pris une sorte de sentier et de nous être dirigés quelque temps vers la droite; nous ne fûmes donc pas surpris, quand les objets parurent distinctement, de nous trouver au delà du village d'Arcangues, et d'avoir laissé derrière nous tout le pays que nous connaissions. Cela nous fit grand plaisir, car nous étions fatigués des éternels fort Charlotte et maison du maire et désireux de trouver un champ de combat où nous pourrions montrer notre valeur.

Le point vers lequel nous nous dirigeons était une éminence à un quart de mille des bords de la Nive, d'où l'on jouissait d'une vue étendue sur un pays fort beau. Cette hauteur avait été occupée le jour précédent par une partie de la cinquième division, qui nous céda la place, descendit dans la plaine et se dirigea vers la droite en traversant la rivière. Quant à nous, nous fîmes halte là. Nos tentes et nos bagages n'arrivaient pas, et nous apprîmes même plus tard qu'ils ne nous avaient pas suivis. Nous allumâmes donc des feux en plein air et nous nous disposâmes à bivouaquer. La saison n'était guère propice pour établir un bivouac cependant; aussi cherchâmes-nous à nous abriter pour la nuit. Il y avait près des sentinelles avancées un grand château vers lequel nous descendîmes après le coucher du soleil, et où tout le monde trouva à s'arranger. Nous passâmes ainsi la nuit, non sans quelques appréhensions, car il n'y avait pas de piquets, et une simple ligne de sentinelles nous séparait de l'ennemi.

Après la prise d'armes de l'aube, je pris mon fusil quand je vis que nous ne recevions pas l'ordre de nous mettre en mouvement, et je gagnai les bois dans l'espoir de trouver assez de gibier pour faire un confortable repas du soir. Mon attente ne fut pas déçue : les lièvres et les bécasses abondaient, et il y avait en outre de nombreuses troupes de pluviers dorés, dont je rapportai de nombreux échantillons, tant pour moi que pour mes camarades. Mais ce n'est pas seulement



L'abondance du gibier qui rendit mon excursion agréable : le pays autour de nous était plus pittoresque et plus attrayant que celui que j'avais déjà parcouru, et se rapprochait davantage de ce que je m'étais imaginé des paysages du Midi de la France. Ce n'étaient que collines et vallons, bouquets d'arbres ravissants et vertes prairies avec une vigne ici et là qui commençait à donner des signes de végétation et à sortir ses filaments délicats comme notre plante de houblon au mois de mai. La Nive serpentait parmi des champs couverts de verdure, pour disparaître par instants entre les arbres épais qui couvraient ses bords, et complétait la grâce et la beauté du tableau. C'eût été le paysage le plus doux et le plus pastoral du monde, sans le camp retranché qu'on apercevait au loin ; de plusieurs points, et les nombreux feux allumés autour desquels se tenaient des hommes armés ; or , c'était précisément là pour moi la partie la plus intéressante du panorama.

Ceux d'entre nous qui étaient chasseurs rapportèrent tant de gibier, que nous résolûmes de réunir tous nos camarades et de passer une soirée à la mode de notre pays. Tous les ustensiles de cuisine que nous pûmes nous procurer furent mis en réquisition, et les individus experts dans l'art culinaire invités à donner des preuves de leur talent. Le bœuf, le bœuf maigre, cette sempiternelle et insipide nourriture du soldat, fut dégusté sous toutes les formes, les bécasses servies à l'étuvée, les lièvres réduits en décoction, les pluviers

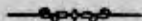
dorés rôtis et les lapins accommodés en sauces diverses. Bref, nous nous assimes au nombre de vingt-quatre, à six heures du soir, devant un dîner que n'aurait pas déprécié le disciple favori du docteur Kitchener, et que Sir William Curter lui-même aurait daigné remarquer. La bonne chère entraîne la belle humeur, et la belle humeur est la source de la bienveillance ; aussi souhaitâmes-nous avec ardeur, tout en savourant les bons morceaux qui nous étaient servis, que ce jour-là chaque corps de l'armée anglaise, hélas ! même de l'armée française, pût faire un aussi bon repas.

Ces vœux dignes de louange étaient à peine exprimés et nous commençons à déguster une soupe bien soignée, quand un bruit de pas de chevaux attira notre attention. C'eût été positivement un péché que l'ennemi survint en un pareil moment, et je crois vraiment que, dans notre dépit, nous ne lui aurions fait aucun quartier. Cependant, il se commet des péchés tous les jours, et nous ne fûmes vraiment rassurés sur cette importante matière qu'après avoir connu la cause de notre alarme. C'était un officier blessé dans une escarmouche du matin et qui revenait, soutenu difficilement sur son cheval par deux ordonnances. Notre dîner fut aussitôt abandonné et nous courûmes lui offrir notre assistance. Le pauvre diable était trop grièvement blessé pour avoir envie de manger ; le chirurgien s'empara de lui, lui amputa un bras brisé, et

tenta vainement d'extraire une balle qui lui était restée dans le côté. Il mourut avant le jour.

Cette aventure jeta dans notre fête un froid impossible à décrire, nous retournâmes à table, et nous causâmes ou nous essayâmes de causer comme si cet hôte n'était pas venu parmi nous, mais ce fut en vain ; notre société, qui avait projeté de rester réunie jusqu'au jour, se sépara après dix heures, plus occupée des souffrances de ce frère d'armes que de son propre plaisir.

Nous étions à peine endormis, quand un dragon arriva, apportant l'ordre à l'officier commandant de nous faire mettre sous les armes pour trois heures du matin, et de suivre le conducteur, un soldat du corps des guides, là où il nous mènerait. On chuchota aussi quelque chose d'une attaque contre les lignes ennemies, du passage de l'Adour, de l'investissement de Bayonne, mais ce n'était que de simples conjectures et, me jetant à terre, je fermai les yeux. Le sommeil ne fut pas long à venir.



## CHAPITRE XX.

Les retranchements de Soult autour de Bayonne. — Plan et opérations de Wellington. — Bravoure des Portugais. — Positions des alliés devant Bayonne. — Bivouac à Anglet.

Je ne peux pas dire grand chose de l'aspect du pays que nous traversâmes dans la matinée du 23 février, car la majeure partie de notre route se fit dans l'obscurité. Quand le jour parut, nous pûmes voir que nous suivions un chemin qui se dirigeait vers la gauche, et à huit heures nous nous trouvâmes dans un champ à une portée de fusil de la grande route, et à moins de trois milles des travaux en avant de Bayonne. A l'autre extrémité du champ était un piquet ennemi qui en repassa immédiatement le fossé ; quant à nous, nous nous contentâmes de nous former en colonne et, après avoir mis les fusils en faisceaux, nous attendîmes des ordres. Je profitai de ce repos pour inspecter, à l'aide d'une longue-vue les fortifications formidables qui se trouvaient devant nous. Voici, autant que je me le rappelle, l'aspect qu'elles présentaient.

La position prise par le maréchal Soult et qui a justement été regardée pendant longtemps comme une

des plus formidables du Midi de la France, courait parallèlement à l'Adour ou à peu près, pendant l'espace de quatre milles. Sa droite s'appuyait sur les vastes et puissantes fortifications de Bayonne ; sa gauche, sur la petite rivière Joyeuse et le formidable poste de Hillètré (1). Quand je parle de la position du maréchal Soult, je veux dire que telle était la ligne que ses troupes occupaient avant le renouvellement des hostilités par notre armée, car, si sur sa droite il n'était pas survenu de changement, à sa gauche il avait été rejeté de Hillètré sur Saint-Martin, et ensuite à travers Saint-Palais jusqu'au village d'Arriverente (1). Il fut encore chassé de là le 17 par le 92<sup>e</sup> régiment, commandé par le colonel Cameron, et son armée, reculant toujours, finit par être coupée. Le camp retranché près de Saint-Jean-Pied-de-Port fut abandonné, et Soult, après avoir défendu aussi longtemps que possible les hauteurs, principalement celles de Hastingués et de Oyergave (1) se retira avec son extrême gauche en dedans de la tête du pont de Peyrehorade. En jetant les yeux sur les retranchements ce jour-là, je pus embrasser seulement de cette ligne formidable, la partie qui s'étendait depuis la ville jusqu'au hameau de Villeneuve, sur le Gave d'Oloron, et cette dernière place même paraissait si confusément, que je n'aurais pu me rendre compte de son importance si je n'avais su d'avance que c'était la clé de la position.

(1) Sic. — Probablement *Helette, Sauveterre, Oyergave.*

Mon dessein n'est pas de donner le détail des opérations de ce jour et du jour suivant. A la gauche du centre où je me trouvais, il y eût comparativement peu de combats, sauf des démonstrations consistant à refouler quelques piquets et à déployer des tirailleurs pour garder l'attention de l'ennemi en éveil ; les événements importants eurent lieu sur la droite de la ligne.

Le plan de Lord Wellington consistait à couper entièrement l'armée de Soult de Bayonne après l'avoir attiré hors des travaux qu'il avait élevés ; il y réussit comme il réussissait dans toutes ses combinaisons. Ainsi, pendant que nous amusions l'ennemi par des démonstrations devant cette place, Sir Rowland Hill, avec la division légère, la seconde, et une division portugaise, traversait le Gave d'Oloron à Villeneuve ; Sir Henri Clinton s'avancait à la tête de la sixième division entre Montfort et Laas, et Sir Thomas Picton, avec sa troisième division favorite, menaçait le pont de Sauveterre et obligeait l'ennemi à le faire sauter. Le résultat de ces attaques fut de briser la ligne de Soult en trois endroits et de l'obliger à rappeler du camp retranché la plus grande partie de son armée, avec laquelle il se retira sur les hauteurs d'Orthez.

La première division, pendant ce temps, ne restait pas inactive à l'extrême gauche. Elle formait une part et une part importante, dans ce merveilleux plan d'opérations qui consistait à prendre possession des deux rives de l'Adour, tant en haut qu'en bas de la ville, et

à mettre Bayonne en état de blocus, au moment même où l'armée qui couvrait cette place était retirée de ses positions. Il fallait pour cela faire traverser l'Adour à un détachement d'infanterie afin de protéger le pont que Lord Wellington avait résolu d'établir. Ce pont devait être construit à trois milles de la mer, dans un endroit où le fleuve a huit cents yards de largeur, et six cents hommes, commandés par le major-général Stopford, purent passer en radeau avant que l'ennemi prit l'alarme ou qu'il parût informé qu'une tentative de ce genre avait lieu.

Le pont sur l'Adour devait être composé de chasse-marées, de petits navires ou de bateaux couverts, reliés avec de forts câbles et recouvert transversalement par des planches de sapin. Ces navires, réunis depuis quelque temps à Socoa, attendaient un bon vent pour faire leur entrée dans l'Adour, dont l'accès n'était pas facile, même pour des bateaux de quarante à cinquante tonneaux. A l'embouchure de ce fleuve, en effet, se trouve une barre ou banc de sable, infranchissable à la basse mer, et si peu couvert d'eau dans les marées ordinaires, que de grands bateaux de pêche peuvent seuls la franchir. Quand viennent les grandes marées, je crois, il est vrai, que l'embouchure est praticable pour de gros navires, mais ce n'était pas une époque de grandes marées que celle où l'armée quitta ses quartiers d'hiver, et l'on ne pouvait pas retarder les opérations militaires pour les attendre. Il fut donc décidé

par le contre-amiral Penrose, qui commandait la croisière des côtes, qu'on forcerait la barre à tout prix dès qu'il s'élèverait une brise favorable ; le commandement des navires destinés à cette périlleuse entreprise fut confié à un brave officier de l'île-sœur nommé O'Reily. Nul ne pouvait être mieux choisi pour un pareil service. Brave, impétueux, peut-être même un peu téméraire, le capitaine O'Reily, fut très contrarié quand il vit son expédition retardée durant toute la journée du 23 par un calme plat. Il trouva cependant le moyen de se rendre utile ; ne pouvant rien faire sur son propre élément, il descendit à terre et rendit de grands services en construisant les radeaux et en y installant les soldats pour la traversée du fleuve.

Vers dix heures du matin, les postes que l'ennemi occupait à Anglet et sur les collines de sable de la rive gauche de l'Adour furent emportés et le petit corps du général Stopfort commença à passer le fleuve. Pour faciliter cette opération, ou plutôt pour empêcher l'ennemi de l'observer, notre brigade, qui jusque-là était restée immobile sur le haut du coteau même où nous avions fait halte après l'action du 9 novembre, dut exécuter plusieurs manœuvres. Nous nous déployâmes d'abord en ligne, puis en tirailleurs ; enfin, une demi-douzaine de compagnies se jetèrent rapidement en avant en poussant de grands cris, comme si nous voulions donner sérieusement un assaut. Nos mouvements ne restèrent pas inaperçus ; en moins de cinq minu-



tes, les batteries et parapets placés sur notre front immédiat, qui étaient à peu près vides de soldats, se garnirent de défenseurs, et trois pièces d'artillerie vinrent en galopant de la droite et prirent position dans un champ à travers lequel nous aurions dû passer si nous avions continué notre mouvement. Un corps de tirailleurs s'avança contre les compagnies détachées, et une escarmouche assez sérieuse s'ensuivit. Personnellement, je me trouvai placé ce jour-là à l'abri du feu, et je pouvais observer avec une entière liberté d'esprit l'affaire qui se déroulait autour de moi. Immédiatement à notre gauche se trouvait une division d'infanterie espagnole qui occupait le village d'Anglet et nous reliait aux gardes. Notre droite s'appuyait à un corps portugais et il est assez remarquable que, tandis que les Français se contentaient de nous observer et de nous donner la preuve qu'ils étaient résolus à repousser toute attaque de notre part, ils attaquèrent plusieurs fois nos alliés avec intrépidité ; les Portugais les reçurent avec beaucoup de courage et de bon ordre, (vers la fin de la guerre les Portugais étaient devenus une force très sérieuse) mais ils eurent plus facilement raison des Espagnols. Il était évident que, sans la présence de notre brigade sur un de leurs flancs et de celle des gardes sur l'autre, les Français auraient disposé de cette partie de la ligne comme ils l'auraient voulu. Dans l'état des choses, ils se contentaient de chasser de temps en temps les pauvres

Espagnols du village ; après quoi, quand ils voyaient les habits rougesse mettre en mouvement, ils battaient tranquillement en retraite vers leurs positions.

C'était un vrai soulagement que de détourner les yeux des Espagnols pour les reporter sur les Portugais. Leur corps consistait en trois bataillons de chasseurs et deux d'infanterie de ligne et, à proprement parler, les chasseurs seuls pouvaient être considérés comme engagés. Couvrant leur front de bataille et donnant la main à nos tirailleurs, ils se répandirent en très bon ordre dans les champs, et ouvrirent un feu ferme, calme et bien dirigé contre le nuage de tirailleurs français qui s'efforçaient vainement de les rejeter sur leur réserve. Quand on assiste ainsi en spectateur à un combat, on suit généralement des yeux un ou deux combattants au salut desquels on finit par s'intéresser autant que si on les connaissait personnellement. Un Portugais attira particulièrement mon attention ce jour-là. A en juger par sa manière de faire, il semblait animé d'un degré de haine plus qu'ordinaire contre les Français ; il ne regardait ni à droite, ni à gauche, ne faisait aucune attention aux mouvements en avant ou aux reculs de ses camarades ; tenant ferme à la même place, il n'en changeait que pour mieux ajuster. Il s'était posté très en avant de sa ligne, derrière un grand buisson de genêts, d'où je le vis abattre trois hommes l'un après l'autre. A la fin, six ou sept Français s'avancèrent de son côté ; nullement

intimidé, le Portugais se baissa seulement pour charger et fit feu en se relevant. Un des assaillants tomba, les autres firent une décharge vers l'endroit d'où la fumée était sortie, mais il avait sauté de l'autre côté du buisson et ne fut pas atteint ; il s'agenouilla et chargea de nouveau. Les ennemis étaient à vingt yards de lui, il tira, et un officier qui les dirigeait se retira du champ du combat en tenant son bras gauche avec sa main droite ; le reste, comme frappé de panique, battit en retraite. Le Portugais resta là jusqu'à la fin de l'attaque, et rejoignit ensuite son bataillon, sain et sauf en apparence ; il avait tué ou blessé huit Français dans sa journée.

La nuit approchait quand notre attention fut puissamment attirée vers la petite troupe qui avait traversé l'Adour, et qui occupait alors une position sur les collines de sable du bord opposé. Elle n'avait pas été remarquée jusqu'alors, on avait été méprisée par l'ennemi ; (1) le seul combat sérieux de notre extrême gau-

(1) Conçoit-on cela ? Et que faisait donc le général français ? Il nous semble qu'il ne faut pas être grand clerc en matière militaire pour comprendre que, la citadelle étant la clé de Bayonne, celle-ci prise, la ville se rendait forcément ; que Bayonne emporté, au contraire, rien n'était fait tant que la citadelle restait debout, puisque cette dernière eût rendu la place intenable en la couvrant de projectiles. Il y avait donc un intérêt de premier ordre à empêcher une armée venant d'Espagne de s'établir sur la rive droite de l'Adour, surtout en aval, et si près de la citadelle.

(Note du traducteur.)

Je ne connaissais pas le livre de Morel sur Bayonne quand j'ai écrit les lignes ci-dessus ; voici ce que j'y trouve :

« Le 16 février, le général Thouvenot ordonnait au chef maritime de se concerter avec le général Berge pour faire rentrer par

che avait eu lieu entre une frégate française assistée de deux canonnières et une batterie anglaise de gros calibre, bien munie de boulets rouges. Le résultat, comme on peut le prévoir, fut la destruction des canonnières et la retraite forcée du navire. (1) Quant à notre infanterie, rien n'avait été fait pour s'opposer à son passage ou pour l'empêcher de renforcer sa position. A la fin, le général français parut avoir reconnu son

la rivière les trois pièces et les munitions de la batterie du Boucau, et cet ordre était donné au moment où l'ennemi se disposait à tenter le passage de l'Adour. Le 19, nouvel ordre de faire rentrer à Bayonne tous les marins et pilotes du bas de la rivière....

« Cependant le 119<sup>e</sup> de ligne, cantonné au Boucau, avait reçu l'ordre le 22 au soir de rentrer dans la citadelle, et n'y avait laissé qu'une compagnie de grenadiers.....

Sur ces entrefaites, les Anglais, d'abord en petit nombre, effectuaient leur débarquement. Il était onze heures ; M. Bourgeois (lieutenant de vaisseau), envoya aussitôt Longuet auprès du capitaine de la compagnie du 109<sup>e</sup> pour lui proposer de se joindre aux équipages du stationnaire et des chaloupes, de marcher ensemble à l'ennemi encore peu nombreux et de le rejeter dans l'Adour. L'officier, qui venait de recevoir l'ordre de rentrer à la citadelle, était ébranlé, mais à une seconde intimation qu'un chasseur d'ordonnance lui apporta à l'instant même, il n'hésita plus et entra à la citadelle. »

(Note du traducteur.)

(1) Le 23 février, au point du jour, la *Sapho* ouvre son feu contre les travailleurs ennemis occupés à élever une batterie au fond de l'anse de Blanc-Pignon, sur la gauche de l'Adour ; mais placée dans le sens de sa longueur, à cause de la force du courant, elle ne peut faire jouer que ses canons de retraite qui inquiètent peu les Anglais. Vers huit heures du matin, ils démasquèrent à leur tour sept bouches à feu de gros calibre, et la corvette est battue de longueur et d'écharpe avec un tel avantage que ses canons sont démontés, et sa mâture et ses manœuvres brisées. Le commandant Ripaud a le bras droit emporté au moment où, debout sur son banc de quart, il cherche, à force de courage et de sang-froid, à sauver le navire ; treize hommes de l'équipage sont tués sur le pont, une foule d'autres blessés.....»

(MOREL, *Vues historiques et descriptives*.)

erreur ; une colonne de cinq mille hommes, appuyés de plusieurs pièces de canon , se forma et marcha à l'attaque de nos six cents soldats soutenus par un petit détachement de fuséens.

La position du général Stopfort heureusement était extrêmement favorable, et pleine de plis de terrain qui formaient des parapets naturels derrière lesquels nos troupes pouvaient s'abriter. A l'approche des assaillants, le général forma ses soldats derrière une colline de sable et les faisant coucher de façon à les cacher complètement, il attendit que la tête de la colonne fut arrivée à vingt yards de lui. Il les fit alors lever, et les fuséens, lançant leurs diaboliques engins avec une précision extrême, simultanément avec une décharge bien dirigée de l'infanterie, la confusion qui se forma dans les rangs de l'ennemi dépasse toute description. Un sergent français pris dans cette affaire, m'assura qu'il avait été personnellement engagé dans vingt batailles et qu'il n'avait jamais connu la sensation de la peur jusqu'à ce jour-là. Une fusée, paraît-il, traversa son havre-sac sans lui faire de mal ; elle fendait l'air avec une telle violence et un sifflement si terrible, qu'il tomba stupéfié, la face contre terre. Ce qui est encore plus redoutable, ce sont les excentricités de la fusée : on la voit venir, et on ne sait comment l'éviter ; elle saute de place en place d'une façon si étrange, que l'on risque, en s'écartant pour l'éviter à droite ou à gauche, de tomber directement sur elle.

De là le désordre que peuvent produire dix ou douze de ces engins. C'est aussi une arme très incertaine, qui peut mettre la déroute dans les rangs ennemis, mais qui se retourne parfois contre ceux qui l'emploient, et peut causer, comme les éléphants de l'antiquité, la défaite de la troupe qu'elle est destinée à protéger.

Cette décharge, suivant l'usage de l'armée anglaise, fut suivie d'une charge à la bayonnette, et nous qui, un moment auparavant, n'osions respirer de crainte, nous poussâmes des cris de triomphe en voyant cette masse, tout-à-l'heure si formidable, (1) répandue de côtés et mise en fuite par un simple bataillon.

Aux approches de la nuit, les hostilités cessèrent, et une nouvelle attaque contre les postes espagnols et portugais, que nous soutinmes comme précédemment par des démonstrations, termina les opérations de l'ennemi. Ces attaques réussirent comme les autres jus-

(1) Cette mise en déroute de 4,000 soldats français par 600 hommes fait honneur à l'imagination de notre auteur. Voici ce que dit Morel : « A quatre heures et demie, 3,500 à 4,000 Anglais couronnaient les dunes de l'embouchure, et le débarquement continuait, lorsque 600 hommes, sous les ordres du général Maucoble, sortent de la citadelle. L'ennemi, vivement attaqué, est refoulé jusqu'à la mer; mais les Anglais, sur la rive gauche, avaient eu le temps de détacher trois pièces de leur batterie de Blanc-Pignon et d'établir plusieurs autres batteries de fusées à la congrève à l'embouchure. *La poignée de soldats* du général Maucoble, *après un combat inégal*, profite de la nuit pour se retirer et laisse 200 hommes sur le terrain. »

De quel côté est l'exagération ? Je crois qu'en prenant un juste milieu entre les deux récits, on aurait des chances d'approcher de la vérité.

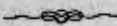
(Note du traducteur.)

qu'à un certain point, mais sans donner de résultats, car l'ennemi ne garda pas le terrain conquis, et rentrant dans ses lignes, nous laissa établir nos piquets, conformément aux ordres que nous avions reçus. A la nuit, un corps espagnol vint relever le nôtre, et nous nous éloignâmes dans la direction de l'extrême gauche de la ligne alliée, en inclinant vers le front, de façon à nous rapprocher de la rivière et des collines de sable qui la dominent.

Je ne sais si l'intention de Sir John Hope était de nous diriger plus loin vers la gauche cette nuit, mais nous ne fûmes nullement peïnés d'apprendre que nous étions destinés à rester là jusqu'au matin. Les routes étaient encombrées de tombereaux, de voitures de munitions, de bagages, de troupes filant dans plusieurs directions et avec assez de désordre. Autour du village en particulier, un vaste bivouac, formé principalement d'infanterie espagnole et de muletiers, avait été formé, et ce ne fut pas sans difficulté que nous pûmes passer. C'était une Babel où les langues se confondaient, et où les rires, les cris, les jurons, les plaintes basses et les hurlements des blessés formaient un concert qui ne dénotait pas une exacte discipline ni un ordre parfait.

Les maisons qui nous étaient destinées et que nous finîmes par atteindre, étaient loin de réunir aucune condition de confortable. Trois cents hommes furent logés dans un cottage consistant en deux chambres,

où nous dûmes nous jeter sur la terre nue qui servait de plancher, afin de chercher à dormir et d'échapper ainsi aux tortures de la faim. Nous n'avions rien mangé depuis trois heures du matin et aucunes provisions n'étaient arrivées ; nous fûmes donc aussi surpris que charmés quand le paysan à qui appartenait le cottage nous apporta une bouteille de mauvaise eau-de-vie appelée *aguardiente* dans la langue du pays. Elle fut partagée du mieux possible entre nous, et après avoir vainement souhaité l'arrivée du quartier-maitre et du commissaire, nous nous enveloppâmes de nos manteaux et nous nous endormîmes.





## CHAPITRE XXI.

Les sables d'Anglet. — Entrée de la flottille anglaise par la barre de l'Adour. — Naufrage de deux navires sur la barre. — Le pont de bateaux. — Les fortifications de Bayonne. — Physiologie du pays. — La citadelle.

La nuit du 23 se passa sans incidents, et le 24, longtemps avant le jour, nous étions sous les armes comme de coutume. Après une demi-heure d'attente, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en marche et de filer sur la gauche dans la direction de l'Adour. Nous fîmes environ une lieue de chemin, et nous nous arrêtâmes au milieu d'une plaine de sable située à deux milles à peu près de Bayonne et à la moitié au plus de cette distance des ouvrages avancés de la place. Nous nous trouvions ainsi sous la portée de leurs batteries, dont les feux auraient rendu notre position intenable si nous n'avions été abrités par un petit monticule de sable qui dérobaît, non-seulement nos soldats, mais le haut même de nos tentes aux regards des assiégés.

Une fois rendus là à une heure matinale, un temps

considérable s'écoula avant l'arrivée des bagages et des provisions. On peut juger, lorsque nous les reçûmes enfin, avec quel plaisir déjeunèrent des hommes qui étaient restés quarante heures sans manger, et dont l'appétit, trompé quelque temps par le sommeil, s'était réveillé avec une intensité inquiétante. Notre repas, je m'en souviens bien, consistait en tranches de bœuf hâtivement et imparfaitement grillées, accompagnées de biscuit moisi et de thé sans saveur, mais les plus mauvaises viandes paraissent bonnes à ceux qui sont affamés, et nous n'étions pas en humeur de disputer sur la qualité de la nôtre.

Les bagages et les tentes étaient restés emballés et prêts pour un autre mouvement, mais nous reçûmes l'avis que la position que nous occupions était définitive. Le camp fut immédiatement établi en due forme, les bâtisses ruinées du voisinage occupées principalement pour servir d'écuries aux chevaux, les fusils, les cannes à pêche préparés et toutes les dispositions prises, en un mot, pour nous procurer un peu de bien-être. Notre seul sujet de contrariété était l'état défavorable du temps, et les grandes ondées de pluie et de grêle que déchargeaient les nuages, mais cette circonstance dont nous étions disposés à murmurer, fut, de toutes, la plus favorable aux opérations de l'armée. Grâce aux rafales de vent, les bateaux et les chasse-marées qui stationnaient depuis plusieurs jours à l'embouchure de l'Adour, purent franchir la

barre et les fondements du pont flottant furent établis.

Le passage de la barre était une opération très difficile ; le hasard voulut que je fus témoin de l'intrépidité audacieuse et de l'habileté de ceux qui l'exécutèrent et je prendrais la liberté de le raconter en détail.

Après avoir veillé au bien-être de nos hommes et changé d'habits, nous allâmes nous promener, mon ami et moi, pour tuer le temps qui nous aurait paru long sans cela. Nous avons pris la direction de l'embouchure de la rivière où se trouvait un grand bois de pins, afin de nous y abriter contre le vent, et aussi pour nous rendre compte du point où en était la construction du pont. Il faut remarquer que nous ne savions pas alors quelle sorte de pont on voulait construire, et que nous supposions qu'il s'agissait de pontons ancrés, comme cela avait eu lieu pour la Bidassoa. On concevra donc notre étonnement lorsque en montant sur une éminence, nous aperçûmes une escadre d'une trentaine de petits navires qui cinglaient, toutes voiles dehors, vers la barre, sur laquelle les vagues, portées par un vent du Nord-Est, brisaient en écume blanche. Mais nous n'étions pas les uniques spectateurs de cette scène ; les bords du fleuve et toutes les hauteurs étaient remplis de généraux et d'officiers d'état-major, parmi lesquels on remarquait sir John Hope et, si ma mémoire ne me trompe, Lord

Wellington lui-même. Personne ne parlait : l'escadre et ses manœuvres dont dépendait la vie des braves gens qui la montaient, semblaient absorber l'attention générale, et chacun regardait dans la même direction en silence et dans la plus complète immobilité.

Les navires, portés par la brise, s'avançaient avec une vitesse effrayante ; les vagues s'élevaient si haut, et il y avait si peu d'eau sur la barre, qu'il me semblait qu'on m'enlevait un poids de la poitrine quand je les voyais soudain appuyer sur le gouvernail et virer de bord. De la mer, la perspective devait être effrayante, et des marins anglais eux-mêmes se demandèrent pour la première fois de leur vie, s'ils pourraient faire face au danger. Leur hésitation ne fut pas de longue durée ; un bateau espagnol, à rames, manœuvré par le lieutenant Cheyne et cinq marins du *Woodark*, se jeta avec beaucoup d'à-propos sur une vague ; celle-ci le porta jusqu'au delà du banc de sable, et il fut salué par de longues acclamations quand on le vit s'avancer fièrement dans le fleuve. Le deuxième navire était une prise, un grand lougre de pêche français, monté par les marins d'un transport, et suivi de près par une canonnière commandée par le lieutenant Cheshire ; tous les deux franchirent heureusement la barre, mais le quatrième fut moins heureux. C'était une goëlette pleine de monde et commandée par le capitaine Elliot ; je ne sais pas si le vent changea soudainement ou si, malheureusement,

quelque cordage se rompit; toujours est-il que, au moment où la goëlette prenait la lame, la voile principale de son mât de derrière s'abattit; elle présenta aussitôt le flanc aux brisants et chavira immédiatement. Son brave capitaine et plusieurs de ses hommes périrent dans les brisants; le reste de l'équipage, jeté sur le sable par une vague, fut heureusement sauvé.

L'horreur que nous éprouvâmes à la vue de ce naufrage fut de courte durée, car notre attention fut attirée bientôt sur les autres navires qui approchaient l'un après l'autre. Ils traversèrent tous la passe sans encombre, sauf un chasse-marée qui partagea le sort de la goëlette. Ce fut même un spectacle plus navrant que le premier : le petit navire tournoya un instant sur les brisants, juste assez pour nous laisser voir les gestes désespérés des marins et nous permettre d'entendre leurs cris; puis il fut frappé par une vague énorme et chavira la quille en l'air. Pas un homme n'échappa; parmi eux se trouvaient plusieurs aspirants de marine, tous jeunes gens d'avenir.

Vingt-cinq navires étaient entrés dans l'Adour, plus quatre ou cinq canonnières destinées à les protéger; ils furent immédiatement mis en ligne et ancrés à égale distance les uns des autres. On les lia fortement avec des câbles, dont les extrémités étaient attachées à des manivelles préparées dans ce but sur chaque rive; ces câbles, courant le long de l'avant et de l'arrière des

navires, rendaient le radeau suffisamment ferme malgré la violence du courant, et chacun des bateaux mouilla, en outre, quatre ancres, deux à la poupe et deux à la proue.

Ces bateaux ainsi consolidés, une demi-douzaine de forts cordages furent tendus le long de leur centre, à deux pieds de distance les uns des autres, et on les affermit en les attachant au cabestan de façon à ce qu'ils ne fussent pas trop lâches. En travers de ces cordages furent placées des planches fermement liées, et le tout était si bien équilibré que, quoiqu'il suffît du poids d'un seul passant pour faire balancer le pont, une armée entière pouvait le traverser en toute sécurité. Tel fut le fameux pont de bateaux sur l'Adour, qui réunissait les deux rives du fleuve sur un point où il a huit cents yards de largeur.

En avant du pont, on amarra cinq canonnières, armées chacune de six longs canons de vingt-quatre et défendues elles-mêmes par une perche (1) (*boom*). Une perche plus forte et capable de repousser toute substance qu'on ferait flotter avec le courant, fut tendue entre les canonnières et le pont. On en plaça en outre une à peu près semblable, mais se rapprochant de la forme de brise-lames, de l'autre côté du pont, afin de le garantir contre un gonflement soudain de la mer, tel qu'on pouvait le craindre avec les fortes marées. Chaque bateau était monté par des marins expérimentés.

(1) C'était une estacade de gros mâts.

tés dans le maniement de ce genre de pont. Les ouvriers employèrent deux jours entiers à le construire, mais l'infanterie put le traverser dès le premier jour.

La droite et le centre de l'armée alliée continuaient cependant leurs opérations. Après la journée du 23, Soult, effrayé de nos progrès et confondu par la célérité de nos mouvements, se retira de Sauveterre dans la nuit du 24 à travers le Gave de Pau, et détruisant tous les ponts dans sa retraite, rassembla son armée dans la matinée du 25 près de la ville d'Orthez. Lord Wellington l'y suivit. Poussant en avant un corps nombreux d'Espagnols afin de couper toute communication entre le maréchal et la garnison de Bayonne, il manœuvra ce jour-là et les suivants avec les troisième, quatrième, sixième et septième divisions anglaises, et finalement, le 27, livra la glorieuse bataille d'Orthez, dont le résultat fut, comme chacun sait, la hâtive et désastreuse retraite du maréchal Soult sur Toulouse, la prise de Bordeaux et la première déclaration de soumission faite par des Français en faveur de la maison de Bourbon.

Pendant que se passaient ces grands événements, une armée comprenant la première et la cinquième divisions anglaises, deux ou trois brigades portugaises et une masse d'Espagnols, procédait sous le commandement de Sir John Hope à l'investissement de la ville et de la citadelle de Bayonne. Comme le reste de mon journal ne traitera que des événements qui se sont pas-

sés durant le siège, il est peut-être bon que je donne au lecteur une idée de l'importante cité contre laquelle nos efforts étaient tournés, et de la physionomie générale de ses alentours immédiats.

La ville de Bayonne, bâtie sur une plaine de sable, est dominée par la citadelle, qui est établie sur une sorte de colline. L'Adour, assez semblable par la teinte foncée de ses eaux à la Tamise, près de Graavesand ou de Blackwall, quoique beaucoup moins large et moins profonde, les sépare et coule lentement entre les deux.

La ville et la citadelle sont régulièrement et solidement fortifiées ; un grand nombre d'ouvrages de campagne, de batteries ouvertes et de redoutes avaient été ajoutées en vue du siège à la maçonnerie permanente des remparts et, grâce à la rivière, plusieurs écluses pouvaient, principalement en face de notre position, inonder toute la campagne sur une étendue de plusieurs milles ; des fossés profonds et larges, creusés ici et là, devaient retarder l'assiégeant et le retenir exposé plus longtemps, pendant qu'il les franchirait, sous le feu des remparts. La défense commençait dans toutes les directions à un mille en avant des glacis ; les routes étaient coupées et couvertes par des abattis et toutes sortes d'obstacles. Bref, rien n'avait été négligé pour augmenter la force d'une place, regardée avec juste raison comme la clé de la frontière du Sud-Ouest de la France.

Telle était la condition des travaux autour de



Bayonne. Quant au pays qu'ils commandaient, il variait considérablement de nature et d'aspect ; le sol était assez fertile en certains endroits ; dans d'autres, il ne valait guère mieux que du sable. Jusqu'à trois ou quatre milles en dehors des fossés, il était généralement plat avec peu d'arbres et de sinuosités. Quelques villages, il est vrai, étaient répandus dans la campagne et partout où il y a un village français, on trouve plus ou moins d'arbres, mais, en général, l'aspect désolé des choses semblait indiquer qu'il était interdit de planter ou de bâtir, si ce n'est en dehors de la portée des canons des remparts, de peur qu'un village ou un bouquet d'arbres n'abritât un ennemi, ou ne permit l'établissement d'un poste. Dans la direction de la mer, et parallèlement à la rive gauche du fleuve, s'étendaient de grands bancs de sable, dénués de verdure sur de vastes espaces, mais couverts en d'autres parties par des pins qui, montant et s'abaissant selon les sinuosités du terrain, offraient un coup-d'œil très pittoresque. Ces dunes, comme je l'appris plus tard, sont le commencement des Landes, dont les vastes forêts s'étendent jusqu'à Bordeaux, et furent autrefois plantées, d'après la tradition du pays, pour fixer ces sables mouvants.

Ma description ne s'applique qu'à cette partie du pays qui s'étend vers l'Espagne, sur la rive gauche de l'Adour. La citadelle, bâtie sur une colline, ainsi que je l'ai dit, diffère complètement de l'esquisse précé-

dente par le style de ses fortifications et par le panorama qui se déroule de son sommet devant le voyageur.

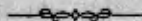
Comme cela a lieu pour toutes les collines fortifiées, ses travaux ont été élevés en tenant compte et en vue des inégalités du terrain, plutôt que sur un plan rigoureusement scientifique. Un de ses fronts, celui qui fait face au village de St-Etienne et à l'embouchure du fleuve, présente, il est vrai, une apparence octangulaire régulière, mais dans les autres directions, le mur, bâti sur un terrain abrupt et irrégulier, a été forcément tracé sans respect de la forme ni de la figure. Ce n'en est pas moins une forteresse redoutable, son côté le plus facilement attaquable étant celui où la forme du terrain a permis à l'ingénieur d'accorder sa plus grande part d'attention.

Des remparts de la citadelle, la vue est extrêmement agréable. Au loin s'élèvent de grands bois de pins, et dans l'intervalle, la campagne est magnifiquement variée par des champs de blé, des prairies, des bois de beaux chênes-liège, des cottages et des châteaux. Le pittoresque village de St-Etienne, avec sa jolie église et son cimetière sur la pente d'un ravin, est situé tout auprès ; là aussi s'élèvent des cottages entourés de charmants jardins, bien fournis d'arbres fruitiers et d'arbrisseaux. Ce village était complètement commandé par les canons de la citadelle et par une redoute que le gouverneur français, général Thouvenot, avait fait construire sur une sorte de terre-

plein. Si elle n'ajoutait pas à la beauté du paysage, elle augmentait la force générale de la citadelle, en occupant le seul terrain à niveau par lequel les assiégeants pouvaient espérer pousser la sape avec quelques succès.

Bayonne était déjà investi, c'est-à-dire que les assiégeants occupaient une ligne étendue autour des travaux, mais les piquets français se trouvaient encore à trois, quatre et même quelques-uns à cinq milles en avant des glacis ; leurs patrouilles brisaient sans cesse la chaîne d'investissement et faisaient des reconnaissances jusqu'au camp du maréchal Soult à Orthez. Il en fut ainsi, du moins, jusqu'après la nuit du 24. Sir John Hope n'ayant pas de moyens faciles de communications entre les deux rives de l'Adour, au-dessous de Bayonne, ne pouvait pas s'aventurer à tendre la corde et à convertir l'investissement en blocus. Tous les renforts envoyés le 23 au général Stopfort, avaient traversé l'Adour en radeau, les hommes assis sur les pièces de bois, leurs fusils entre les jambes, et conduisant par la bride les chevaux qui nageaient derrière eux. Même avec ce mode difficile de transport, on parvint à établir sur les collines de sable, dans la soirée du 24, une force suffisante pour être sans appréhension d'une nouvelle attaque de l'ennemi. Quinze ou vingt mille hommes de l'armée espagnole avaient été échelonnés le long de la partie de la ville qui regarde vers Hélette et la Joyeuse ; la gauche de cette

ligne semi-circulaire reposait sur les hauteurs où, pendant la dernière affaire, j'avais suivi en toute sécurité les péripéties d'un combat de tirailleurs, et rejoignait les bords de la rivière à travers les retranchements abandonnés. Là, les deux rives étant rapprochées, un pont de bateau avait été établi, et la ligne recommençant sur l'autre bord, donnait la main aux Portugais au bas de la citadelle ; mais à partir de ce point, elle n'était continuée que par des patrouilles, et à travers cette ouverture, l'ennemi envoyait journellement des fourrageurs ou ramenait des vivres. Il était nécessaire pour la poursuite des futures opérations de Lord Wellington, que ce vide fût comblé avant le renouvellement des hostilités entre son armée et celle de Soult, et l'on fit sans perte de temps les préparatifs nécessaires pour rejeter la garnison dans ses retranchements. Les ouvriers travaillèrent fermement tout le jour et toute la nuit du 24, et à l'aube du 25, le pont flottant fut déclaré en état d'être franchi par l'infanterie (1).



(1) Evidemment il y a une lacune dans la description que fait notre officier des positions occupées par les alliés autour de Bayonne. Ce n'est pas un pont, ce sont deux ponts de bateaux dont les Anglais avaient besoin en amont, puisqu'il y a deux rivières de ce côté, l'Adour et la Nive. Qui occupait le pays situé entre les deux rivières, pays qu'il fallait absolument tenir pour compléter le blocus ? Il ne nous le dit pas.

## CHAPITRE XXII.

Les Français évacuent le Boucau. — Combat sur la rive droite de l'Adour. — L'ennemi est rejeté sous les murs de la citadelle. — Mort du sergent Dermot. — Désespoir de sa femme.

Dès que la communication directe entre les deux rives du fleuve fut établie, le reste des bataillons des gardes, la plus grande partie de la légion allemande du roi et une force équivalente de cavalerie et d'artillerie, partirent rejoindre leurs camarades sur les collines de sable ; toute l'armée assiégeante se mit en mouvement et l'investissement de la place fut complété. On combattit peu à cette occasion, car l'ennemi, apercevant notre dessein, n'y fit pas une sérieuse résistance. Il évacua le village du Boucau après avoir échangé quelques coups de feu avec nos tirailleurs, et établit ses postes avancés à un demi-mille en arrière. Il lui restait encore un bon espace de terrain dont il ne devait pas espérer jouir longtemps, mais toutes facilités de correspondre avec le maréchal Soult et d'augmenter le stock de grains et de provisions qu'il avait en magasin lui furent enlevées.

Le feu trainant et irrégulier de la matinée cessa peu à peu vers midi, et tout fut ensuite tranquille jusqu'à la nuit. Cependant l'excitation fébrile que produit d'habitude, même une simple escarmouche, ne cessa de nous agiter, et nous ne nous hasardâmes pas de tout le jour à quitter nos fournements, ni à retourner à nos occupations habituelles. Nous aurions pu le faire pourtant en toute sécurité; l'ennemi, trop satisfait de ce qu'on lui eût laissé ce qu'il gardait encore de terrain au delà des glacis, n'essaya pas de le risquer par un essai inutile de reprendre ce qu'il avait perdu.

La garnison de Bayonne était à la fois numériquement puissante et composée des meilleures troupes de l'armée française. Ainsi que nous nous en aperçûmes, Soult n'avait en aucune façon deviné le plan d'opérations adopté par Lord Wellington; croyant que Sa Seigneurie s'arrêterait après le passage de l'Adour, et investirait cette place importante avec toutes ses forces, il n'y avait pas jeté moins de quinze mille hommes choisis, sous le commandement du général Thouvenot, un officier qui, par son heureuse défense de Burgos, paraissait digne d'une mission si lourde. Mais Lord Wellington connaissait trop les avantages de la promptitude des mouvements à la guerre, pour perdre son temps sous les murs de Bayonne; il laissa donc Sir John Hope pour masquer la ville avec deux divisions anglaises qui composaient la colonne de gauche et formaient une force inférieure en nombre à celle

des assiégés, pendant que lui-même, avec les cinq autres divisions, suivait l'armée française dans sa retraite. Il est vrai que notre petit corps d'armée était soutenu par vingt ou trente mille Espagnols qui, s'ils ne servaient pas à autre chose, formaient du moins une apparence et empêchaient de petits détachements de fourrageurs de traverser les lignes, mais on ne pouvait guère compter sur leurs efforts pour le cas où une sortie hardie serait tentée ; d'autre part, l'ordre disposé de notre campement nous empêchait d'opposer sur aucun point une force suffisante pour combattre, au moins avec supériorité, telle partie de la garnison qu'il conviendrait au gouverneur d'employer à faire des sorties. La circonférence de Bayonne, prise de l'extérieur des murailles, ne peut pas être évaluée à moins de quatre milles ; notre ligne, qui entourait la ville à une distance de trois milles du fossé, était naturellement beaucoup plus étendue, et quand on songe qu'elle était occupée par quarante mille hommes au plus, dont moins de quinze mille pouvaient inspirer confiance, on peut comprendre que notre situation n'était pas de nature à rendre les précautions inutiles, ni les appréhensions sans fondement.

Nous nous étions couchés à notre heure habituelle dans la nuit du 25, et nous commencions à nous endormir, quand nous fûmes réveillés par un coup de feu tiré dans la direction de nos avant-postes. Mon bataillon était encore campé derrière la colline de sable où

il s'était arrêté après l'affaire du 23 ; ses piquets n'étaient séparés du camp que par cette colline, ce qui nous obligeait en cas d'attaque à nous réunir très promptement si nous voulions éviter d'être surpris. Aussi chaque homme se précipita-t-il avec son fusil et à moitié vêtu vers le lieu du rassemblement. Un second coup de feu fut tiré, puis un autre encore ; les clairons sonnèrent, les bagages furent emballés en hâte, les chevaux sellés, enfin nous procédâmes à tout le remue-ménage qui précède le combat. Pour moi, après m'être assuré que mes hommes étaient à leur rang, je montai sur le sommet de notre hauteur, d'où je pus distinguer la flamme de coups de fusils tirés à mi-chemin de nos sentinelles et de celles de l'ennemi, mais aucun bruit de colonnes en marche ne frappa mon oreille, et nos avant-postes ne ripostaient pas. Ma surprise ne dura pas longtemps ; l'officier qui commandait les avant-postes dépêcha un homme pour nous prévenir qu'il n'y avait aucun symptôme d'attaque ; que plusieurs déserteurs étaient arrivés dans nos lignes et que c'étaient à eux que s'adressaient les coups de feu des sentinelles françaises. Ce récit fut confirmé bientôt après par l'arrivée de ces déserteurs dans le camp, et les troupes purent rompre leurs rangs et retourner à leurs tentes.

L'alarme avait à peine cessé de ce côté, quand il s'en éleva une non moins sérieuse dans une autre direction. Une sentinelle placée sur le bord de la rivière



rapporta à son officier, quand celui-ci fit sa ronde, qu'il y avait des bateaux en mouvement et qu'on entendait le bruit des rames dans l'eau. Immédiatement des appréhensions s'élevèrent pour le pont, contre lequel on supposa qu'il se préparait quelque attaque. Pour s'y opposer autant que possible, trois pièces de campagne qui étaient attachées à notre brigade furent dirigées sur le bord de l'eau. Je les accompagnai ; le bruit des rames s'entendait effectivement, bien que l'obscurité ne permit pas d'en discerner la direction. Une décharge ou deux furent faites, uniquement pour prévenir l'ennemi que nous étions sur nos gardes, et, soit que l'avertissement fut compris, soit qu'il n'eut pas voulu sérieusement assaillir le pont, tout bruit cessa aussitôt. Nous restâmes là une demi-heure ; après quoi, n'entendant rien et ne voyant aucune trace de danger, je laissai les canonniers à eux-mêmes, et retournant à mon manteau et à ma couverture, je m'endormis jusqu'au matin.

La journée du 26 s'écoula sans incidents. C'est à peine si un coup de canon fut tiré depuis l'aube jusqu'au coucher du soleil, mais il était évident qu'une crise approchait. Des provisions et des munitions étaient constamment envoyées à travers la rivière en grandes quantités, et tout faisait prévoir que les quelques milles de terrain occupés par la garnison en dehors des retranchements, ne lui seraient pas laissés longtemps. Je ne fus donc pas étonné d'apprendre,

dans la matinée du 27, que nous allions prendre les armes immédiatement et que l'ennemi devait être refoulé en dedans de ses travaux dans toutes les directions.

Après la description que j'ai donnée dans un précédent chapitre de la nature du pays qui s'étendait devant nous, le lecteur comprendra facilement pourquoi aucune tentative sérieuse n'était faite de notre côté. Nous étions déjà sous la portée des canons des retranchements, et il n'existait entre ceux-ci et le camp, ni plis de terrain, ni village, ni aucune espèce d'abris; d'autre part, le général français, en ouvrant les écluses, pouvait mettre toute cette partie de la contrée sous l'eau. Sur l'autre rive de l'Adour, le cas était différent; là, les piquets anglais de l'avancée se trouvaient un peu en avant du village de Boucau, et le Boucau est à quatre milles de la citadelle. Le pays entre ces deux points étant coupé et inégal, les assiégeants pouvaient enlever de nombreuses positions dans lesquelles ils s'abriteraient facilement contre les feux de la place, et pourraient empêcher la garnison de s'aventurer au delà des fossés. Bref, la situation relative de la ville et de la citadelle garantissait la première contre tout danger tant que la deuxième ne serait pas tombée dans nos mains (1). C'est pourquoi il fut entendu que notre

(1) Confirmation de la justesse de ma critique précédente contre l'inertie et le manque de prévoyance du général Thévenot, qui, selon moi, n'aurait jamais dû permettre aux Anglais de passer l'Adour en aval, et tout porte à croire que cela lui était facile avec une garnison de 15,000 hommes.

ligne entière de blocus autour de la ville serait un peu plus resserrée, mais que les batteries de brèche seraient disposées contre la citadelle seule.

Nous nous tinmes immobiles dans notre position, les hommes équipés et les bagages chargés, jusqu'au signal de l'attaque, qui fut donné par un coup de canon tiré de l'autre côté de l'eau. Nous étendîmes alors nos files de manière à donner à un simple bataillon l'apparence d'une brigade, et gravissant les collines, nous nous arrêtâmes avant d'arriver au sommet, ne laissant paraître que le bout des bayonnettes et la plume de nos coiffures. Des démonstrations semblables furent sans doute faites par le corps qui occupait Anglet. De temps en temps, nous poussions une acclamation comme si, l'ordre d'attaquer étant donné, nous nous préparions à avancer. Toutes ces démonstrations avaient pour but de diviser l'attention de l'ennemi sur plusieurs points à la fois et de l'empêcher de s'opposer avec toutes les forces de la garnison au mouvement en avant de ceux qui étaient désignés pour investir la citadelle.

Pendant que nous amusions ainsi l'ennemi avec la pompe et les circonstances, plus qu'avec la réalité de la guerre, les gardes, les Allemands légers et un corps portugais d'infanterie étaient occupés plus sérieusement de l'autre côté du fleuve. Notre position était dominante et nous permettait de suivre assez distinctement leurs mouvements. Une colonne de troupes anglaises se forma dans les sables derrière le Boucau ;

en avant se trouvaient des riflemen allemands qui s'avancèrent lentement en tirailleurs pour joindre un piquet de troupes françaises. L'ennemi était formé en colonne épaisse sur une hauteur et envoyait continuellement des renforts aux avant-postes, déjà chaudement engagés contre les Allemands, mais pendant plusieurs heures aucun avantage sérieux ne sembla avoir été gagné de part ni d'autre.

La colonne réunie sur les sables derrière le Boucan n'était pas d'une grande force ; elle nous paraissait même faible. La vérité, ainsi que je l'appris ensuite, c'est que la partie de la colline que nous pouvions apercevoir était de beaucoup la plus rude et la plus difficile à assaillir, et que l'attaque avait commencé dans une autre direction, celle du côté qui nous faisait face ne devant être tentée que quand la première aurait réussi. De là le peu de progrès fait par nos tirailleurs, qui semblaient plutôt retenus qu'animés par leurs officiers ; de là aussi l'apparente résistance obstinée des piquets français. Ce n'en était pas moins un spectacle des plus intéressants, relevé encore par la beauté du paysage pittoresque au milieu duquel se déroulait le combat.

Je voudrais donner au lecteur une idée exacte de cette scène, telle qu'elle m'apparut et que j'en ai gardé le souvenir. Qu'il s'imagine être couché à mes côtés sur le sommet d'une colline de sable, et qu'il regarde en bas, d'abord les eaux larges et profondes de l'A-

dour, puis, au delà, un banc de sable borné par une colline verte, dont le versant qui nous fait face est fréquemment coupé par un terrain accidenté, ici nu, là boisé, avec quelques collages blancs disséminés parmi les arbres. Sur les hauteurs et en face de lui, est établie une masse armée, accompagnée d'une simple pièce de campagne dirigée vers l'embouchure de la rivière et, sur le versant de ces hauteurs, se trouve un champ dont le terrain, moins sinueux que les autres parties de la pente, forme une sorte de table, bordée par une haie qui fait face au Boucan ; sous la haie, une bande de terre rouge et escarpée. Dans ce champ, sont réunis environ trois cents soldats d'infanterie, vêtus de capotes grises et coiffés de larges shakos, ayant sur leur dos des havre-sacs : ce sont les Français. Sous la bande rouge, s'étend un vallon pittoresque, parsemé de beaux chênes-liège, au milieu desquels on découvre une jolie habitation, un peu plus grande qu'une ferme, mais méritant à peine le nom de château ; cette maison était remplie d'Allemands, chaque arbre abritait un riflemen qui tirait sur les hommes cachés derrière la haie chaque fois qu'il trouvait un point de mire favorable. Des fenêtres de la maison parlaient aussi de temps en temps des coups de feu vigoureusement rendus par les tirailleurs français, à en juger par les lucurs soudaines suivies de fumée qui apparaissaient sur divers points de la haie. Par moments, on voyait un riflemen courant d'un

arbre à l'autre pour mieux viser, et un Français à l'affût derrière un buisson, se levait tout-à-coup et faisait feu sur lui au risque de s'exposer à être visé à découvert, mais de part ni d'autre aucune perte sérieuse n'avait lieu.

Les efforts de nos gens étaient aidés par une canonade bien servie des trois pièces d'artillerie restées sur le bord du fleuve depuis l'incident du 25. Le feu de ces canons était principalement dirigé contre une grande maison, probablement quelque édifice public ou quelque manufacture, placée sur le bord de l'eau, et remplie de troupes françaises. Les batteries de l'ennemi ne restaient pas inactives de leur côté ; après avoir tiré sans résultat vingt ou trente coups de canon, ils mirent en position un couple de mortiers avec un ou deux obusiers, et lancèrent bombes sur bombes dans nos rangs. La nature du sol nous protégeait heureusement, et les bombes s'enterraient elles-mêmes dans le sable, ou éclataient quand nous étions couchés à plat ventre et à l'abri de leurs éclats.

Plusieurs heures passèrent ainsi et nous commençons à craindre que quelque partie du plan de notre général n'eût pas réussi, ou que l'ennemi fût en trop grande force pour être repoussé, quand une agitation soudaine dans la colonne française, qui était restée jusque là tranquillement sur les hauteurs, attira notre attention. La pièce de campagne pivota, et fut tournée du côté opposé ; l'infanterie partit en rangs serrés et

nous fut bientôt cachée par le sommet de la colline. Un coup de feu se fit entendre, puis une douzaine, puis un, deux, trois coups de canon, et enfin ce fut un bruit de canons et de mousqueterie incessants et terribles. Le feu dura à peu près une demi-heure avec la même intensité ; à chaque instant, le son se rapprochait ; la fumée, qui d'abord suivait les coups à un intervalle de quelques secondes, paraissait à présent au moment même où s'entendait la détonation. Bientôt les bayonnettes scintillèrent, enfin les Français apparurent de nouveau, quelques-uns se retirant lentement et tirant à mesure qu'ils descendaient, les autres fuyant dans une extrême confusion. Des officiers montés galopèrent sur le sommet de la hauteur, s'efforçant apparemment de ramener l'ordre, mais en vain. L'ennemi était en pleine fuite ; les soldats se précipitaient vers la rivière et le long des sables dans la direction de la citadelle, et nos trois canons tiraient dans le tas, non sans quelques bons résultats. Et maintenant, le champ que mon lecteur et moi avons si longtemps regardé est abandonné ; les tirailleurs fuient à leur tour, les riflemen les poursuivent, la petite colonne en écarlate s'avance en bon ordre et d'un pas rapide ; sur la hauteur, le drapeau anglais est arboré pour donner le signal à notre batterie de cesser le feu, et redevenus simples spectateurs, nous suivons des yeux avec ardeur pendant le reste du jour les progrès de nos camarades victorieux.

L'ennemi s'était retiré jusqu'à la manufacture où il fut rejoint par des renforts de la garnison. Là, le combat recommença avec acharnement, mais quelque désespérée que fût la résistance, elle devenait d'heure en heure moins efficace ; à la fin, le bâtiment ayant pris feu fut abandonné, et ses défenseurs battirent en retraite. Le reste de l'action nous fut cachée, et nous ne pûmes qu'en pressentir l'issue par le son du canon qui se rapprochait de plus en plus des remparts ; il ne cessa cependant qu'avec la nuit où les deux partis, ne distinguant plus les amis des ennemis, furent obligés de s'arrêter.

Dans cette affaire, les pertes furent sérieuses des deux côtés, mais nous avions pleinement réussi ; l'ennemi était rejeté dans ses travaux, et nos postes avancés établis dans le village de St-Etienne, à demi-portée de fusil de la redoute la plus proche. Sur les autres points de la ligne, les choses restaient dans le même état ; seuls, les Espagnols, avaient eu à se rapprocher davantage des remparts. Quant à nous, nous retournâmes à nos tentes ; nous n'avions eu qu'un homme tué et trois blessés par la canonnade.

Je me rappelle avoir dit dans une autre partie de mon récit, que je ne me souvenais pas, sauf dans une occasion, avoir vu la femme d'un soldat éprouver de chagrin sérieux à la mort de son mari. Je ne sais comment l'expliquer, si ce n'est par l'influence du camp, qui manque rarement d'étouffer tout sentiment



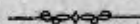
délicat dans le cœur d'une femme. Ce cas exceptionnel se présenta dans la journée dont je viens de raconter les péripéties.

Un beau jeune homme irlandais, sergent-payeur de ma compagnie, avait emmené sa femme avec lui à la guerre. Il l'épousa, paraît-il, contre le gré de ses parents, qui se considéraient comme d'un rang supérieur au sien. Je ne saurais dire à quelle classe de la société ceux-ci appartenaient, mais elle, je le sais, était en service chez une dame de haut rang, quand la belle figure et les manières agréables de M. Dermot lui ravirent son cœur. Ils étaient mariés depuis un an et demi, et la conduite de la femme avait toujours été irréprochable ; ils avaient la réputation d'être le couple le plus heureux et le plus vertueux du régiment. Pauvres gens ! Ils furent séparés ce jour-là pour jamais.

Il n'y avait pas dans l'armée de meilleur soldat que M. Dermot, et son courage allait même quelquefois jusqu'à la témérité. Ayant remarqué une ou deux recrues de nouvelle levée qui se couvraient de façon peu guerrière quand un boulet passait au-dessus d'eux, M. Dermot, pour leur apprendre à mépriser le danger, monta sur le sommet de la colline de sable, la tête tournée vers les canons de l'ennemi. Il était là, les plaisantant, leur disant que chaque projectile avait son adresse, quand un boutet lui enleva la tête. Il était très populaire dans tous les rangs, et nous pen-

sâmes tous aussitôt à sa pauvre femme. « — Oh, qui l'apprendra à Nance ? » dit un sous-officier, son camarade favori. — « Pauvre Nance ! » s'écrièrent tous les soldats, tant les femmes vertueuses sont aimées et respectées, même des simples soldats. Mais la nouvelle arriva à Nance, Dieu sait comment, et cinq minutes après l'événement, elle était au milieu de nous, complètement affolée. Elle ne voulut jamais croire que ce cadavre mutilé fût celui de son mari ; elle ne versait pas une larme. « — Ça ! oh, ce n'est pas lui ! » criait-elle. « — Ça M. Dermot, mon beau, mon aimable M. Dermot ! Oh, non, non, enlevez-moi ça, et ramenez-moi à lui. » On l'entraîna au camp, le corps fut enterré, et un jeune pin planté sur la tombe.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que Mme Dermot put envisager en face sa situation ; elle tomba ensuite dans un chagrin profond, et au lieu d'écouter les propositions de quelque nouveau soupirant, comme faisaient généralement les autres femmes, tous ses vœux se tournèrent vers son pays. Elle fut donc renvoyée chez elle. Une belle souscription, à laquelle contribuèrent soldats et officiers, se fit en sa faveur, et j'ai quelque raison de croire qu'elle est à présent respectablement établie à Cork, et toujours veuve.



## CHAPITRE XXIII.

Siège régulier de Bayonne à partir du 27 Février 1814. — Sous le feu de la place ! — La foire au Boucau. — Combats.

A partir du 27 février, le siège de Bayonne commença régulièrement ; désormais, l'investissement en fut très sévère, et un genre d'occupation extrêmement pénible fut le partage de mon corps jusqu'à la fin du siège et de la guerre, c'est-à-dire jusqu'au 28 avril, jour où le drapeau blanc fut arboré. Suivre par le détail nos opérations journalières, ne serait pas très intéressant pour le lecteur ; je me bornerai donc, sans regarder aux dates ni à l'ordre naturel, à raconter les incidents et les faits qui me semblent mieux mériter de ne pas être ensevelis dans l'oubli.

Pendant que de ce côté du fleuve les ouvrages jugés indispensables pour renforcer notre position et défendre le pont, la grande route et les provisions qui nous arrivaient par elle, étaient seuls élevés, les gardes et les Allemands sur l'autre bord creusaient des tranchées et poursuivaient activement les travaux contre la

citadelle. Nos hommes, comme on le pense bien, étaient inquiétés de toutes les manières par les assiégés ; un feu d'artillerie, irrégulier mais constant, était dirigé contre eux des remparts ; l'obscurité même de la nuit ne le faisait pas cesser, car, à l'aide de fusées dirigées sur nos ouvrages, les artilleurs les éclairaient suffisamment pour pouvoir pointer leurs pièces. Nous n'échappâmes pas complètement à ces corvées périlleuses, et une batterie de trois canons fut construite par nos soins sur le haut de notre colline, sous le feu de tous les canons et mortiers qui pouvaient porter jusqu'à nous. C'est certainement la plus déplaisante de toutes les occupations auxquelles peuvent être astreints les soldats en campagne, parce qu'elle est très dangereuse sans être accompagnée d'aucune espèce de surexcitation ; or, le danger sans surexcitation n'est volontairement recherché par personne.

J'avais assez fréquemment la charge de surveiller les travailleurs dont le poste élevé était complètement exposé à la vue de l'ennemi. Dès le premier jour, une batterie de quatre canons avec un obusier et deux mortiers de neuf pouces commença à tirer sur nous. Les pièces étaient si bien servies que les projectiles frappaient partout excepté sur le point où nous nous trouvions. Dans ces occasions, à moins de grande urgence pour l'achèvement des travaux, on place d'habitude un homme en surveillance. Dès qu'il voit sortir la flamme de la bouche d'un canon, il crie : — Boulet,

ou : — Bombe, suivant le cas. Si c'est un boulet, on continue à piocher sans s'en occuper, ou bien on se couvre de son mieux jusqu'à ce que le coup frappe ; si c'est une bombe, on se couche à plat ventre et l'on attend qu'elle ait éclaté pour se remettre à l'ouvrage. Le lecteur non militaire se demandera s'il est possible de deviner la nature d'un projectile qui vient de s'échapper de la bouche d'un canon et qui est encore à un mille ou deux de distance, mais ceux qui ont l'expérience de la guerre n'en douteront pas. La fumée, lorsqu'elle sort du mortier, s'élève plus perpendiculairement, et il y a une acuité dans le son du canon qui seule suffirait à faire distinguer l'un de l'autre.

Quoique très gênante, cette canonnade n'était guère meurtrière. Je ne crois pas, bien qu'elle ait continué pendant plusieurs semaines, qu'elle nous ait coûté cinq hommes. Un essai que fit l'ennemi pour nous bombarder dans notre campement ne fut pas plus heureux. Cachés comme nous l'étions par les collines de sable, les canonniers ne pouvaient nous atteindre que par un tir fait d'après le calcul des distances et, outre que ces calculs n'étaient pas très exacts, les bombes, en tombant dans un sable mou, s'y enfonçaient si profondément, qu'elles perdaient une grande partie de leur force de destruction. Les artilleurs conjecturèrent probablement de notre parfaite indifférence devant leurs attaques qu'ils gaspillaient inutilement leurs munitions ; toujours est-il que, après avoir diminué par degré, leur feu cessa complètement.

Quoique assez sûr par suite de la nature du terrain, notre poste était trop important pour que nous puissions nous en éloigner souvent. En effet, si l'ennemi avait réussi à le forcer, il serait facilement arrivé au pont avant qu'une autre troupe pût lui être opposée ; de sorte que nous ne pouvions plus guère chasser ni pêcher.

Le lecteur n'imagine pas cependant que toutes nos journées et nos nuits se passaient de la même façon. Indépendamment de notre tour de garde aux avant-postes, un déserteur arrivait de temps en temps, nous apportant des rumeurs de sorties. Un dimanche soir, nous étions assis, Gray et moi, à l'étage supérieur d'un vieux moulin (1) où, entre parenthèse, nous nous étions installés ; l'officier commandant avait lu les prières au bataillon une demi-heure auparavant et la parade venait de finir, quand un sergent monta par l'échelle pour nous prévenir que les hommes de bât avaient reçu l'ordre de dormir habillés, de seller les chevaux et de tenir les bagages prêts à être mis en route. En nous enquérant de la cause de ces préparatifs, nous apprîmes qu'un officier français était arrivé au camp, apportant la nouvelle qu'une sortie était disposée pour un peu avant minuit et que la garnison était déjà en mouvement. Nous mimas aussitôt tout en état, et après nous être assurés que nos hom-

(1) On croit que c'était le moulin de Hausquette, au fond des Allées Marines.

mes dormaient avec leurs sacs bouclés et la bayonnette au bout du canon, nous nous couchâmes à notre tour.

Il pouvait être onze heures, quand nous fûmes réveillés par le bruit du canon. Ce son était éloigné ; il venait de l'autre côté de l'eau et ne fut suivi d'aucune fusillade. Nous attendîmes assis, assez anxieux et prêts à nous élancer au premier signal, mais le clairon ne sonna pas, aucun ordre n'arriva, et la nuit se passa sans alerte. L'officier français ne nous avait pourtant pas trompés ; une attaque sur notre position était décidée, et le plan ne fut abandonné que parce que l'officier ayant manqué, on supposa que nous étions sur nos gardes.

Le 1<sup>er</sup> avril, nous reculâmes à deux milles en arrière, laissant les collines de sable à la garde des seuls piquets. Nos tentes furent plantées dans un petit vallon vert, ombragé par le feuillage d'un bois de pins, et près de la marge d'un petit lac d'eau claire. Nous restâmes là trois jours, et le 3, dans la soirée, l'ordre arriva d'être sous les armes le lendemain au point du jour pour traverser le pont et prendre notre part des fatigues et des dangers des tranchées.

Nous passâmes donc le pont le 4 au matin, et filant sur notre droite, nous allâmes établir notre campement dans un champ au dessus du village du Boucau. C'était un jour de pluie torrentielle, nous étions trempés jusqu'aux os en arrivant, et comme les bagages étaient en retard, nous attendîmes quelques heures

dans une situation peu confortable. Ils vinrent enfin, et quand nos tentes eurent été plantées, je changeai de vêtements et j'allai passer le reste de la soirée à flâner au milieu des échoppes et des baraques dont la place du marché était entourée.

Le village du Boucan présentait à cette époque un curieux spectacle. Il n'avait pas été abandonné par ses habitants ; tous, ou le plus grand nombre, étaient restés tranquillement chez eux. Leurs petits magasins n'étaient pas fermés, et une foule de chalands encombraient les auberges (il y en avait deux) ; cuisiniers, domestiques, hôtesse, hôtelier, étaient en mouvement du matin au soir. Des foules de paysans allaient et venaient, chargés d'œufs, de beurre, de fromage, de volailles ; ces marchandises étaient exposées en vente au centre de la place, un grand carré entouré de murs élevés, dont les côtés étaient occupés par des tentes de cantiniers, des échoppes de Porter et de pâtisseries. Il y avait même des tables chargées d'objets de quincaillerie, de souliers, de bas, etc. En outre, la place était remplie de monde, soldats et paysans, qui riaient, et parmi lesquels régnait la plus grande gaieté. C'était une source constante de distractions pour l'observateur ; par exemple, les efforts inutiles d'un soldat anglais pour faire la cour à une jolie Française, ou ceux non moins vains d'un grave Allemand qui cherchait à tromper quelque paysan plus avisé et plus positif que lui. Le croisement de toutes les langues de



l'Europe, les essais faits de tous côtés pour faire comprendre par signes ce que la parole ne pouvait rendre, offraient encore un agréable passe-temps à qui cherchait à se divertir. Sous cette apparente confusion, régnaient un ordre parfait. Il n'y eût pas un seul cas de violence fait aux habitants ou aux propriétés ; en vérité, les hommes et les femmes ne se faisaient pas scrupule de nous assurer qu'ils se trouvaient plus en sûreté sous notre protection qu'ils ne l'avaient été avec leurs compatriotes.

Tant que le camp resta établi là, nous allions tous les matins à l'avancée pour travailler à tour de rôle à l'érection de batteries et de redoutes, à demi-portée de fusil des murs de la citadelle. Le poste où je fus invariablement établi, était un château bâti sur le haut d'une éminence, des fenêtres et des jardins duquel j'apercevais un des côtés de la citadelle (1). Une pluie de boulets, de bombes, de mitraille, et parfois de balles, s'abattaient incessamment sur le château. Les Français avaient établi sur leurs murailles un certain nombre de fusils de rempart sur pivot qu'ils pouvaient élever, abaisser et tourner dans toutes les directions, et avec lesquels ils ajustaient aussi facilement qu'avec un fusil ordinaire. Ces armes lançaient avec grande force des balles d'un quart de livre, et l'ennemi, constamment aux aguets, surveillait tous nos mouvements de si près qu'il était impossible de montrer la tête à

(1) Probablement la maison Basterrèche.

une fenêtre ou sur un mur sans être salué par une balle ; de temps à autre, une bombe crevait le toit et éclatait dans l'appartement. Le fracas des boulets contre les cloisons, l'éclat des bombes, le pétilllement de la fusillade, produisaient une sensation qu'il faut avoir éprouvée pour la bien comprendre. Ce n'était pas de la peur, et on peut à peine l'appeler alarme, car nous continuions à travailler, et notre gaieté n'était pas interrompue, mais notre esprit montait à un tel degré d'exaltation que nous n'étions pas du tout mécontents quand on venait nous relever.

Nous faisons un abri pour un mortier dans l'intérieur et contre le mur du jardin, en amoncelant de la terre dessus. Nous coupions aussi des arbres pour faire avec leurs branches des fascines et des gabions, mais nous ne travaillâmes pas aux tranchées. Il n'y en avait, du reste, que deux, creusées dans un terrain coupé de dépressions et de nombreux vallons qui nous épargnaient beaucoup de peine.

J'eus aussi, outre les travaux, à commander un piquet. Mon poste se trouvait dans le village de Saint-Etienne, dont l'église était devenue le quartier-général des gardes. C'était un très petit édifice, très solidement construit heureusement, car il était dominé par les bouches de six pièces de campagne, établies par l'ennemi dans une redoute à la distance d'un jet de pierre. Pour la rendre encore plus tenable en cas d'attaque, un remblai de terre, terre provenant du cimetière, et

mêlée ainsi avec les os pulvérisés des « rudes aïeux du village », avait été élevé en dedans des murs à quatre pieds de hauteur environ ; au dessus courait une ligne de créneaux percés dans le mur afin de permettre à la garnison de tirer à l'abri. Tant que dura le jour, mes hommes restèrent cachés autant que possible derrière quelques maisons abritées par l'église, et une seule sentinelle y fut laissée pour surveiller l'ennemi.

Deux barricades, armées chacune d'un canon, se trouvaient un peu à droite de mon poste ; l'une coupait la grand route, l'autre fermait l'entrée dans le village à un chemin de traverse. Elles étaient placées à demi-portée de pistolet des murs de la citadelle, et formaient nos postes les plus avancés. Notre ligne de sentinelles courait à travers le cimetière et les rues, serpentant à droite et à gauche selon que la position l'exigeait, et les sentinelles étaient aussi rapprochées l'une de l'autre que le permettaient les arbres et autres abris. Les Français, en effet, n'étaient plus l'ennemi magnanime que nous avions connu en rase campagne ; ils tiraient sur tout homme qu'ils apercevaient, sentinelle ou promeneur, et les postes n'étaient plus relevés sans danger comme nous avions été habitués à le faire jusqu'alors. Une patrouille ne pouvait plus marcher ouvertement, et les hommes filaient un à un aux différents postes qui leur étaient assignés, ceux qu'ils relevaient se retirant de la même façon. Même en agissant ainsi, nous retournions rarement au camp

sans ramener avec nous un ou deux blessés et sans laisser un camarade mort derrière nous.

A la nuit, la plus grande vigilance était nécessaire. L'ennemi était si près de nous, que la plus légère négligence lui aurait permis de s'introduire dans nos lignes. Personne ne dormait, du moins étendu ; les simples soldats se promenaient dans l'église autour du remblai ; les officiers se glissaient de poste en poste ou écoutaient chaque bruit avec une anxiété profonde. Dans ces promenades , on pouvait entendre distinctement la conversation des soldats français, tant les troupes des deux nations étaient rapprochées et tant était périlleux ou plutôt solennel le devoir que nous avions à remplir.



## CHAPITRE XXIV.

Premières nouvelles de la paix. — Le gouverneur de Bayonne refuse d'en accepter la communication officielle. — Sortie inattendue du 14 avril 1814. — Prise de la *maison bleue* et de Saint-Etienne par les Français. — Horrible boucherie. — Le général en chef de l'armée assiégeante fait prisonnier. — Trêve.

Le blocus de Bayonne se trouvant converti définitivement en siège, Sir John Hope décida très justement que chaque brigade anglaise et portugaise, en d'autres termes, chacune de celles sur lesquelles il pouvait compter, prendrait à tour de rôle sa part des fatigues et des dangers des opérations, et la durée de la garde fut fixée à trois jours. Par suite de cet arrangement, ayant pris les avant-postes le 4, nous fûmes relevés le 7 au soir, et le 8, à la première heure du jour, nous reprenions la route du bois de pins. Les tentes que nous avions plantées dans le voisinage de Boucau furent laissées pour le service d'un corps de Portugais qui traversait le pont pour nous remplacer ; quant à nous, au lieu de faire halte près du petit lac et

à l'ombre des pins, nous poussâmes jusqu'aux environs d'Anglet. La matinée du 8 était exceptionnellement brumeuse, et il arriva qu'un homme qui s'était enivré la nuit précédente aux avant-postes, fut condamné à subir sa punition d'aussi bon matin que les circonstances le permettraient. Après avoir atteint un champ que l'on supposait être le terrain de l'exécution, le bataillon se forma en carré, mais, partie à cause de la densité du brouillard, partie parce que le pays était entièrement nouveau pour nous, nous nous étions égarés. On peut concevoir notre étonnement lorsque, le brouillard s'étant dissipé, nous nous trouvâmes sous la portée des canons de la place et tout près de nos sentinelles les plus avancées de cette partie de la ligne.

Un moment s'écoula sans que nous fussions molestés par l'ennemi, mais bientôt les parapets en lace se couvrirent d'infanterie; des officiers à cheval arrivaient et repartaient à toute vitesse, et quelques pièces de campagne, amenées par une porte de sortie, furent placées à l'extérieur du glacis, d'où elles commencèrent à tirer vivement sur nous. Il était évident que l'ennemi s'attendait à un assaut, et l'apparition accidentelle de deux brigades anglaises qui passèrent justement derrière nous en ce moment, le confirmèrent sans doute dans cette croyance. Le tableau était très animé; malheureusement, les canons se trouvaient trop bien servis pour nous permettre d'en rester plus longtemps spectateurs. Un boulet ou deux frappèrent

dans le centre du carré, et comme nous ne nous étions pas mis volontairement dans cette situation, que d'ailleurs nous n'avions pas intention de faire acte d'hostilité, nous battîmes en retraite. Un certain nombre de maisons nous furent assignées pour logement dans notre nouvelle position et nous nous trouvâmes pour quatre jours sous l'abri d'un toit.

Nous étions encore cantonnés là quand un messenger extraordinaire arriva au quartier de l'officier commandant dans la nuit du 11 avril, apportant la nouvelle que les alliés étaient entrés à Paris et que Bonaparte avait abdiqué. Il serait difficile de dire l'effet que nous produisit ce message. L'étonnement, un étonnement complet, fut la première et la plus puissante sensation qu'il excita en nous. Nous pouvions à peine y croire, et quelques-uns même allèrent jusqu'à affirmer que la chose était impossible. Ensuite vint la pensée de la paix, d'une cessation immédiate des hostilités et d'un prompt retour en Angleterre auprès de nos amis et connaissances ; enfin, et c'est le sentiment qui domina le plus, la crainte d'être mis en demi-solde. Pour le moment, cependant, nous nous réjouissions à la pensée d'être délivrés des travaux ennuyeux et incessants d'un siège et nous prévoyions avec plaisir que nous allions entrer en relations amicales avec les braves gens contre lesquels nous avions si longtemps combattu sans aucun sentiment de haine. Je crois aussi que la connaissance de ce qui s'était passé à Paris



causa quelque relâchement dans la vigilance avec laquelle nous nous étions gardés jusque-là ; du moins je ne peux pas expliquer autrement la complète surprise de nos avant-postes au village de Saint-Etienne quelques nuits après.

Le messenger qui nous apporta cette nouvelle, ajouta que Sir John Hope avait envoyé un pavillon de trêve (*despatched a flag of truce*) au gouverneur de Bayonne, pour l'informer que la guerre avait cessé entre la France et l'Angleterre, mais que le général Thouvenot avait refusé de tenir compte de cette communication. N'ayant reçu, avait-il répondu, aucun avis officiel du maréchal Soult, sous les ordres directs de qui il était placé, une dépêche de la capitale même n'aurait aucune valeur pour lui, tant qu'elle ne serait pas appuyée de l'autorité de son chef. Des propositions pour la cessation des hostilités ne furent donc pas faites. Si nos troupes furent dispensées désormais d'élever des batteries, là où il était peu probable que des canons seraient jamais montés, le train des choses continua comme auparavant sous tous les autres rapports. Les piquets conservèrent leurs positions, toutes communications entre la garnison et la campagne furent interceptées, et plusieurs familles qui cherchèrent à traverser les lignes, contraintes à retourner dans la place.

Notre brigade avait terminé sa période de repos ; elle se prépara à revenir au camp derrière le Boucau, et le 12 au matin nous traversâmes de nouveau le pont



flottant. Cependant nous n'eûmes plus de service à faire aux avant-postes, et, les corvées de travaux étant supprimées, nous passâmes paisiblement dans notre camp ce jour-là et les suivants, qui furent marqués par des événements importants. Un officier français arriva du Nord, apportant des détails officiels sur les importantes transactions à la suite desquelles son pays était replacé sous le sceptre des Bourbons. Nous l'envoyâmes dans la place comme le meilleur gage à offrir de la vérité de nos assertions et de nos intentions amicales. Cette fois encore, le général Thouvenot refusa de croire un mot de l'affaire, ou affecta de n'y pas croire ; il fit simplement répondre par le « pavillon de trêve » qui accompagnait l'aide-de-camp, « que nous entendrions parler de lui sur ce sujet avant longtemps. »

L'idée d'hostilités nouvelles n'était entretenue par personne dans les rangs de l'armée. Pour la forme, le blocus continuait, et les sentinelles gardaient leurs positions, mais pas un de nous n'imaginait qu'elles seraient attaquées et que du sang allait être inutilement répandu. On se figurera donc notre étonnement lorsque le 14, vers trois heures du matin, nous fûmes soudainement réveillés par le bruit d'une vive fusillade aux avant-postes, et que nous apprîmes qu'une sortie désespérée avait eu lieu et que nos piquets étaient engagés sur toute la ligne. Aussitôt les clairons sonnèrent, nous fûmes habillés et équipés en quelques minutes, les chevaux arrivèrent au galop des écu-

rics, les domestiques et les hommes de bât empaquetèrent les bagages, et après avoir pris nos rangs, nous nous élançâmes vers le lieu du combat, où nous étions chaudement et désespérément engagés un quart d'heure après.

L'ennemi était sorti en deux colonnes d'attaque. L'une s'était dirigée vers l'église et la rue de Saint-Etienne ; l'autre, ayant forcé la barricade de la grande route, s'avancait vers le château, où nous avions commencé à établir une batterie de mortiers. Cette sortie avait été préparée si habilement, que les sentinelles qui se trouvaient devant ces deux divisions, furent surprises avant de pouvoir décharger leurs armes en signe d'alarme. Nos piquets, pris à l'improviste, furent assaillis par l'ennemi, qui s'avança sur le bord même des tranchées, où nos hommes étaient couchés, et les fusilla à bout portant. Un poste commandé par un sergent et préposé à la garde du canon placé dans le village, fut pris de la même façon et le canon capturé. Ceux qui étaient dans l'église furent préservés du même sort, uniquement grâce au soin qu'on avait pris de barricader les portes de façon à ce qu'un seul homme à la fois pût pénétrer dans l'intérieur. L'église fut entourée et assiégée, mais vaillamment défendue par le capitaine Forster, du 38<sup>e</sup> régiment, et par ses hommes.

Un moment avant la sortie, un officier français (1)

(1) C'était un soldat, d'après la version française. Le général Napier ne dit pas non plus que c'était un officier, et il n'aurait

avait déserté. Malheureusement, il se rendit à l'un des piquets les plus éloignés, et ceux qui étaient destinés à recevoir le choc ne recueillirent aucun bénéfice de l'événement. Son arrivée au quartier-général eut pour effet cependant de mettre Sir John Hope sur ses gardes ; un corps de cinq cents hommes qui était journellement stationné à un mille en arrière des avant-postes comme réserve, était déjà en marche quand le feu commença, et l'ennemi fut arrêté avant d'avoir fait aucun progrès considérable ou atteint quelque magasin important. La maison bleue, comme nous appelions le château, fut emportée, il est vrai, et toutes les piles de fascines et de gabions qui nous avaient coûté tant de travail, brûlées, mais ce fut le seul avantage que l'assaillant aurait retiré de son attaque, quand même l'état des affaires en ce moment eût rendu un combat nécessaire ou même justifiable.

Dès que l'alarme fut donnée, Sir John Hope, suivi d'un simple officier d'état-major, s'élança vers le lieu du combat où accoururent encore les généraux Hay, Stapfort et Bradfort. Pendant ce temps, les brigades approchaient d'un pas aussi rapide que le permettaient

pas manqué de le constater dans son récit, s'il en avait été ainsi. Voici comment il s'exprime : « Le 14 avril, vers une heure du matin, un déserteur se présenta devant le général Hay qui commandait les avant-postes cette nuit, et lui rendit un compte exact de la sortie projetée. Le général, qui ne comprenait pas le français, l'envoya à Hinulert qui traduisit l'histoire de l'homme à Haye, etc. » (Note du traducteur.)

l'obscurité de la nuit et la nature du terrain. Derrière nous, à mesure que nous avançons, s'étendaient les ténèbres les plus profondes, tandis que, par devant, l'horizon était en feu. Bien souvent, dans ma vie, j'ai entendu le bruit des batailles, mais je me rappelle à peine un rugissement d'artillerie et de mousqueterie pareil à celui de cette nuit-là.

Les assaillants s'élevaient à cinq ou six mille hommes et les nôtres, n'étant pas plus de mille, perdaient rapidement du terrain. La maison blene était emportée, la grande route et plusieurs chemins parallèles au pouvoir de l'ennemi, le village de Saint-Etienne rempli de Français, quand Sir John Hope arriva à l'entrée d'un chemin creux dont la défense avait été confiée à une troupe nombreuse qui était en pleine retraite.

— Pourquoi allez-vous dans cette direction ? leur cria le général.

— L'ennemi est là, répondirent-ils.

— Eh bien, il faut le chasser. En disant ces mots, Sir John donna de l'éperon à sa monture. Une masse de Français qui étaient devant lui firent feu, et son cheval tomba. En s'apercevant de la chute du général, les Anglais se mirent à fuir et Sir John Hope, qui était un homme de grande corpulence, qui avait en outre deux blessures graves et une jambe engagée sous son cheval, resta à la merci des assaillants. Le capitaine Herries, son aide-de-camp, fit de son mieux pour le sortir de cette situation critique ; il mit lui-même pied à

terre et s'efforça de dégager son général, qui le suppliait vainement de songer à son salut. Son dévouement lui coûta cher ; les Français firent une seconde décharge sur les gardes en retraite et une balle lui brisa l'os du genou. Le jeune homme tomba et fut ramené prisonnier dans la ville avec son général blessé (1).

Les troupes, sauf celles qui y avaient assisté, ignorèrent cette catastrophe ; elles eurent assez à faire de combattre et de secourir leurs camarades, dont le feu incessant prouvait qu'ils tenaient encore dans l'église de Saint-Etienne. Une attaque vigoureuse eut lieu de ce côté ; les Français occupaient en foule la rue et le cimetière, faisant plier nos gens avec les boulets de notre propre canon ; bientôt on combattit de plus près et la mêlée prit un caractère féroce. Les bayonnettes et les sabres jouèrent, la rue fut nettoyée, la barricade et le canon repris. Ce ne fut pas pour longtemps : une nouvelle charge faite avec des renforts de la citadelle, mit de nouveau nos gens en déroute. Bon nombre, parmi lesquels le général Hay, se jetèrent

(1) Une vingtaine de voltigeurs du 82<sup>e</sup>, embusqués dans le taillis du revers de la maison *Monnet*, entendent un bruit de chevaux sur le sentier qui conduit au Boucau ; aussitôt M. Pigeon, adjudant sous-officier, ordonne de croiser la bayonnette et de ne faire feu qu'à bout portant. Cet ordre est exécuté avec précision et les trois cavaliers qui se montrent tombent à la fois grièvement blessés ; c'étaient le général Hope et deux officiers d'état-major.

(MOREL).

dans l'église; le reste se retira jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts. Ils reprirent alors l'offensive et, cette fois, la victoire nous resta définitivement. Ainsi la rue de Saint-Etienne et la pièce de canon furent alternativement au pouvoir des Français et des alliés, et cette dernière fut prise et reprise neuf fois, entre trois heures et sept heures du matin.

L'action ne fut pas moins chaude sur les autres parties du champ de bataille. Sur les pentes des collines, dans les chemins creux, à travers les tranchées et sur les barricades, il y eût des mêlées sanglantes. A certains moments, l'ennemi emporta tout devant lui; dans d'autres, il fut arrêté, rompu et dispersé par une charge de quelques bataillons des gardes. Mais l'obscurité était si épaisse que la confusion régnait partout, et qu'il n'était pas possible de prévoir comment les choses se termineraient.

A la fin, le jour parut et éclaira une scène de désordre absolu et d'horrible carnage. Les brigades étaient rompues et les régiments eux-mêmes, divisés en petits groupes qui se battaient isolément contre d'autres groupes. Presque partout, nos hommes gagnaient du terrain; les Français avaient rétrogradé peu à peu; ils occupaient à présent une ligne irrégulière et brisée à travers le cimetière et le long de la croupe d'une colline qui formait une sorte de crête naturelle au glacis. Voyant cela, un régiment des gardes, qui avait conservé ses rangs, se prépara à compléter leur défaite. Il se

jeta en avant à la bayonnette et fit un horrible carnage des Français avant que ceux-ci fussent parvenus à se réfugier derrière leurs portes. Un effort semblable fut fait contre ceux qui se défendaient derrière les murs du cimetière, et là aussi ils s'échappèrent avec difficulté dans la redoute.

Un combat comme celui que je viens de décrire est toujours accompagné d'un carnage plus grand des deux côtés que ne l'est une bataille donnée dans les règles et combattue avec méthode. De notre côté, neuf cents hommes étaient tombés ; du côté de l'ennemi, plus de mille et le combat avait eu lieu sur un espace si restreint que, même l'œil expérimenté d'un vieux soldat aurait conjecturé, d'après les tas de cadavres, que les pertes étaient plus considérables (1). La rue de Saint-Etienne en particulier était couverte de morts et de blessés. Autour du canon, ils gisaient en monceaux ; un artilleur français était tombé là avec sa mèche dans

(1) La garnison perdit 910 hommes tués, blessés et prisonniers ; les pertes de l'ennemi furent bien plus considérables ; les prisonniers les évaluaient à trois mille hommes hors de combat.

(MOREL).

L'ordre du jour du général Thouvenot mentionne aussi 910 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le général Napier évalue la perte des Anglais à 810 hommes seulement. Il est probable que les chiffres avancés par Morel sont exagérés, mais il serait bien extraordinaire que les Anglais, assaillis par surprise, chassés des tranchements, et réduits à rester assez longtemps sur la défensive, n'aient pas eu des pertes plus élevées que celles des Français. (Note du traducteur.)



la main ; il était étendu , la tête fendue en deux. La bouche et la culasse de la pièce étaient enduites de sang et de cervelle ; derrière elle se trouvaient plusieurs cadavres de soldats des deux nations, dont la tête avait été évidemment brisée à coups de crosse. Des armes de toutes sortes, les unes brisées, les autres entières, étaient semées partout. Parmi les morts, de notre côté, se trouvait le général Hay, frappé par une balle qui pénétra dans l'intérieur de l'église par un créneau. C'était, en un mot, une des affaires les plus rudes et les moins satisfaisantes de toute la guerre ; de braves gens étaient tombés quand leur mort n'était plus utile à leur pays et beaucoup de sang avait coulé en vain dans un temps de paix internationale.

Une trêve ayant été conclue entre le général Colville, qui succédait au commandement de l'armée assiégeante, et le gouverneur de Bayonne, toute la journée du 15 fut employée à enterrer les morts. On les jeta, non sans chagrin, mais avec peu de cérémonie, dans des trous que l'on creusa en divers endroits. On trouva, en les relevant, plusieurs hommes vivants et tristement mutilés, qu'on distinguait difficilement de leurs compagnons. Ils furent envoyés dans les hôpitaux, mais, malgré les soins qui leur furent prodigués, beaucoup périrent par suite de la perte de sang qu'ils avaient faite avant l'arrivée des secours. Les médecins constatèrent, à la suite de ce combat, un plus grand nombre de blessures incurables que d'habitude ; beaucoup



d'hommes avaient reçu des coups de bayonnettes dans des parties vitales, et je me rappelle un soldat dont les yeux, sortis de leur orbite, pendaient sur les joues ; d'autres, coupés en deux par un boulet, respiraient encore. Les hôpitaux présentaient donc un triste spectacle ; les cris et les plaintes de leurs hôtes étaient aussi pénibles à entendre que leur air défiguré et leurs membres mutilés affligeants à voir.

Il n'est pas nécessaire de rappeler au lecteur que, pendant que nous étions ainsi engagés devant Bayonne, Lord Wellington, poursuivant le cours de ses succès, avait gagné la bataille de Toulouse. La conséquence immédiate de cet événement fut l'entrée de Lord Dalhousie à Bordeaux, qui se déclara pour Louis XVIII ; de nouvelles conquêtes furent empêchées seulement par l'arrivée des colonels Cook et Saint-Simon, le premier au quartier-général de Lord Wellington, le second à celui du maréchal Soult. Un armistice entre les deux généraux s'ensuivit immédiatement ; le général Thouvenot ayant reçu des instructions, se crut obligé d'obéir cette fois et un armistice fut conclu aussi entre les belligérants de cette partie du théâtre de la guerre. D'après ses termes, toute hostilité devait cesser. Les deux armées n'eurent, il est vrai, aucune espèce de relations ensemble ; il ne nous fut pas permis d'entrer à Bayonne sans un passeport signé de l'adjudant-général, et les fourrageurs seuls furent autorisés à sortir de la place à des périodes réglées et à faire des provisions dans un cercle

de 3 lieues, à partir des murs. L'armistice était encore regardé des deux côtés comme une trêve armée. Après un essai si récent de tricherie, (1) nous ne nous sentions pas disposés à nous confier à la parole d'honneur du gouverneur français, et l'ennemi, croyant peut-être que nous brûlions du désir de nous venger, ne montrait aucun symptôme de confiance envers nous. C'est pourquoi les mêmes précautions que pendant les hostilités continuèrent des deux parts ; nous établîmes nos piquets et nous plaçâmes nos sentinelles avec le soin et la rigueur ordinaires, et il n'y eût aucune différence dans notre service, si ce n'est que les ennemis souffraient que nous nous montrions sans faire feu sur nous. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi jusqu'au 20, où l'on déclara que la guerre était terminée.



(1) Accusation absolument fausse, dont les Anglais eux-mêmes ont fait justice, ainsi qu'on pourra le voir plus loin dans le passage cité de l'historien Napier. (Appendice, note C.)

## CONCLUSION.

La paix. — Le drapeau blanc. — Colère des soldats français partagée par les habitants de Bayonne. — Les officiers provoquent les Anglais dans toutes les occasions. — Réflexions dernières.

Il me reste peu de chose à ajouter. Mon récit de la guerre avec ses dangers et ses plaisirs est terminé ; je n'ai plus à raconter que ce qui arriva de remarquable avant que je fusse transporté des environs de Bayonne sur un nouveau théâtre de combats, et ce sera bientôt dit.

Le 28 avril, de bon matin, toutes les troupes alliées campées autour de Bayonne, se formèrent sur plusieurs lignes pour assister à la solennité de la pose du drapeau blanc sur les murs de la ville. Ceux d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal et des Bourbons flottaient déjà réunis sur le sommet de chaque éminence du camp, mais, jusqu'à cette date, le drapeau tricolore était resté sur la citadelle. Il allait descendre ce jour-là et faire place au drapeau blanc. C'était pour nous un spectacle de gloire et une réjouissance, car nous

pensions aux gigantesques efforts de notre pays qui, seul de toutes les nations de l'Europe, avait constamment refusé de reconnaître la souveraineté de l'usurpateur ; les Français le regardaient bien différemment. Même parmi les gens de la campagne, on ne pouvait pas remarquer la moindre étincelle d'enthousiasme ; quant à la garnison, elle ne faisait nul mystère de son horreur du nouvel ordre de choses et de son inébranlable attachement à son premier maître. Le mal était sans remède. « La fortune de la guerre » me dit un jour un officier français avec qui je parlais de cela, et il accompagna ses paroles d'un haussement d'épaules qui me prouvait qu'il n'en était pas satisfait.

Nous étions rangés en bataille depuis une heure en grande tenue, avec nos fusils simplement chargés à poudre, quand un coup de canon fut tiré d'une des batteries de la ville. A ce signal, un magnifique drapeau tricolore qui flottait orgueilleusement dans la brise, s'abaisa lentement ; le bâton de pavillon resta nu une demi-minute, et un tout petit drapeau blanc, sale, et, si mes yeux ne me trompèrent pas, un peu déchiré, fut hissé à son tour. Il fut immédiatement salué par toutes les batteries des remparts et ceux de nos gens qui étaient aux avant-postes ce jour-là, affirmèrent que chaque canon était chargé de boue et de sable, comme si cette turbulente garnison avait résolu d'insulter autant qu'elle le pourrait à une autorité à laquelle elle ne se soumettait que parce qu'elle y était

contrainte. Pour nous, nous répondîmes au salut par une salve joyeuse de toute l'infanterie, de l'artillerie et des canonnières, et poussant une joyeuse acclamation nous retournâmes à nos cantonnements.

Jusqu'à la dispersion du camp, aucune relation amicale ne s'établit entre nos anciens ennemis et nous. Nous pûmes, il est vrai, entrer en ville deux à la fois avec des passeports, et quelques officiers français venaient de temps en temps au Boucau et se mêlaient à la foule qui remplissait le marché, mais ils ne venaient pas avec des intentions amicales. Au contraire, nos avances furent repoussées avec hauteur, et ils semblaient désireux d'armer de nombreuses querelles privées à présent que la querelle entre nos deux pays avait pris fin. Elles ne leur furent pas toujours refusées. Il y eut plus de duels qu'on ne l'a su, et un grand nombre furent empêchés seulement par une défense positive des deux généraux et une déclaration que, quiconque troublerait l'ordre, serait mis aux arrêts et jugé par une cour martiale.

Nous étions encore dans notre camp de l'Adour, quand plusieurs corps de troupes espagnoles, qui rentraient dans leur pays, passèrent au milieu de nous. Je n'ai jamais vu de si jolis soldats que ceux de quelques-uns de ces bataillons ; beaucoup d'entre eux étaient aussi bien armés, chaussés et équipés que ceux des plus belles armées de l'Europe, mais ils étaient tous misérablement commandés. Leurs officiers subal-

ternes en particulier, étaient communs et sans distinction et semblaient avoir peu ou point d'autorité sur leurs hommes. Cependant ils étaient pleins de vantardise et se donnaient des airs aussi absurdes que si leur valeur avait délivré l'Espagne et détrôné Napoléon.

Mes compagnons et moi, nous profitâmes de toutes les occasions de visiter Bayonne et d'examiner ses défenses. Tout ce que j'ai à dire de la ville elle-même, c'est qu'elle était aussi propre et aussi bien bâtie que peut l'être une place fortifiée, resserrée dans des limites étroites, et que les maisons y gagnent en élévation ce qu'elles perdent en étendue. Je n'entrerai pas non plus dans une description minutieuse des fortifications dont j'ai suffisamment parlé ailleurs ; mais quant aux habitants, je ne peux m'empêcher de confesser que je les trouvai incivils et extrêmement malveillants, comme s'ils avaient pris le ton des troupes de la garnison ; ils n'étaient nullement reconnaissants de ce que les événements les avaient préservés des horreurs d'un assaut (1).

Nos visites à la ville, qui n'étaient pas très fréquentes et nous exposaient aux insultes d'une garnison brutale, étaient variées par des occupations plus agréables. Les truites commençaient à remuer dans l'Adour, et ceux qui étaient munis d'hameçons propres à amorcer ce poisson, avaient des occasions fréquentes

(1) Cette critique est un éloge du patriotisme des Bayonnais.  
(Note du traducteur.)

d'utiliser leurs cannes à pêche. Un champ de courses fut établi dans les sables près de l'embouchure du fleuve et la vitesse de nos chevaux, que nous montions nous-mêmes, fut essayée et donna d'excellents résultats. Nous installâmes des bals dans le village, où jouaient les musiques des différents régiments, et des dames de tous rangs, venues des villes et des villages voisins, les honorèrent de leur présence. Mais jamais nous ne pûmes arriver à rompre la glace qui semblait s'être formée dans le cœur des officiers français ; ils cherchaient toutes les occasions d'élever des querelles, comme je l'ai déjà dit, et, malgré la répugnance que nous éprouvâmes au début à les suivre sur ce terrain, nous en vinmes par degrés à répondre à leurs provocations.

Telle fut la teneur générale de ma vie du 20 avril au 8 mai. Ce jour-là, nos tentes furent pliées et nous fîmes un voyage d'une journée pour nous porter à l'arrière-garde, où nous restâmes jusqu'à l'arrivée d'un ordre qui envoya le régiment, d'abord dans le voisinage de Bordeaux, et ensuite dans l'Amérique du Nord.

Ainsi finit le récit des aventures d'une année de la vie d'un officier subalterne. Quoique puisse en penser le public, il n'a pas été écrit sans grande satisfaction par le narrateur, car c'est une année vers laquelle à présent il tourne les yeux avec le plaisir mélancolique qui accompagne invariablement le souvenir du bon-



heur passé. S'il a jamais existé un amant passionné de la profession des armes, c'est bien moi ; mais les temps n'étaient pas favorables, et qui ne sait que l'enthousiasme survit rarement à la jeunesse ? J'ai aimé ma profession, tant qu'elle a pu occuper d'une façon complète mes facultés physiques et mentales ; la paix vint ensuite et je ne l'aimai plus. Peut-être le genre de sentiment que j'avais encouragé chez moi n'est-il plus de ceux qu'une personne prudente a tout droit de nourrir, en l'état présent de la société ; je ne cacherais pas, en effet, que les brillantes espérances de mon enfance se sont toutes évanouies et que mon âge viril n'en a produit aucune capable de les remplacer. L'ami qui avait partagé avec moi tant de dangers et de durs travaux est tombé à mes côtés, frappé par la main d'un indigne ennemi ; la route que j'ai poursuivie un temps avec tant de gaieté, a été abandonnée ; mon sabre est suspendu rouillé au mur, et mon pauvre vieux fidèle chien est réuni à ses pères. Il repose sous le vert gazon, dans une petite pelouse où il avait l'habitude d'étendre ses jambes au soleil de midi quand l'âge les eût raidies. Bien, bien, les choses sont comme elles doivent être ; il est très juste que nous apprenions la folie de fixer nos affections trop fortement sur rien dans une scène aussi changeante et aussi incertaine que celle de ce monde, et je soupçonne qu'il y a peu de personnes qui n'aient reçu cette leçon, avant même que le printemps de leur vie ne se soit évanoui.



Qu'on ne croie pas cependant que celui qui s'exprime ainsi soit mécontent de son sort, ou qu'il murmure contre la Providence, son auteur. En aucune façon. Si ma nouvelle existence offre moins de surexcitation et de rudes jouissances, elle est, en revanche, entourée de plus de calme et de tranquille satisfaction. D'autres liens se sont formés, différents en qualité, mais non moins tendres que ceux que le temps a rompus, et si je ne prévois rien dans l'avenir capable d'exciter en moi des désirs ambitieux, ce que j'ai suffi pour me défendre contre le mécontentement. A tout événement, je suis certain que mes occupations actuelles sont vitalement utiles aux autres, et d'une façon plus permanente que celles qui les ont précédées. Permettez-moi d'ajouter qu'un homme ne doit pas être accusé de fanatisme parce qu'il est convaincu que la satisfaction de pouvoir jeter un coup d'œil en arrière sur une vie qui n'a pas été inutilement dépensée, est la seule chose qui, à la fin, lui donnera la paix.

Mais c'est assez moraliser, et me servant des termes de notre plus grand poète vivant, je souhaite à tous ceux qui m'ont fait l'honneur de parcourir mon récit :

*To each and all a fair good night,  
And rosy dreams and slumbers bright.*

A chacun et à tous une excellente nuit  
Des rêves couleur de rose et un sommeil léger.

## APPENDICE

---

### Note A.

#### I

Siège et prise de Saint-Sébastien.

« Cette place fut assiégée par les armées alliées en 1813. Sa garnison se composait de 4,000 hommes, commandés par le général de brigade Rey. Les opérations du siège furent confiées au général anglais, Sir Thomas Graham, qui avait sous ses ordres des troupes anglaises et portugaises. L'attaque se fit sur un côté ouvert et faible de la Zurriola, entre la tour de *Los Hornos* et celle de *Amezqueta*, où de puissantes batteries, placées sur la rive opposée de la rivière Urumea, essayèrent de pratiquer une brèche. Avant de donner l'assaut à l'enceinte principale, les alliés voulurent s'emparer du couvent de Saint-Bartholomée, qu'ils attaquèrent dans la nuit du 13 au 14, mais les Français se défendirent vigoureusement, et il ne fut

pris que le 17, jour où les assaillants durent charger à la bayonnette. Les défenseurs laissèrent environ 250 morts dans les ruines du couvent et la perte des assaillants fut également très considérable. Graham somma la place de se rendre le jour suivant, 18, mais le gouverneur Rey ne consentit même pas à recevoir le parlementaire. La brèche dont il a été question plus haut paraissant dès lors praticable, le général anglais se résolut à tenter l'assaut, qui eût lieu le 25 au point du jour. La brigade du général Hay, soutenue par des troupes de réserve, commandées par le général Oswald, forma la colonne d'attaque. Malgré la brillante valeur qu'ils déployèrent, les alliés furent repoussés et le feu de la place causa de grands ravages parmi eux. Le 24 août, le feu fut ouvert de nouveau contre les mêmes points et contre le boulevard de Santiago. Le 31, à onze heures du matin, la brèche étant dès lors suffisamment accessible, les Anglais et les Portugais traversèrent la rivière à marée basse et attaquèrent du côté de Zurriola avec grande bravoure, mais les assiégés ne perdirent rien de leur sang-froid et les reçurent intrépidement. La lutte fut longue et terrible et le résultat en resta douteux jusqu'à ce que, un dépôt de munitions ayant pris feu par hasard du côté des défenseurs, l'explosion causa un tel effroi parmi eux, que les anglo-portugais en profitèrent pour pénétrer dans la ville. Les Français se retirèrent alors dans le château en laissant 700 prisonniers entre les

maines des alliés, dont les pertes dans cet assaut s'élevèrent à 500 morts et 1,500 blessés. Parmi les premiers se trouvait Sir Ricard Fletcher, auteur principal des lignes de Torres-Vedras en Portugal, qui venait de débarquer au Passages. Les assiégeants traitèrent Saint-Sébastien en ville ennemie et conquise. Les vols, les violences, les assassinats et autres excès que la plume se refuse à décrire, se succédèrent après leur entrée. Pour mettre le comble à ces horreurs, un violent incendie éclata dans la soirée du même jour, laissant plus de 1,500 familles dans la misère et sans abri. Le château continuait à se défendre avec fermeté malgré l'occupation de la ville, et il fallut songer à le réduire par la force. L'attaque commença le 5 septembre et ce jour-là le couvent de Sainte-Thérèse fut emporté, ainsi que son jardin, contigu à la colline sur laquelle cette forteresse est bâtie. Le 8, les batteries de brèche furent achevées ; elles ouvrirent un feu terrible, et vers midi le gouverneur fit arborer le drapeau blanc et capitula. De 4,000 hommes, la garnison était réduite à 80 officiers et 1,765 soldats ; le reste avait péri en défendant la place. Les Anglais perdirent dans ce siège 2,490 hommes tués, blessés ou disparus. »

(GOROZABEL. — *Diccionario historico-geografico de los pueblos de Guipuzcoa*, pp. 475 et suiv.)

---

## II

Extrait du manifeste publié par la Municipalité, le Chapitre ecclésiastique et les habitants de Saint-Sébastien au lendemain du sac de la ville.

« . . . . . Les mouchoirs qui s'agitaient aux fenêtres et aux balcons pendant que les habitants s'y pressaient en foule pour fêter la victoire, donnaient la preuve des sentiments avec lesquels les alliés étaient reçus, mais ceux-ci, insensibles à des démonstrations si amicales et si décidées, y répondirent en tirant des coups de fusil à ces mêmes balcons et fenêtres, où beaucoup de personnes périrent victimes de leurs sympathies et de leur amour pour la patrie. Terrible présage de ce qui allait se passer !

« Depuis onze heures du matin, heure à laquelle se donna l'assaut, le chapitre et les principaux habitants étaient réunis, se préparant à recevoir les alliés. A peine une de leurs colonnes se présenta-t-elle à la Place Neuve, que les alcades s'empressèrent de descendre, embrassèrent le commandant et lui offrirent leurs services. Ils s'informèrent du général et allèrent immédiatement le chercher à la brèche, marchant au milieu des cadavres. Mais avant d'y arriver et d'apprendre où il se trouvait, un des alcades fut insulté par le capitaine anglais de garde à la porte, qui le menaça de son sabre. Tous deux arrivèrent enfin à la brèche,

où le major-général Hay les accueillit avec bienveillance et leur donna même une force respectable pour garder la mairie, ce dont ils furent très reconnaissants. Ces précautions servirent de peu et n'empêchèrent pas la troupe de se livrer à un pillage complet et aux plus horribles atrocités, *tandis que l'on vit, non-seulement faire quartier, mais recevoir avec des démonstrations de bienveillance les Français pris les armes à la main.* Les autres s'étaient déjà retirés dans le château ; il n'était plus question de les poursuivre ni de tirer sur eux et les malheureux habitants devinrent l'objet exclusif de la fureur du soldat. Jour malheureux ! Nuit cruelle, pareille à celle dans laquelle Troie fut embrasée ! On négligea jusqu'aux précautions qu'exigeait la prudence dans une place à l'extrémité de laquelle les ennemis se trouvaient au pied du château, pour se livrer à des excès inouïs que la plume répugne à décrire. Le pillage, les assassinats, les violences de toutes parts. (Il n'est pas possible de transcrire sur le papier les actes répugnants en ce genre sur lesquels s'étend le manifeste).

« Dans cette nuit infernale où, à l'obscurité protectrice des crimes, aux averses de pluie qui se succédaient, à la lueur lugubre des flammes, venait s'ajouter tout ce que les hommes, dans leur perversité, peuvent imaginer de plus diabolique, des coups de feu retentissaient dans les maisons, faisant une diversion effrayante aux plaintes qui remplissaient les airs.

« L'aurore du 1<sup>er</sup> septembre vint enfin éclairer ces scènes affreuses et les habitants, atterrés et demi-morts, se présentèrent au général et aux alcades pour obtenir la permission de quitter la ville. Presque tous ceux qui le purent s'enfuirent ; ils étaient si abattus et leurs visages si mornes, qu'ils arrachèrent des larmes de compassion à tous ceux qui virent ce triste spectacle. Des gens riches qui avaient perdu tous leurs biens, ne purent même pas sauver leurs culottes ; des demoiselles délicates, demi-nues ou en chemise, enfin, des personnes de toutes les classes de la société, quittèrent cette malheureuse ville qui brûlait sans que les charpentiers, qui essayaient d'arrêter le feu de quelques maisons, pussent y parvenir. Au lieu d'être protégés, en effet, ainsi qu'on l'ordonna sur les instances des alcades, ils furent maltraités, contraints de désigner des maisons où l'on pouvait voler et obligés de s'enfuir.

« Les quelques maisons que le feu n'avait pas atteintes étaient complètement saccagées. Le pillage avait pour auteurs, non-seulement les troupes du camp d'Astigarraga venues sans fusils, mais aussi les employés des brigades accourus avec leurs mules qu'ils chargeaient d'objets et les équipages des bâtiments anglais mouillés à Passages..... »

(*Historia general de España*, por Don Modesto LAFUENTE.)

---

## Noté B.

Biarritz. — Barroilhet. — Le fort Charlotte. — Arcangues.

Le théâtre des furieux combats livrés entre Biarritz et Arcangues en décembre 1813, est bien tel que l'a si pittoresquement décrit notre officier, et, après plus de soixante-dix ans, le lecteur peut faire revivre sans peine, en le parcourant, ces scènes héroïques et sanglantes.

Au Sud de Bayonne et au haut de la colline qui domine le lac de Mouriscot (quartier appelé actuellement de la Négresse), se dresse la maison du Maire, *Villa Barroilhet*, demeure simple mais confortable, qui doit présenter à peu près le même aspect qu'en 1813, avec son grand toit à deux eaux, ses murs blancs et ses volets verts. Au devant de la maison et vers le Sud, la vue s'étend de la baie de Saint-Jean-de-Luz aux hauteurs d'Arcangues et de Bassussarry. La ligne des Pyrénées se déroule dans le lointain et encadre splendidement le paysage. Une pelouse en pente douce conduit au chemin creux par où débouchèrent les Français, à cinquante mètres environ de la maison.



A trente ou quarante mètres de celle-ci, à l'Ouest, une pierre d'un demi-mètre carré recouvre les restes de trois officiers anglais tués sur les lieux ; ce sont :

*Le lieutenant-colonel Samuel-Coote MARTIN*

*Du 1<sup>er</sup> Régiment des Gardes*

*Tué le 12 Décembre 1813*

---

*Le capitaine Charles-William THOMPSON*

*Du 1<sup>er</sup> Régiment des Gardes*

*Tué le 12 Décembre 1813*

---

*Le capitaine Henry-Robert WATSON*

*Du 3<sup>e</sup> Régiment des Gardes*

*Tué le 12 Décembre 1813*

---

Derrière la maison, au Nord, et bordant la route d'Espagne, est le bois. La grande allée, seule respectée par les Anglais, se compose de chênes vigoureux. Les autres arbres ont repoussé sur leurs souches et sont moins gros.

C'est par une fenêtre du rez-de-chaussée, à l'Ouest, que le général Hope sortit de la maison, s'élança à cheval et chargea à la tête de son escorte pour échapper à la brusque attaque des Français.

En face du bois et de l'autre côté de la route, s'étend une vaste lande coupée de ravins, sur lesquels l'herbe et les genêts ont poussé dru, mais où l'on peut reconnaître encore, bien diminuées après plus d'un

demi-siècle, les lignes de la lunette et des batteries où étaient établis les trois canons du fort Charlotte.

Ce fort dominait le lac de la Négresse que l'on distingue à travers un bouquet de pins qui ont poussé depuis à mi-coteau. La position était bien choisie pour flanquer l'extrême gauche de la ligne anglaise, et les canons pouvaient balayer facilement le lac et ses abords.

Les souvenirs et les traces de l'invasion sont, du reste, nombreux à Baroilhet et dans les terres voisines, tout comme aux environs de Bayonne. Il n'y a pas bien longues années que les paysans remuaient les ossements du soc de leur charrue, donnant ainsi sans s'en douter une actualité poignante aux vers du poète :

*Scilicet et tempus veniet.... (1)*

Biarritz a bien changé depuis que notre officier admirait ses maisons blanchies à la chaux ; peut-être cependant retrouverait-il la maison où il passa des heures si agréables avec ses compagnons d'armes, car si l'on en croit une tradition du pays, cette maison existe dans la rue Peyroloubill, en face de la rue de la Fontaine.

A cette époque, en effet, pour aller de la place de la Mairie à la côte des Basques et au Port-Vieux, on laissait à droite la grande avenue qui porte aujour-

(1) Virgile. Georg. liv. I. v. 493.....

d'hui le nom de rue Mazagran. Il n'y avait qu'un étroit passage à la place actuelle de Ste-Eugénie et les hus-sards français durent sans doute remonter par la rue Silhouette et tourner brusquement à droite par la rue de la Fontaine.

M. Paul Laborde, propriétaire actuel de la maison du Maire, à la courtoisie bienveillante duquel nous avons dû de pouvoir visiter le théâtre de ces combats mémorables, voudra bien nous permettre de le remercier ici de son aimable accueil.

La description des divers sites d'Arcangues et des environs, n'est pas moins exacte que celle de Biarritz et de la maison du Maire. Du cimetière qui entoure l'église, on peut encore aujourd'hui, notre auteur à la main, revoir par la pensée les marches et contre-marches des belligérants.

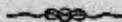
C'est, paraît-il, de l'une des fenêtres hautes du château, que le duc de Wellington suivit les opérations pendant une grande partie de la journée du 13 décembre. Lord Howden, général Caradoc, qui a fait un si long séjour dans le pays, où son nom est devenu populaire, aimait à venir s'asseoir à cette même fenêtre et à raconter les péripéties de cette chaude journée, à laquelle il prit part.

— Cela me rajeunit, disait-il.

Ce qui est absolument fantaisiste dans le récit de notre officier, ce sont les statues tombales d'anciens

seigneurs du lieu portant l'écu des croisades. Il n'y a a jamais eu rien de semblable, ni dans l'église, ni au château d'Arcangues. L'auteur se sera laissé emporter par son imagination exaltée par les romans de son compatriote Walter Scott, écossais comme lui, qui paraissaient le hanter, ou bien aura-t-il confondu avec quelque autre souvenir de campagne. On remarquera, du reste, que son récit n'est pas très affirmatif à cet égard.

L'impitoyable sévérité de la discipline des armées alliées a laissé dans le pays de nombreux souvenirs qui confirment pleinement ce qu'en raconte notre officier en deux ou trois passages. A Arcangues, trois maraudeurs portugais, surpris pillant une ferme, furent pendus sans merci aux arbres du bois. Au moment d'évacuer le château, un soldat, trouvé porteur d'un méchant violon dérobé, ne dut la vie qu'aux instantes prières du propriétaire du violon ; il en fut quitte pour trente coups de *chat à neuf queues* (1).



(1) A rapprocher de la conduite des Allemands en 1870-71, et de leur passion pour les pendules et meubles de prix des villas des environs de Paris.

## Note C.

Extraits de lettres de Wellington à propos des Espagnols.

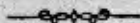
« Ce corps nombreux d'Espagnols s'était, paraît-il, « si mal comporté dans l'affaire du 9 novembre, que « lord Wellington fut obligé de l'envoyer en disgrâce « sur les derrières de l'armée. J'ai complètement « oublié par qui ils étaient commandés au jour de leur « honte. . . . etc. » (Voir chapitre XV).

L'accusation est grave. J'en ai cherché la confirmation dans la correspondance du duc de Wellington et ne l'y ai point trouvée. Il y est dit : « Les Espagnols « ont beaucoup pillé et causé beaucoup de mal les « deux premiers jours, mais ce malheur même nous a « rendu service. Plusieurs d'entr'eux ont été exécutés, « beaucoup ont été punis, et j'ai renvoyé toutes les « troupes espagnoles en Espagne pour y prendre des « cantonnements, ce qui a convaincu les Français de « notre désir de ne faire aucun mal aux particuliers. » (Lettre du 21 novembre 1813 au comte de Bathurst.)

Et plus loin, lettre du 26 décembre 1813 au général espagnol Don M. Freire :

« J'avais averti de différentes manières le général Murillo des plaintes que j'avais reçues contre ses troupes ; il a dit lui-même au général Hill qu'il était impossible de l'empêcher, parce qu'il n'y avait pas un soldat ni un officier qui ne reçut des lettres de sa famille en Espagne, pour lui dire que, se trouvant en France, il devait faire fortune. »

Quoi qu'il en soit, notre officier est injuste chaque fois qu'il a à apprécier l'armée espagnole. Il reconnaît d'ailleurs lui-même que les Espagnols ne manquaient pas de bravoure. S'ils ont eu alors des défaillances nombreuses, et s'ils étaient plus que les Anglais enclins au pillage, la faute en était à leur administration, qui les laissait mourir de faim. Or, quelle que soit la valeur des éléments qui la composent, une armée mal nourrie est toujours médiocre. Wellington, dans sa correspondance, constate que les Portugais ne se battirent bien que du jour où l'administration anglaise ayant pris leur entretien en mains, ils furent aussi bien soignés que les Anglais eux-mêmes.



## **Note D.**

La sortie de Bayonne. — Documents officiels et extraits d'historiens anglais.

Le souvenir de cette sortie est encore bien vivant à Bayonne. La plupart des lecteurs de cet ouvrage ont visité les cimetières anglais de Saint-Etienne et ils n'auront trouvé dans les derniers chapitres du journal de notre officier que le commentaire vif, mouvementé, toujours intéressant, des récits de nos historiens bayonnais, Morel et Baylac.

Nous croyons toutefois qu'ils liront avec plaisir les documents ci-après que nous avons extraits de l'intéressant opuscule de M. P.-A. Hurt (1) qui a bien voulu nous permettre d'en publier la traduction et qui nous paraissent l'épilogue naturel de cette histoire.

*Extrait d'une lettre de Wellington à Lord Bathurst.*

Toulouse, le 19 avril 1814.

Je suis très peiné d'avoir à placer sous les yeux de Votre Seigneurie les rapports ci-inclus du major-général Colville et du major-général Howard, sur la sortie

(1) *The Guards' Cemeteries Saint-Etienne-Bayonne.*

de Bayonne du 14 de ce mois, dans laquelle le lieutenant-général Sir John Hope, ayant été malheureusement blessé et son cheval tué sous lui, a été fait prisonnier. J'ai toutes raisons de croire que ses blessures ne sont pas sérieuses, mais je dois regretter que la satisfaction généralement ressentie dans l'armée devant la perspective de l'honorable fin de ses travaux, soit assombrie par la mauvaise fortune et les souffrances d'un officier si hautement estimé et respecté de tous.

Je ressens sincèrement aussi la perte du major-général Hay, dont j'ai eu de fréquentes occasions d'exposer à Votre Seigneurie les services et les mérites.

---

*Rapport du major-général Colville à Lord Wellington.*

Boucau, le 14 avril 1814.

MILORD,

C'est avec un regret infini, dû à la malheureuse circonstance qui a fait tomber le lieutenant-général Sir John Hope au pouvoir de l'ennemi, que je viens remplir le devoir qui m'incombe d'informer Votre Seigneurie d'une sortie qui a été faite ce matin, à trois heures, du camp retranché devant la citadelle de Bayonne, avec de fausses attaques sur les postes de la cinquième division, etc., à Anglet et à Bellevue.

Je suis heureux de pouvoir dire que le terrain perdu



de ce côté a été repris, et les piquets replacés à sept heures dans leurs positions primitives.

Le mal causé à nos retranchements est aussi petit qu'il puisse l'être après une attaque faite en force, et sera, je l'espère, en grande partie réparé dans le cours de la nuit prochaine. Les pertes sont ce que nous avons le plus à regretter ; le lieutenant-colonel Macdonald les estime *grosso modo* à 400 hommes.

Je suis désolé d'avoir à mentionner la mort du major-général Hay, officier-général de service cette nuit. Ses dernières paroles, une minute avant de tomber, ont été pour donner l'ordre de garder, jusqu'à la dernière extrémité, l'église de Saint-Etienne et une maison fortifiée avoisinante.

Le major-général Stopford est blessé, pas grièvement, je l'espère. Parmi les tués se trouvent, je suis affligé d'avoir à le dire, le lieutenant-colonel Sir Henri Sullivan et le capitaine Crofton, des gardes ; le lieutenant-colonel Townsend est prisonnier, ainsi que le capitaine Herries, député-assistant-quartier-maître-général, et le lieutenant Moore, aide-de-camp de Sir John Hope. Ne voulant pas perdre une minute pour envoyer ce rapport, et m'étant trouvé moi-même pendant tout le combat avec la cinquième division, j'ai requis le major-général Howard de détailler, pour en placer l'information sous les yeux de Votre Seigneurie, les circonstances de l'attaque et de la résistance.

Le cheval de Sir John Hope est tombé sur lui, ce

qui n'a pas permis de le dégager. On dit qu'il est blessé au bras, et un officier français parle aussi d'une blessure à la cuisse ; il est à présumer qu'il confond avec la première. La botte de son pied gauche a été trouvée sous le cheval. On a refusé au lieutenant-colonel Macdonald la permission de le voir qu'il a fait demander par un parlementaire, mais nous attendons à présent le capitaine Wedderburn, et, quelles que soient les personnes dont il puisse avoir besoin pour l'assister, il les aura, sous la condition pour ces personnes de ne pas revenir dans nos lignes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

C. COLVILLE.

---

*Rapport du major-général Howard au major-général Colville.*

MONSIEUR,

Par suite de l'événement qui a fait tomber aux mains de l'ennemi le lieutenant-général Sir John Hope, l'honneur me revient de vous détailler l'issue d'une attaque faite sur notre position devant la citadelle de Bayonne le 14 courant, afin que vous en informiez Son Excellence le commandant en chef de l'armée.

Hier matin, longtemps avant le jour, l'ennemi a fait une sortie et a attaqué en grandes forces la gauche et

le centre de notre position à Saint-Etienne, devant la citadelle. La gauche était occupée par les piquets de la brigade du général Hay ; la brigade elle-même servait provisoirement de ce côté de l'Adour et avait pour instruction de se former, en cas d'alarme, près du village de Boucau. Le centre était gardé par les piquets de la deuxième brigade des gardes, et la droite par ceux de la première brigade du même corps. Le major-général Hay était l'officier-général du jour dans le commandement de la ligne des avant-postes et, j'ai grand regret à le dire, il a été tué quelques instants après l'attaque, au moment où il venait de donner l'ordre de défendre l'église de Saint-Etienne jusqu'à la dernière extrémité. L'ennemi, cependant, grâce à la grande supériorité de ses forces, étant parvenu à pénétrer dans le village par la gauche, s'en empara, à l'exception d'une maison occupée par un piquet du 38<sup>e</sup> régiment et commandé par le capitaine Forster, qui s'y maintint jusqu'à l'arrivée du major-général Hinuber, qui attaqua et reprit le village avec le bataillon de seconde ligne de la légion allemande du roi, commandé par le lieutenant-colonel Bock.

L'ennemi attaqua également le centre de notre position en grandes forces, et en se portant de tout son poids sur un seul point, obligea un de nos piquets à battre en retraite après une vive résistance. Il put alors enfilier une route sur les derrières de la ligne de piquets du centre, et obliger ainsi les autres piquets

de la deuxième brigade des gardes à reculer jusqu'à l'arrivée des renforts. Il fut alors chargé, et la ligne des postes réoccupée comme auparavant.

Le major-général Stopford a été blessé, je regrette de le dire, et la brigade a passé sous le commandement du colonel Guise.

L'ennemi s'était emparé de quelques maisons occupées par des piquets du centre et le colonel Maitland le trouva maître du terrain sur le derrière de sa gauche. Il s'avança rapidement sur une hauteur qui court parallèlement à la route avec le troisième bataillon du 1<sup>er</sup> des gardes, commandé par le lieutenant-colonel l'honorable W. Steward, et le lieutenant-colonel Woodford, des Colstreams, gravissant en même temps la colline, ces deux corps délogèrent l'ennemi par une charge simultanée et réoccupèrent tous les postes perdus. L'ennemi ne fit plus mine, dès lors, de renouveler l'attaque. Le colonel Maitland a exprimé sa satisfaction de la conduite de ses officiers et de ses soldats et son obligation envers le lieutenant-colonel Woodford pour le concours que ce dernier lui a prêté dans le mouvement ci-dessus mentionné. Sir John Hope a été fait prisonnier vers la droite. En s'efforçant d'amener quelques troupes pour soutenir les piquets, il tomba inopinément dans l'obscurité au milieu d'un parti ennemi. Son cheval fut tué et tomba sur lui; il lui fut malheureusement impossible de se dégager et il resta entre les mains des assaillants. Je regrette de

vous annoncer que, selon une lettre que j'ai reçue de lui, il a été blessé en deux endroits, quoique peu dangereusement. Vous croirez aisément, Monsieur, qu'un seul sentiment, celui d'un grand regret, règne dans toutes les troupes devant la mauvaise fortune du lieutenant-général. L'ennemi ayant commencé l'attaque entre deux et trois heures du matin, une partie considérable de l'action a eu lieu avant le lever du jour, ce qui lui a donné un grand avantage à cause de son nombre, mais quelle qu'ait pu être la fin qu'il se proposait, je suis heureux d'ajouter qu'il a été complètement frustré dans son espoir, car il n'a réussi qu'à mettre le feu dans une maison du centre de la position. Cette maison n'est qu'à trois cents yards du canon de ses travaux, et il y avait envoyé précédemment tant de boulets, qu'elle était intenable. Vous pouvez conjecturer, par la quantité de projectiles de toutes sortes lancés sur nous par l'ennemi, que nos pertes ne sont pas médiocres. Le service de Sa Majesté a perdu dans le major-général Hay, qui vous était bien connu, un officier des plus zélés et des plus capables, qui avait servi très longtemps avec distinction dans cette armée. Les pertes de l'ennemi doivent être sensibles, car nous avons observé qu'il a enterré un grand nombre de morts et il en a laissé beaucoup derrière lui. Par suite de la facilité qu'il avait de se retirer immédiatement sous les canons de ses travaux, nous n'avons pu faire aucun prisonnier.

Je vous prie d'adresser mes sincères remerciements aux majors-généraux Hinuber et Stopford et au colonel Maitland, commandants des brigades, ainsi qu'au colonel Guise, qui prit le commandement de la seconde brigade des gardes après que le général Stopford eût été blessé, pour leurs efforts durant l'affaire et la rapidité de leurs mouvements. Je ne dois pas oublier non plus le lieutenant-colonel l'honorable A. Upton, assistant-quartier-maitre-général, ni le lieutenant-colonel Dashwood, assistant-adjutant-général, qui m'ont parfaitement secondé, ainsi que le capitaine Battersby, mon aide de camp, jusqu'à ce qu'il fut blessé. J'exprime encore ma reconnaissance au lieutenant-colonel Macdonald, assistant-adjutant-général de la colonne de gauche, pour les services qu'il m'a rendus quand il m'eût rejoint après la capture du lieutenant-général Sir John Hope. Toutes les troupes, il faut le reconnaître, se sont conduites avec la plus grande vaillance. J'ai l'honneur d'être, etc.

K. A. HOWARD,

Commandant la 1<sup>re</sup> division.

*P. S.* — J'oubliais de dire que le major-général Bradford a fait avancer un bataillon du 24<sup>e</sup> régiment portugais de sa brigade pour soutenir celle de la légion allemande du roi, quand le major-général Hinuber chassa l'ennemi du village de Saint-Etienne. Le colonel Maitland me fait part également des grands services qu'il a reçus du lieutenant-colonel Burgoyne, du génie royal, qui a été chargé de la construction des défenses sur la droite de la position.

*Ordre du jour du général commandant à Bayonne.*

Bayonne, le 15 avril 1814.

C'est au nom de l'Empereur que je m'empresse d'exprimer aux troupes de la garnison ma satisfaction de la valeur qu'elles ont déployée dans l'action d'hier, dont les splendides résultats vont augmenter le nombre des brillants faits d'armes qui, dans tous les temps, ont illustré l'armée française (1). L'ennemi, attaqué simultanément à trois heures sur tous les points de la ligne d'investissement, a été battu et repoussé partout. Cette sortie générale avait pour but d'obliger l'ennemi à montrer sa force dans ses différentes positions, de reconnaître ses travaux, de détruire les plus rapprochés du camp retranché de la citadelle, de porter nos avant-postes à l'entrecroisement des routes de Bordeaux et de Toulouse, bref de faire le plus de mal possible à l'armée assiégeante. Ces avantages ont été complètement obtenus.

Le lieutenant-général baron Abbé a dirigé avec succès les fausses attaques en avant du camp retranché placé sous son commandement. Les généraux baron Beuret, Delosme et le lieutenant-colonel Goujon, major-général des brigades de la division du général Abbé, ont emporté les positions principales de l'ennemi, qui a souffert des pertes considérables en tués,

(1) En sorte qu'ils étaient tous contents. Qui trompe-t-on ici ?



blesés et prisonniers. Les dispositions du général Abbé ont été conçues et exécutées avec son talent et sa vigueur caractéristiques.

Le général Maucombe, chargé de l'attaque principale, a su inspirer à ses troupes une ardeur à laquelle l'ennemi n'a pas pu résister ; les positions ont été emportées d'un élan et à la pointe de la bayonnette, avec une unité et une bravoure qui font honneur aux officiers et aux soldats composant les trois colonnes d'attaque.

L'ennemi avait été mis sur ses gardes par le bruit nécessairement fait en détruisant les estacades qui devaient livrer passage aux troupes et par un déserteur qui est passé dans ses rangs une heure avant l'attaque ; il était partout sous les armes et ses retranchements garnis de troupes. Son premier feu a été très vif, mais, étant dirigé trop haut, il a fait peu de mal et n'a servi qu'à augmenter l'ardeur de nos soldats.

La colonne de droite, commandée par M. de Lassalle, lieutenant-colonel du 95<sup>e</sup> régiment, était composée du deuxième bataillon du 64<sup>e</sup> et du premier bataillon du 95<sup>e</sup>. Elle est partie au pas de course. a renversé les nombreux obstacles qui se trouvaient sur sa route, s'est emparée de l'église Saint-Etienne et a pris un canon que, malheureusement, les tranchées qui coupaient la chaussée et d'autres difficultés l'ont forcé d'abandonner.

Le centre, commandé par le lieutenant-colonel Raynet, du 94<sup>e</sup> régiment, était composé du premier batail-



lon du 5<sup>e</sup> d'infanterie légère, et des premier et deuxième bataillons du 94<sup>e</sup>. Il s'est avancé par la route de St-Esprit et les approches de la citadelle, a détruit tous les travaux qui obstruaient ces chemins et s'est emparé, à la pointe de la bayonnette, de l'embranchement des routes et des nombreuses maisons dans lesquelles l'ennemi s'était retranché.

La colonne de gauche, sous le commandement du lieutenant-colonel Vivien, du 82<sup>e</sup> régiment, était composée du premier bataillon du 26<sup>e</sup> de ligne, du premier bataillon du 70<sup>e</sup> et du premier bataillon du 82<sup>e</sup>. Cette colonne, après avoir débouché par la route de Basterrèche, a franchi d'un élan le ravin qui la séparait de l'ennemi, s'est emparée de la maison Basterrèche et des hauteurs qui l'unissent à la maison Montaignut. Ces hauteurs étaient couvertes d'une ligne ininterrompue de retranchements qui ont été enlevés au pas de course et à la bayonnette. Une fusillade à bout portant s'est engagée dans les tranchées avec l'ennemi qui a été contraint de les abandonner en laissant le terrain couvert de ses morts et de ses blessés. Les colonnes de droite et de gauche se sont maintenues sur les positions conquises, conformément aux ordres qu'elles avaient reçus. La colonne du centre s'est avancée le long de la route de Bordeaux, franchissant les fossés et les travaux protégés par des estacades, et poursuivant l'ennemi, qui s'est enfui en désordre, abandonnant ses dernières lignes.

Le lieutenant-général baron Garbé, commandant en chef du génie, a fait avancer en ce moment la neuvième compagnie de sapeurs et la première compagnie des pionniers de Bayonne, sous le commandement du capitaine Jary, du génie. Ces compagnies, arrivées à l'embranchement des routes, se sont mises à l'œuvre, suivant les ordres du général Maucomble, pour brûler les maisons qui avaient servi d'abri et de défense à l'ennemi, combler les tranchées et détruire la route et les estacades.

Ces opérations ont été effectuées avec courage et avec la plus grande activité, sous un feu très vif de l'ennemi qui gênait beaucoup les sapeurs dans leur travail. Le général Maucomble a fait avancer, pour les soutenir, la compagnie de grenadiers du 26<sup>e</sup> et deux compagnies du 94<sup>e</sup>, sous le commandement du capitaine Lesmont. J'ai donné l'ordre en même temps au capitaine Romagné, par l'entremise du général Bergé, commandant de l'artillerie, d'avancer jusqu'à l'embranchement avec quatre pièces de campagne. Ce brave officier s'est porté au point indiqué et s'y est maintenu, bien qu'il n'ait pu faire jouer qu'une seule pièce par suite de la position de nos propres troupes. Ces dispositions, en tenant l'ennemi en échec, ont permis aux sapeurs et aux pionniers de continuer leur travail sans être interrompus.

Les Anglais commençaient à fléchir dans leurs derniers retranchements, quand un corps de troupes fraî-

ches venant de la direction de Hayet, par la route de Toulouse, s'est avancé contre notre flanc droit, les brigades de réserve du Boucau attaquant en même temps notre gauche. Ces renforts renouvelèrent et multiplièrent le feu de l'ennemi ; malgré cela, le premier bataillon du 95<sup>e</sup> résista bravement au premier choc des troupes qui s'avançaient par la route de Toulouse, et la gauche garda sa position contre les renforts venant du Boucau. L'objet de la sortie était dès lors complètement atteint ; j'envoyai par un de mes aides de camp l'ordre de battre en retraite, et le général Maucombe fit rentrer ses hommes et son artillerie dans la citadelle, ramenant les morts, les blessés et les prisonniers. Le feu a cessé partout entre sept et huit heures du matin ; nous avons repris nos positions sur la droite et sur la gauche, et les postes avancés du centre ont été poussés jusqu'à l'embranchement des routes où ils se trouvent encore. Le premier bataillon du 64<sup>e</sup>, la compagnie de grenadiers du 95<sup>e</sup> et les deux bataillons du 119<sup>e</sup>, qui occupaient les travaux du camp retranché, ont admirablement secondé les mouvements des colonnes d'attaque, et ont envoyé continuellement des détachements pour ramasser nos blessés et les ramener à la citadelle. L'artillerie, établie avec une grande habileté et un grand jugement par le général Bergé, a appuyé avec succès toutes les manœuvres de la sortie générale. Les canonnières, commandées par le commandant Depou, embossées de façon à harceler les

flanes droit et gauche de l'ennemi, ont contribué largement au brillant résultat de la sortie.

Les conscrits de l'infanterie et de l'artillerie, qui voyaient le feu pour la première fois, ont rivalisé de bravoure et d'ardeur avec les vieux soldats.

Toutes les troupes, officiers et soldats, ont fait leur devoir dans cette sortie mémorable. Nous avons malheureusement à regretter la mort de beaucoup de braves, et nos pertes en tués, blessés et prisonniers, s'élèvent au chiffre de 910 hommes, dont :

	Officiers	Sous-offic. et soldats
Tués . . . . .	7	403
Blessés . . . . .	49	741
Prisonniers . . .	2	8
	<hr/> 58	<hr/> 852

Total : 910.

Parmi les officiers tués, se trouve le lieutenant-colonel du 95<sup>e</sup>, officier d'un mérite supérieur, universellement estimé de ses supérieurs, aimé de ses camarades et respecté de ses subordonnés.

Près de la moitié de nos blessés le sont légèrement, et la plus grande partie d'entr'eux retourneront bientôt dans les rangs.

La colonne de gauche a eu l'honneur et la gloire de faire prisonnier le général Hope, commandant en chef des forces assiégeantes, et deux officiers de son état-major, tous les trois blessés. Ils se sont rendus à M. Pigeon, adjudant-sergent-major du 70<sup>e</sup>, au sergent

Beregeot et au voltigeur Bonencie du 82<sup>e</sup>. J'ai nommé M. Pigeon sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Le major-général Hay, officier-général du jour, a été tué ; un autre officier-général, dont nous n'avons pu savoir le nom, est blessé, ainsi que plusieurs officiers de marque.

Cet ordre du jour sera envoyé à Son Excellence le Ministre de la guerre, ainsi qu'au maréchal duc de Dalmatie, avec le vœu qu'il soit soumis à l'Empereur pour prier Sa Majesté d'accorder les récompenses si bien méritées par les braves qui se sont plus particulièrement distingués dans cette sortie générale.

*Le général de division commandant en chef,*  
Baron THOUVENOT.

---

### *Récit du Général Napier*

Vol. VI, Chap. VI, p. 472.

Pendant que l'armée principale s'avancait dans l'intérieur, Hope conduisait les travaux de l'investissement de Bayonne avec la vigilance et l'activité infatigables que requérait l'opération. Il avait réuni des quantités de gabions et de fascines, et était prêt à attaquer la citadelle, quand se répandirent des rumeurs des événements de Paris, mais indirectement et sans aucun caractère officiel qui permit d'en faire une communication formelle à la garnison. Ces rumeurs furent connues aux avant-postes, et endormirent

peut-être la surveillance des assiégés ; quant au gouverneur, il fit naturellement peu de cas de communications irrégulières qui pouvaient avoir pour but de le tromper.

Les piquets et les postes fortifiés de Saint-Etienne étaient fournis alors par une brigade de la cinquième division. De St-Etienne à l'extrême droite, les gardes avaient la charge de la ligne ; ils avaient aussi une compagnie dans le village même. La brigade allemande de Hinuber était campée à la gauche comme soutien, et le reste de la cinquième division occupait les derrières vers le Boucau. Les choses étant dans cet état le 14 avril, vers une heure du matin, un déserteur se présenta au général Hay, qui commandait les avant-postes cette nuit et lui fit un récit exact de la sortie projetée. Le général, ne comprenant pas le français, l'envoya à Hinuber, qui lui traduisit immédiatement le récit de l'homme. Hay fit mettre ses troupes sous les armes et transmit la nouvelle à Hope. Il ne prit pas, paraîtrait-il, de mesures additionnelles, peut-être parce qu'il ajoutait peu de foi aux dires du déserteur, et il est probable que, ni la brigade allemande, ni la réserve des gardes n'auraient été mises sous les armes sans la vigilance de Hinuber. Cependant, à trois heures, les Français, après avoir fait une fausse attaque sur la gauche de l'Adour, s'élancèrent tout-à-coup de la citadelle au nombre de trois mille combattants. Ils surprirent les piquets, et brisant avec de grands cris

la chaîne des postes sur plusieurs points, emportèrent d'un élan l'église et tout le village de Saint-Etienne, à l'exception d'une maison fortifiée défendue par le capitaine Forster, du 38<sup>e</sup> régiment. Maîtres des positions partout ailleurs, ils renversèrent tout ce qui était devant eux, rejetèrent les piquets et leurs soutiens en tas le long de la route de Peyrehorade, tuèrent le général Hay, firent prisonnier le colonel Townsend des gardes, et après avoir coupé les ailes des troupes d'investissement, passèrent derrière la droite et mirent toute la ligne en confusion. Alors Hinuber, ayant ses Allemands bien en main, rallia ses hommes de la cinquième division et s'avança du côté de Saint-Etienne, où il fut rejoint par un bataillon des Portugais de Bradford. Il attaqua bravement l'ennemi et lui reprit le village et l'église.

Sur la droite, le combat fut d'abord plus désastreux encore qu'au centre. Ni les piquets, ni les réserves ne soutinrent la furie de l'attaque et la lutte devint confuse et terrible, car, des deux côtés, les troupes divisées en petits groupes par les clôtures des champs et incapables de retrouver leur ordre, se choquaient dans l'obscurité, souvent à la bayonnette, et rencontrant, tantôt des amis, tantôt des ennemis ; tout était tumulte et horreur.

Les canons de la citadelle, vaguement guidés par la flamme des coups de fusil, envoyaient des boulets et des bombes qui ricochaient à travers les lignes de com-



bat, et les canonnières, descendant à leur tour la rivière, ouvrirent leur feu sur le flanc des colonnes de soutien qui, mises en mouvement par Hope à la première alarme, arrivaient à présent du côté du Boucau. Ainsi, près de cent pièces d'artillerie jouaient en même temps et les bombes ayant mis le feu aux dépôts de fascines et à plusieurs maisons, les flammes jetaient une horrible lueur sur le champ de bataille.

Au milieu de cette confusion, Hope disparut tout à coup ; on ne sut alors ni comment, ni pourquoi. On apprit ensuite qu'après avoir fait avancer les réserves vers la droite pour lutter contre le torrent, il poussa vers Saint-Etienne par un chemin creux conduisant derrière la ligne des piquets. Mais l'un de ces derniers avait été retiré mal à propos par un officier des gardes, et les Français occupaient les deux bords du chemin. Un coup de feu l'atteignit au bras, et son cheval, qui était très grand, comme il le fallait pour soutenir ce gigantesque guerrier, reçut huit balles et s'abattit sur ses jambes. Ceux qui l'accompagnaient s'étaient enfuis du défilé ; deux d'entr'eux, cependant, le capitaine Herries et M. Moore, neveu de Sir John Moore, le voyant hors d'état de se relever, retournèrent sur leurs pas et s'efforcèrent de le dégager sous une pluie de balles. Ils reçurent eux-mêmes deux graves blessures et les Français les emportèrent tous trois. Hope fut de nouveau grièvement blessé au pied par une balle anglaise avant d'avoir gagné la citadelle.



Le jour se levait et les alliés purent agir avec plus d'ensemble. Les Allemands étaient maîtres de Saint-Etienne ; Howard, qui avait pris le commandement, disposa convenablement les brigades de réserve des gardes. Elles se levèrent soudain avec un grand cri, et courant sur les Français, les repoussèrent dans leurs travaux en en faisant un carnage tel, que leurs propres auteurs reconnaissent avoir perdu un général et 900 hommes. Du côté des Anglais, le général Stopford était blessé, et la perte s'élevait à 800 hommes, en y comprenant les officiers. Plus de 200 étaient prisonniers, outre le général en chef, et il est généralement reconnu que la ferme défense de Forster dans la maison fortifiée d'abord, la promptitude et la bravoure avec lesquelles Hinuber reprit Saint-Etienne ensuite, sauvèrent les alliés d'un terrible désastre. Quelques jours après ce piteux événement, la convention passée avec Soult fut connue et les hostilités cessèrent.

---

*Récit de Southey*

(HISTOIRE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE, p. 890.)

Dans la nuit du 13, deux déserteurs donnèrent avis d'une sortie que la garnison devait faire en grandes forces le matin de bonne heure. La première division fut mise sous les armes à trois heures, et, quelques minutes après, une fausse attaque eût lieu contre les avant-postes à Anglet. Mais il parut bientôt que l'ef-

fort principal serait fait sur la rive droite de l'Adour. Des troupes sorties de la citadelle gravirent la colline sur laquelle se tenaient les piquets, les prirent presque par surprise, et sitôt après, deux colonnes s'élancèrent en avant en poussant de grands cris, et brisèrent par leur nombre la ligne des piquets entre Saint-Etienne et Saint-Bernard ; une troisième colonne s'avancait en même temps contre le premier de ces villages. La ligne des avant-postes à travers ce village et le long des hauteurs qui s'étendent vers le Boucau, était marquée par une route formant dans quelques endroits un chemin creux profond, et bordée dans d'autres par des murs de jardin élevés, en sorte qu'il n'était pas aisé d'en sortir, si ce n'est là où des ouvertures avaient été pratiquées pour le passage des troupes, et les piquets furent ainsi facilement coupés de leurs soutiens. On y combattit de part et d'autre avec le dernier acharnement, et des monceaux de cadavres anglais et français, tués à coups de bayonnette, y furent trouvés. Sir John Hope, en se dirigeant en toute hâte vers St-Etienne, où l'attaque avait commencé, prit cette route, qui était le plus court chemin ; il ignorait que l'ennemi en occupait la plus grande partie et que les piquets du flanc droit avaient reculé lorsque la ligne d'avant-postes avait été percée. Sitôt qu'il s'en aperçut, il s'efforça de se retirer, mais il se trouvait en avant avec ses aides de camp, le lieutenant Moore et le capitaine Herries du département du quartier-maître-général ; ils furent

conséquemment les derniers à se retirer, et avant qu'ils aient pu gagner la sortie du chemin creux, les Français arrivèrent et commencèrent à tirer à quelques yards en arrière d'eux. Le cheval de Sir John reçut trois balles et tomba, entraînant son cavalier. Le capitaine Herries et le lieutenant Moore mirent pied à terre pour venir à son secours, car son pied était resté engagé sous sa monture, mais le premier de ces officiers fut grièvement blessé, et le deuxième eût le bras droit fracassé. Le général lui-même reçut une blessure au bras, et les Français survenant, tous les trois furent faits prisonniers. Pendant qu'on les emportait à Bayonne, Sir John reçut une seconde et grave blessure d'une balle qu'on supposa être venue de ses propres piquets. Le major-général Hay commandait les avant-postes cette nuit ; il venait de donner l'ordre de défendre l'église de Saint-Etienne jusqu'à la dernière extrémité, quand il fut tué, presque au commencement de l'action. L'ennemi, qui avait de ce côté une grande supériorité numérique, entra par la gauche dans le village, dont il s'empara, à l'exception d'une seule maison où le capitaine Forster, du 38<sup>e</sup>, résista bravement avec son piquet, bien que la plus grande partie de ses hommes fussent tués ou blessés, jusqu'à l'arrivée d'une brigade de la légion allemande qui reprit le village.

On avait supposé que le but principal des Français était de détruire le pont, ce qui était, en effet, le seul objectif raisonnable pouvant justifier une telle sortie,

à ce point du siège, quand, ni les canons n'étaient en position, ni les munitions prêtes, ni les travaux commencés. Pour se garder contre l'attaque, Lord Saltoun avait fortifié le couvent de Saint-Bernard, qu'il convertit avec une grande habileté en une petite forteresse respectable ; le colonel Maitland avait également massé la première brigade des gardes sur les hauteurs au dessus du couvent afin d'arrêter l'ennemi dans le cas où il s'avancerait vers le pont, mais aucune tentative ne fut faite contre lui, bien que les canonnières eussent descendu la rivière et ouvert un feu de flanc très vif, et il parut bientôt qu'il ne serait pas attaqué non plus par terre, les efforts de l'ennemi étant uniquement dirigés contre le centre des contrevallations opposées à la citadelle. Le major-général Howard donna alors l'ordre à Maitland de soutenir le flanc droit et dirigea le major-général Stopford avec la deuxième brigade des gardes en avant pour coopérer à la reprise du terrain entre ce flanc et Saint-Etienne ; cet officier général fut blessé bientôt après et remplacé dans le commandement de la brigade par le colonel Guise.

La nuit était très sombre, mais les Français, par des fusées lancées de la citadelle, s'éclairaient assez pour diriger leurs canons, dont près de soixante-dix soutenaient l'attaque en tirant constamment. Quelques-unes de leurs bombes tombèrent sur le dépôt des fascines et brûlèrent aussi plusieurs maisons. Ces lueurs

partielles rendaient l'obscurité plus noire là où la lumière ne s'étendait pas, et les gardes, en approchant de la ligne française, la reconnaissaient seulement au feu de mousqueterie dirigé à l'abri des haies et des murs. Ils reçurent l'ordre de se coucher et d'attendre le mouvement des Coldstreams Gardes, commandés par le lieutenant-colonel Woodford, qui devaient charger simultanément avec eux pour recouvrer l'ancienne position dans le chemin creux. Ils restèrent étendus à plat ventre, car la hauteur sur laquelle ils se trouvaient était si exposée au feu de la citadelle, qu'ils auraient été bientôt détruits s'ils s'étaient tenus debout quelques minutes. Aussitôt que le signal fut donné, ils se levèrent et s'élancèrent en avant ; les Coldstreams chargèrent en même temps du côté opposé, et la lutte fut décidée sur cette partie de la ligne par cette attaque bien combinée. Craignant de voir leur retraite coupée, les Français s'enfuirent à toute vitesse, sous un feu destructif que les deux bataillons faisaient pleuvoir sur eux à mesure qu'ils gagnaient le glacis de la citadelle. Ceux que la légion allemande avait refoulés de St-Etienne, se retirèrent à St-Esprit par la grande route. On fit avancer un canon, et ils reçurent dans leur retraite treize décharges de mitraille qui firent des ravages terribles dans leurs rangs. La lune se leva vers la fin de l'action, et quand le jour parut, les morts et les blessés français ou anglais étaient étendus partout, tellement mêlés qu'il semblait qu'aucune

ligne distincte n'avait existé entre les deux partis. Les pertes étaient sensibles des deux parts ; pour les alliés, 143 tués, 452 blessés et 231 prisonniers ; celles des Français s'élevaient à 913, dont 20 prisonniers seulement.

---

### NOTE E.

Au cours de la publication de ce volume dans le COURRIER DE BAYONNE, nous avons eu la bonne fortune de recueillir quelques détails sur l'auteur du *Subaltern*.

Le jeune et vaillant officier de l'armée de Wellington est aujourd'hui un vieillard vénérable, le Rev<sup>d</sup> R. Gleig, qui vit retiré dans un domaine des fils du noble duc, et porte fort gaillardement ses quatre-vingt-quatre ans ; entré dans les ordres peu après avoir quitté l'armée, il publiait, il y a quatre ou cinq ans à peine, un ouvrage sur des questions religieuses.

Puisse notre volume et ces quelques lignes recevoir un gracieux accueil de ce témoin de nos grandes guerres qui a su si bien rendre justice à la valeur des Français, ces nobles ennemis !

ligne distincte n'avait existé entre les deux partis. Les pertes étaient sensibles des deux parts ; pour les alliés, 143 tués, 452 blessés et 231 prisonniers ; celles des Français s'élevaient à 913, dont 20 prisonniers seulement.

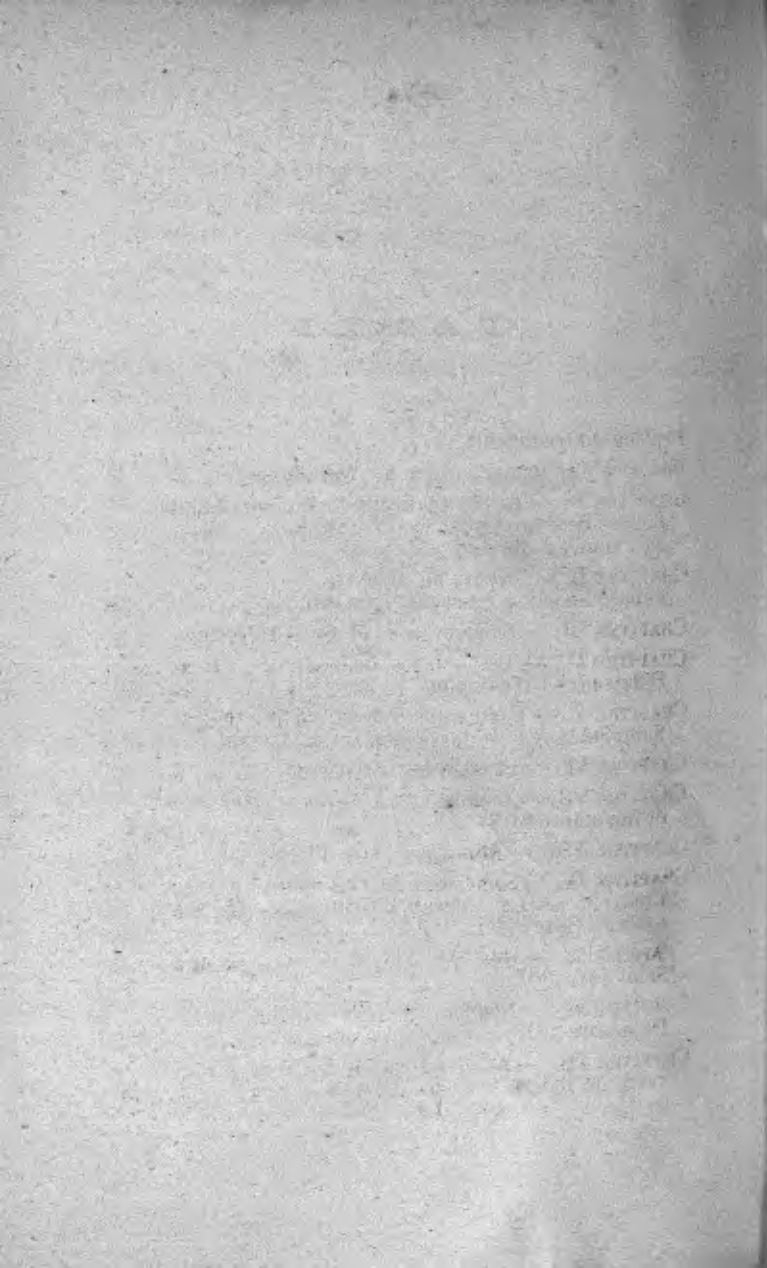
---

### NOTE E.

Au cours de la publication de ce volume dans le COURRIER DE BAYONNE, nous avons eu la bonne fortune de recueillir quelques détails sur l'auteur du *Subaltern*.

Le jeune et vaillant officier de l'armée de Wellington est aujourd'hui un vieillard vénérable, le Rev<sup>d</sup> R. Gleig, qui vit retiré dans un domaine des fils du noble duc, et porte fort gaillardement ses quatre-vingt-quatre ans ; entré dans les ordres peu après avoir quitté l'armée, il publiait, il y a quatre ou cinq ans à peine, un ouvrage sur des questions religieuses.

Puisse notre volume et ces quelques lignes recevoir un gracieux accueil de ce témoin de nos grandes guerres qui a su si bien rendre justice à la valeur des Français, ces nobles ennemis !





# T A B L E

---

Préface du traducteur.....	I
Dédicace de l'auteur au duc de Wellington.. ....	V
CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Le 85 <sup>e</sup> régiment d'infanterie reçoit l'ordre de départ pour la Péninsule. — L'Ecos- sais Duncan Stewart.....	1
CHAPITRE II. — Départ de Douvres. — Arrivée et débarquement à Passages (Août 1813).....	9
CHAPITRE III. — Siège et prise de Saint-Sébastien.	37
CHAPITRE IV. — Les armées belligérantes sur la Bidassoa. — Wellington.....	50
CHAPITRE V. — Excursions à Irun, Fontarabie et Saint-Sébastien. — Le lendemain de l'assaut....	61
CHAPITRE VI. — Passage de la Bidassoa.....	76
CHAPITRE VII. — Campement à Hendaye (Octobre et Novembre 1813).....	87
CHAPITRE VIII. — Attaque et prise d'Urrugne.....	97
CHAPITRE IX. — Saint-Jean-de-Luz évacué par les Français. — Le château d'Urtubie. — Marche des alliés sur Bidart.....	109
CHAPITRE X. — Quartier d'hiver. — Wellington à Saint-Jean-de-Luz.....	119
CHAPITRE XI. — Nouvelle marche sur Biarritz (8 Décembre 1813).....	127
CHAPITRE XII. — Attaque furieuse des Français en avant de Bidart. — Deux jours de combats.....	134

CHAPITRE XIII. — Désertion d'un corps allemand dans les lignes anglaises. — Soult et Wellington.	152
CHAPITRE XIV. — Nouveaux quartiers d'hiver. — Le fort Charlotte, à Biarritz. — Pillage du château d'Urtubie.....	162
CHAPITRE XV. — Anglais et Espagnols. — La côte de Bidart.....	172
CHAPITRE XVI. — A Arcangues. — Le château et l'église.....	180
CHAPITRE XVII. — Excursions à Biarritz. — Les Basques.....	192
CHAPITRE XVIII. — Avant-postes aux lacs Mouriscot et Marion (Biarritz).....	202
CHAPITRE XIX. — L'armée quitte ses quartiers d'hiver (Février 1814).....	211
CHAPITRE XX. — Autour de Bayonne. — Bivouac à Anglet.....	219
CHAPITRE XXI. — La barre de l'Adour. — Le pont de bateaux du Boucau. — La citadelle et les fortifications de Bayonne.....	232
CHAPITRE XXII. — Evacuation du Boucau par les Français. — Le sergent Dermot.....	244
CHAPITRE XXIII. — Le siège de Bayonne. — La foire du Boucau (Mars 1814).....	258
CHAPITRE XXIV. — Sortie du 14 Avril 1814.....	268
CONCLUSION. — Le drapeau blanc. — Attitude de l'armée française et de la population bayonnaise.	282

#### APPENDICE

NOTE A. — Documents sur le siège et la prise de Saint-Sébastien.....	289
NOTE B. — Biarritz et Arcangues.....	295
NOTE C. — Extraits des lettres de Wellington à propos des Espagnols.....	300
NOTE D. — La sortie de Bayonne. — Documents officiels. — Historiens anglais.....	302
NOTE E. — L'auteur du <i>Subaltern</i> en 1884.....	325



